

La nouvelle Justine, ou Les malheurs de la vertu ; suivie de L'histoire de Juliette, sa soeur : ouvrage orné d'un [...]



Sade, Donatien Alphonse François de (1740-1814). Auteur du texte. La nouvelle Justine, ou Les malheurs de la vertu ; suivie de L'histoire de Juliette, sa soeur : ouvrage orné d'un frontispice et de cent sujets gravés avec soin. T. 1 / [par Donatien Alphonse Francois de Sade]. 1797.







LA NOUVELLE JUSTINE,

SUIVIE DE L'HISTOIRE

DE JULIETTE.

LA NOUVELLE JUSTINE,

OU

LES MALHEURS DE LA VERTU,

SUIVIE DE L'HISTOIRE

DE JULIETTE, SA SŒUR.

Ouvrage orné d'un Frontispice et de cent Sujets gravés avec soin.

On n'est point criminel pour faire la peinture
Des bizarres penchans qu'inspire la nature.

TOME PREMIER.

EN HOLLANDE.

1797.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE
R.F.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

LE manuscrit original d'un ouvrage qui, tout tronqué, tout défiguré qu'il était, avait néanmoins obtenu plusieurs éditions, entièrement épuisées aujourd'hui, nous étant tombé entre les mains, nous nous empressons de le donner au public tel qu'il a été conçu par son auteur, qui l'écrivit en 1788. Un infidèle ami à qui ce manuscrit fut confié pour lors, trompant la bonne-foi et les intentions de cet auteur, qui ne voulait pas que son livre fût imprimé de son vivant, en fit un extrait qui a paru sous le titre simple de Justine, ou les Malheurs de la Vertu, misérable extrait bien au-

dessous de l'original, et qui fut constamment désavoué par celui dont l'énergique crayon a dessiné la Justine et sa sœur que l'on va voir ici.

Nous n'hésitons pas à les offrir telles que les enfanta le génie de cet écrivain à jamais célèbre, ne fut-ce que par cet ouvrage, persuadés que le siècle philosophe dans lequel nous vivons ne se scandalisera pas des systêmes hardis qui s'y trouvent disséminés ; et quant aux tableaux ciniques, nous croyons, avec l'auteur, que toutes les situations possibles de l'ame étant à la disposition du romancier, il n'en est aucune dont il n'ait la permission de faire usage : il n'y a que les sots qui se scandalisent ; la véritable vertu ne s'effraie ni ne s'alarme jamais des peintures du vice, elle n'y trouve qu'un motif de plus à la marche sacrée qu'elle s'impose. On criera peut-être contre cet ouvrage ; mais qui criera ?

ce seront les libertins, comme autrefois les hypocrites contre le Tartuffe.

Nous certifions, au reste, que dans cette édition tout est absolument conforme à l'original que nous possédons seul : coupe de l'ouvrage, scènes libidineuses, systêmes philosophiques, tout s'y trouve; les gravures même ont été exécutées d'après les dessins que l'auteur avait fait faire avant sa mort, et qui étaient annexés à son manuscrit.

Aucun livre, d'ailleurs, n'est fait pour exciter une curiosité plus vive. En aucun, l'intérêt, ce ressort si difficile à mouvoir dans un ouvrage de cette nature, ne se soutient d'une manière plus attachante; dans aucun les replis du cœur des libertins ne sont développés plus adroitement, ni les écarts de leur imagination tracés d'une manière plus forte; dans aucun, enfin, n'est écrit ce qu'on va lire ici. Ne sommes-nous

donc pas autorisés à croire que, sous ce rapport, il est fait pour passer à la postérité la plus reculée? La vertu même dut-elle en frémir un instant, peut-être faudrait-il oublier ses larmes, par l'orgueil de posséder en France une aussi piquante production.

N. B. Les aventures de Justine que nous publions en ce moment contiennent quatre volumes, ornés d'un frontispice et quarante gravures. L'Histoire de Juliette, qui y fait suite et qui s'y lie, en contient six, ornés de soixante gravures; ce qui forme une collection, unique en ce genre, de dix volumes et de cent estampes toutes plus piquantes les unes que les autres.

La mise au jour de cette suite, dont la partie typographique est traitée avec le même soin que celle-ci, n'est retardée que par la confection des gravures, dont nous avons voulu que l'exécution répondît à celles renfermées dans les quatre premiers volumes. Aussi-tôt qu'elles seront terminées, nous satisferons la curiosité de nos lecteurs.

N. B. Les aventures de Justine que nous publions en ce moment contiennent quatre volumes, ornés d'un frontispice et quarante gravures. L'Histoire de Juliette, qui y fait suite et qui s'y lie, en contient six, ornés de soixante gravures; ce qui forme une collection, unique en ce genre, de dix volumes et de cent estampes toutes plus piquantes les unes que les autres.

La mise au jour de cette suite, dont la partie typographique est traitée avec le même soin que celle-ci, n'est retardée que par la confection des gravures, dont nous avons voulu que l'exécution répondit à celles renfermées dans les quatre premiers volumes. Aussi-tôt qu'elles seront terminées, nous satisferons la curiosité de nos lecteurs.

LA NOUVELLE JUSTINE,

OU

LES MALHEURS DE LA VERTU.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Justine lancée.

LE chef-d'œuvre de la philosophie serait de développer les moyens dont la fortune se sert pour parvenir aux fins qu'elle se propose sur l'homme, et de tracer d'après cela quelques plans de conduite qui pussent faire connaître à ce malheureux individu bipède la manière dont il faut qu'il marche dans la carrière épineuse de la vie, afin de prévenir les caprices bizarres de cette fortune qu'on a nommé tour-à-tour Destin, Dieu, Providence, Fatalité, Hasard, toutes dénominations aussi vicieuses, aussi dénuées de bon sens les unes que les autres, et qui n'apportent à l'esprit que des idées vagues et purement objectives.

Si, plein d'un respect vain, ridicule et superstitieux pour nos absurdes conventions sociales, il arrive malgré cela que nous n'ayons rencontré que des ronces où les méchans ne cueuillaient que des roses, les gens naturellement vicieux par systême, par goût, ou par tempéramment, ne calculeront-ils pas, avec assez de vraisemblance, qu'il vaut mieux s'abandonner au vice que d'y résister ? Ne diront-ils pas, avec quelqu'apparence de raison, que la vertu, quelque belle qu'elle soit, devient pourtant le plus mauvais parti qu'on puisse prendre quand elle se trouve trop foible pour lutter contre le vice, et que, dans un siècle absolument corrompu, comme celui dans lequel nous vivons, le plus sûr est de faire comme les autres ? Un peu plus philosophes, si l'on veut, ne diront-ils pas, avec l'ange Jesrad de Zadig, qu'il n'y a aucun mal dont il ne naisse un bien, et qu'ils peuvent, d'après cela, se livrer au mal tant qu'ils voudront, puisqu'il n'est, dans le fait, qu'une des façons de faire le bien ? N'ajouteront-ils pas, avec quelque certitude, qu'il est indifférent au plan général que tel ou tel soit bon ou méchant de préférence; que si le malheur persécute la vertu, et que la prospérité accom-

pagne le crime, les choses étant égales aux intentions de la nature, il vaut infiniment mieux prendre parti parmi les méchans qui prospèrent, que parmi les vertueux qui échouent?

C'est, nous ne le déguisons plus, pour appuyer ces systêmes, que nous allons donner au public l'histoire de la vertueuse Justine; il est essentiel que les sots cessent d'encenser cette ridicule idole de la vertu, qui ne les a jusqu'ici payé que d'ingratitude, et que les gens d'esprit, communément livrés par principes aux écarts délicieux du vice et de la débauche, se rassurent en voyant les exemples frappans de bonheur et de prospérité qui les accompagnent presqu'inévitablement dans la route débordée qu'ils choisissent. Il est affreux sans doute d'avoir à peindre, d'une part, les malheurs effrayans dont le ciel accable la femme douce et sensible qui respecte le mieux la vertu; d'une autre, l'affluence des prospérités sur ceux qui tourmentent ou qui mortifient cette même femme; mais l'homme-de-lettres, assez philosophe pour dire le VRAI, surmonte ces désagrémens, et cruel par nécessité, il arrache impitoyablement d'une main les superstitieuses parures dont la sottise

embellit la vertu, et montre effrontément de l'autre à l'homme ignorant que l'on trompait, le vice au milieu des charmes et des jouissances qui l'entourent et le suivent sans cesse.

Tels sont les sentimens qui vont diriger nos travaux; et c'est en raison de ces motifs, qu'unissant le langage le plus cinique aux systêmes les plus forts et les plus hardis, aux idées les plus immorales et les plus impies, nous allons, avec une courageuse audace, peindre le crime comme il est, c'est-à-dire, toujours triomphant et sublime, toujours content et fortuné, et la vertu comme on la voit également, toujours maussade et toujours triste, toujours pédante et toujours malheureuse.

Juliette et Justine, toutes deux filles d'un très-riche banquier de Paris, furent élevées jusqu'à l'âge de quatorze et quinze ans dans l'une des plus célèbres abbayes de Paris. Là, aucuns conseils, aucuns livres, aucuns maîtres ne leur avoient été refusés, et la morale, la religion, les talens, semblaient, à l'envie l'un de l'autre, avoir formé ces jeunes personnes.

A cette époque fatale pour la vertu des deux jeunes filles, tout leur manqua dans un seul jour, une banqueroute affreuse précipita leur

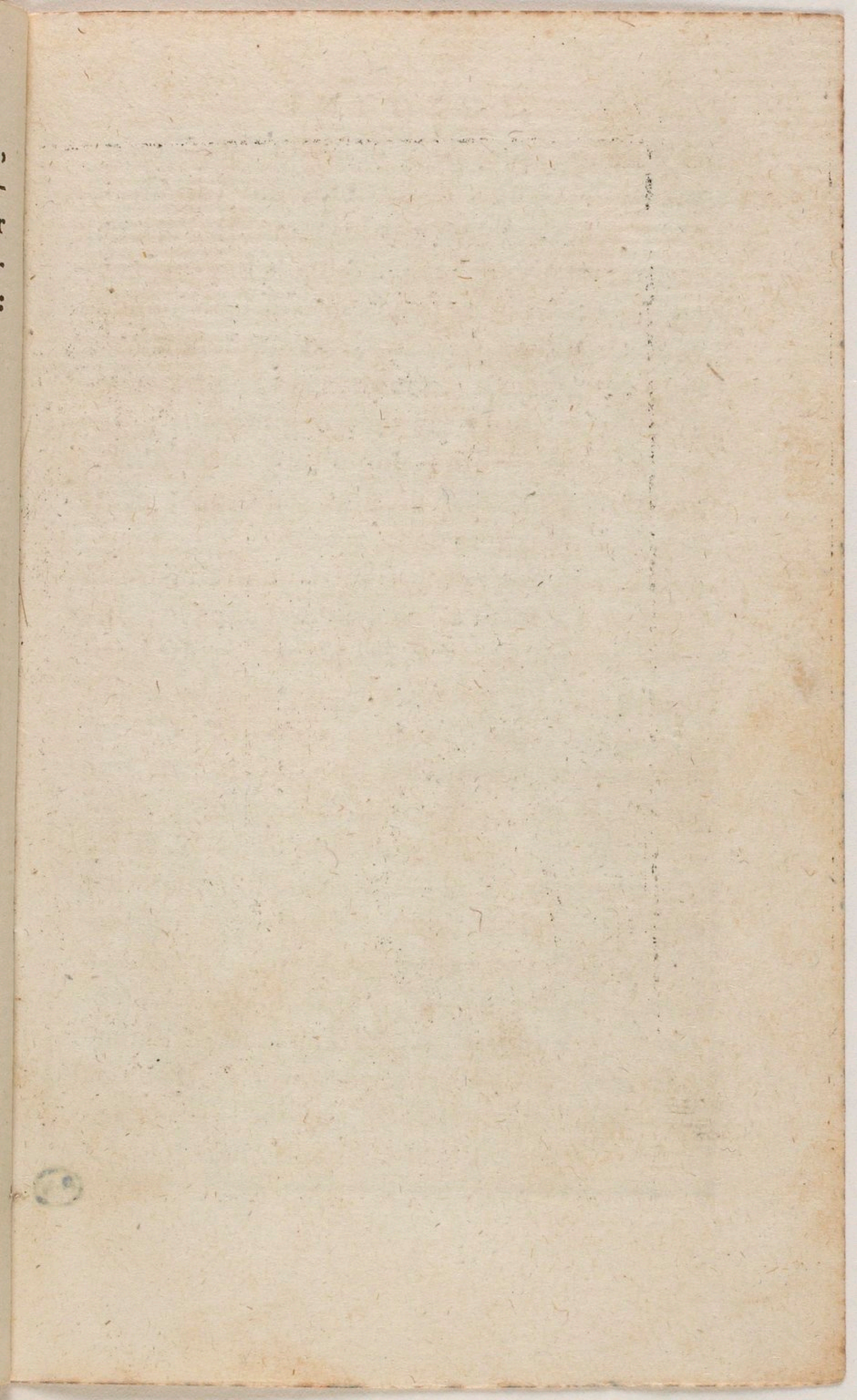
père dans une situation si cruelle, qu'il en périt de chagrin; sa femme le suivit un mois après; deux parens froids et éloignés délibérèrent sur ce qu'ils feraient des jeunes orphelines, leur part d'une succession absorbée par les créances, se montait à cent écus pour chacune; personne ne se souciant de s'en charger, on leur ouvrit la porte du couvent, et on leur remit leur dot, en les laissant libres de devenir ce qu'elles voudraient.

Juliette, vive, étourdie, fort jolie, méchante, espiègle, et l'aînée des deux, ne parut touchée que du plaisir de ne plus végéter dans un cloître, sans réfléchir au cruel revers qui brisait ses chaînes. Justine, plus naïve, plus intéressante, âgée, comme nous l'avons dit, de quatorze ans, ayant reçu de la nature un caractère sombre et romantique, sentit bien mieux toute l'horreur de sa destinée, douée d'une tendresse, d'une sensibilité surprenante, au lieu de l'art et de la finesse de son aînée, elle n'avoit qu'une ingénuité... une candeur, qui devait la faire tomber dans bien des pièges.

Cette jeune fille, à tant de qualités, joignait la beauté de ces belles vierges de Raphaël, de grands yeux bruns pleins d'ame

et d'intérêt, une peau douce et éblouissante, une taille souple et flexible, des formes arrondies et dessinées par les mains de l'Amour même, un organe enchanteur, la bouche charmante, et les plus beaux cheveux du monde : voilà l'esquisse de cette cadette délicieuse, dont les graces enchanteresses et les traits délicats sont au-dessus de nos pinceaux ; que nos lecteurs se représentent tout ce que l'imagination peut créer de plus séduisant, et ils seront au-dessous de la réalité.

On leur avait donné vingt-quatre heures à l'une et à l'autre pour quitter l'abbaye ; Juliette voulut essuyer les pleurs de Justine ; voyant qu'elle n'y réussissait pas, elle se mit à la gronder au lieu de la consoler, elle lui reprocha sa sensibilité, elle lui dit avec une philosophie très-au-dessus de son âge, et qui prouvait en elle les plus singuliers efforts de la nature ; qu'il ne fallait s'affliger de rien dans ce monde-ci ; qu'il était possible de trouver en soi des sensations physiques d'une assez piquante volupté pour éteindre toutes les affections morales dont le choc pouvait être douloureux ; que ce procédé devenait d'autant plus essentiel à mettre en pratique, que la véritable sagesse consistait infiniment plus à





doubler la somme de ses plaisirs qu'à multiplier celle de ses peines; qu'il n'y avait rien qu'on ne dut faire, en un mot, pour étouffer dans soi cette perfide sensibilité, dont les autres seuls profitaient, tandis qu'elle ne nous apportait à nous que des chagrins : tiens, lui dit-elle, en se jettant sur un lit aux yeux de sa sœur, et se troussant jusqu'au-dessus du nombril, voilà comme je fais, Justine, quand j'ai du chagrin, je me branle... je décharge... et cela me console.

La sage et vertueuse Justine eut horreur de cette action, elle détourna les yeux, et Juliette, tout en secouant sa jolie petite motte, lui dit : Justine, tu es une bête, tu es plus belle que moi, mais tu ne seras jamais si heureuse; poursuivant ensuite son opération, la putain soupira, et son jeune foutre éjaculé sous les yeux baissés de la vertu, tarit la source des larmes que, sans cette opération, elle eut peut-être versé comme sa sœur. Tu es folle de t'inquiéter, poursuivit cette voluptueuse fille, en venant se rasseoir près de Justine, avec la figure et l'âge que nous avons toutes les deux, il est impossible que nous mourrions de faim; elle lui cita, à cette occasion, la fille d'une de leurs voisines, qui s'étant échappée

de la maison paternelle, était aujourd'hui richement entretenue, et bien plus heureuse, sans doute, que si elle fut restée dans le sein de sa famille; il faut bien se garder de croire, ajouta-t-elle, que ce soit le mariage qui rende une jeune fille heureuse; captivée sous la loi de l'hymen, elle a, avec beaucoup d'humeur à souffrir, une très-légère dose de plaisir à attendre, au lieu que, livrée au libertinage, elle peut toujours se garantir des mauvais procédés de l'amant, ou s'en consoler par le nombre. Justine frémit de ces discours; elle dit qu'elle préférerait la mort à l'ignominie, et quelques nouvelles instances que put lui faire sa sœur, elle refusa constamment de loger avec elle, dès qu'elle la vit déterminée à une conduite qui lui faisait horreur.

Les deux jeunes filles se séparèrent donc, sans aucune promesse de se revoir, dès que leurs intentions étaient si différentes; Juliette qui allait devenir une grande dame, consentirait-elle à recevoir une petite fille dont les inclinations vertueuses, mais basses, seraient capables de la déshonorer, et de son côté, Justine voudrait-elle risquer ses mœurs dans la société d'une créature perverse qui allait devenir victime de la crapule et de la débauche publique?

Nous allons, avec la permission du lecteur, quitter quelque tems cette petite libertine, pour ne nous attacher maintenant qu'à transmettre au public les anecdotes de la vie de notre pudibonde héroïne.

On a beau dire ; il faut un peu de vertu dans le monde, et il est bien plus doux pour un biographe (1) de peindre dans le héros dont il transmet l'histoire, des traits de candeur et de bienfaisance, que de tenir sans cesse l'esprit fixé sur des débauches et des atrocités, comme sera obligé de le faire sans doute, celui qui nous donne par suite de cet ouvrage-ci la très-scandaleuse et très-libertine histoire de l'impudique Juliette.

Justine caressée dès son enfance par la couturière de sa mère, croit que cette femme sera sensible à son malheur ; elle va la trouver, elle lui fait part de ses infortunes, elle lui demande de l'ouvrage . . . A peine la reconnoît-on ; elle est renvoyée durement. Oh ciel ! dit cette pauvre créature, faut-il que

---

(1) On nomme ainsi l'homme-de-lettres qui consacre sa plume à écrire la vie des personnes illustres.

les premiers pas que je fais dans le monde soient déjà marqués par des chagrins... cette femme m'aimait autrefois, pourquoi me rejette-t-elle aujourd'hui ? Hélas ! c'est que je suis orpheline et pauvre, c'est que je n'ai plus de ressource sur la terre, et que l'on n'estime les gens qu'en raison des secours et des agrémens que l'on s'imagine en recevoir.

Justine en larmes va trouver son curé; elle lui peint son état avec l'énergie de son âge; elle étoit en petit fourreau blanc, ses beaux cheveux négligemment repliés sous un grand mouchoir de Madras, sa gorge à peine indiquée ne se distinguait presque pas sous la double gaze qui la dérobait à l'œil libertin, sa jolie mine un peu pâle à cause des chagrins qui la dévoraient; quelques larmes roulaient dans ses yeux, et leur prêtaient encore plus d'expression . . . Il était impossible d'être plus belle; vous me voyez, monsieur, dit-elle, au saint ecclésiastique. . . oui, vous me voyez dans une position bien affligeante pour une jeune fille : j'ai perdu mon père et ma mère; le ciel me les enlève dans l'âge où j'ai le plus besoin de leurs secours ; ils sont morts ruinés, monsieur, je n'ai plus rien; voilà tout ce qu'ils m'ont

laissé, continua-t-elle, en montrant les douze louis, et pas un coin pour reposer ma pauvre tête; vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas, monsieur ? Vous êtes le ministre de la religion, et la religion est le foyer de toutes les vertus; au nom de ce Dieu qu'elle enseigne et que j'adore de toutes les forces de mon ame, au nom de l'Etre-Suprême dont vous êtes l'organe, dites-moi, comme un second père, ce qu'il faut que je fasse, ce qu'il faut que je devienne ? Le charitable prêtre répondit, en lorgnant Justine, que la paroisse était bien CHARGÉE, qu'il était difficile qu'elle put EMBRASSER de nouvelles aumônes, mais que si Justine voulait le servir, que si elle voulait FAIRE LE GROS OUVRAGE, il y aurait toujours dans sa cuisine un morceau de pain pour elle; et comme en disant cela, LE FAISEUR DE DIEUX lui avait tant soit peu pressé le jupon sur les fesses, comme pour se donner une légère idée de leur coupe, Justine qui devina l'intention, le repoussa, en lui disant: « Monsieur, je ne vous demande ni l'aumône, ni une place de servante, il y a trop peu de tems que je quitte un état au-dessus de celui qui peut faire desirer ces deux graces, pour être reduite à les implorer; je sollicite les conseils

dont ma jeunesse et mes malheurs ont besoin, et vous voulez me les faire acheter trop chers. » LE SERVITEUR DE CHRIST, honteux d'être dévoilé, se lève en colère; il appelle sa nièce et sa servante; chassez-moi cette petite coquine, leur crie-t-il, vous n'imagineriez pas ce qu'elle vient de me proposer... Tant de vices à cet âge... et à un homme comme moi... qu'elle sorte... qu'elle sorte où je la fais arrêter dans l'instant... Et la malheureuse Justine repoussée, calomniée, insultée dès le premier jour qu'elle est condamnée à L'ISOLISME, entre dans une maison où elle voit un écriteau, loue un petit cabinet garni au cinquième, le paie d'avance, et s'y livre à des larmes d'autant plus amères, qu'elle est naturellement très-sensible, et que sa fierté vient d'être cruellement compromise.

Justine n'était pas au bout de toutes les petites duretés que devaient lui faire sentir ses désastres; il y a une infinité de scélérats dans le monde qui, loin de s'attendrir sur les malheurs d'une fille sage, ne cherchent qu'à les redoubler pour la mieux contraindre à servir des passions où son indigence la condamne. Mais de tous les désagrémens qu'elle eut à essuyer dans les commencemens de sa mal-

heureuse histoire, nous ne citerons que celui qu'elle éprouva chez Dubourg, un des plus durs, comme l'un des plus riches traitans de la capitale. La femme chez qui Justine logeait, l'avait adressée chez lui comme chez quelqu'un dont le créditet les richesses pouvaient le plus surement adoucir la rigueur de son sort; après avoir attendu très-long-tems dans l'anti-chambre, on introduisit à la fin Justine. M. Dubourg, gros, court et insolent comme tous les financiers, sortait de son lit, entortillé d'une robe de chambre flottante qui cachait à peine son désordre; on s'apprêtait à le coîffer, il fit retirer son monde, et s'adressant à la jeune fille, que me demandez-vous, mon enfant, lui di.-il? Monsieur, lui répondit notre petite niaise, toute confuse, je suis une pauvre orpheline à peine âgée de quatorze ans, et qui connais déjà toutes les nuances de l'infortune; j'implore votre commisération, ayez pitié de moi, je vous conjure, et Justine, les larmes aux yeux, détaille avec intérêt au vieux scélérat les maux qu'elle endure, les difficultés qu'elle a de trouver une place... jusqu'à la répugnance qu'elle éprouve même à en prendre une, n'étant pas née pour cet état. Elle peint, en re-

doublant ses pleurs, l'effroi qu'elle a de l'avenir, termine en balbutiant, par l'espoir où elle est, qu'un homme aussi riche et aussi estimable que M. Dubourg, lui procurera sans doute les moyens d'exister, et tout cela avec cette éloquence du malheur, toujours rapide dans une ame sensible, toujours à charge à l'opulence.

Dubourg était à peindre pendant ce récit; commençant à s'échauffer pour cette jeune personne, il se branlotait d'une main sous sa robe de chambre, braquant de l'autre une lorgnette sur les attraits offerts à ses regards: en l'observant avec attention, on distinguait les gradations de la lubricité contourner graduellement les muscles de sa vieille figure, en raison du plus ou du moins de pathétique que mettait Justine à se plaindre.

Ce Dubourg était un libertin très-endurci, grand amateur de petites filles, et soudoyant de tous côtés des femmes en état de lui procurer de semblable gibier; peu en état d'en jouir, Dubourg s'en tenait ordinairement avec elles à une fantaisie aussi brutale que singulière; son unique passion consistait à voir pleurer les enfans qu'on lui procurait, et pour les amener là, il en faut convenir, personne

au monde n'avait un si rare talent; ce malheureux coquin avait tant de méchanceté, tant de taquinerie dans l'esprit, qu'il était impossible qu'une fille tînt aux mauvais propos dont il l'accablait, les larmes coulaient en abondance, et Dubourg heureux, joignait promptement quelques petits supplices matériels à la douleur morale qu'il venait d'exciter; les pleurs coulaient alors avec plus de violence, et le barbare aux nues, déchargeait, en couvrant de baisers le visage que ses procédés venaient d'inonder.

Avez-vous toujours été sage, dit Dubourg à Justine, pour en venir cette fois à son but? — Hélas! monsieur, répondit celle-ci, je ne serais ni aussi pauvre, ni aussi embarassée si j'avais voulu cesser de l'être. — Mais, à quel titre alors prétendez-vous donc que les gens riches vous soulagent, si vous ne les servez en rien? — Oh! monsieur, je ne demande pas mieux que de rendre tous les services que la décence et ma jeunesse me permettent de remplir. — Je ne vous parle pas de servir, moi, vous n'êtes ni d'âge ni de tournure à cela, je vous parle d'être utile aux plaisirs des hommes. Cette vertu dont vous faites un si grand étalage, ne sert à rien dans le monde; vous au-

rez beau fléchir aux pieds de ses autels, son vain encens ne vous nourrira point; la chose qui flatte le moins les hommes, celle dont ils font le moins de cas, celle qu'ils méprisent le plus souverainement, c'est la sagesse de votre sexe; on n'estime aujourd'hui, mon enfant, que ce qui rapporte ou ce qui délecte, et de quel profit ou de quelle jouissance peut nous être la vertu des femmes? Ce sont leurs désordres qui nous plaisent, et qui nous amusent, mais leur chasteté nous ennuie; quand des gens de notre sorte donnent, ce n'est jamais que pour recevoir; or, comment une petite fille comme vous, assez laide, assez bête d'ailleurs, peut-elle reconnaître ce qu'on fait pour elle, si ce n'est par l'abandon entier de son corps? Allons, troussez-vous si vous voulez que je vous donne de l'argent, et Dubourg allongeait son bras pour saisir Justine et la placer entre ses jambes; mais l'intéressante créature se retirant, oh! monsieur, s'écria-t-elle en larmes, il n'y a donc plus ni probité ni bienfaisance chez les hommes? Ma foi, très-peu, répond Dubourg, dont les mouvemens masturbatifs redoublaient en raison des pleurs que faisaient couler ses propos, fort peu en vérité; on est revenu de

cette manie d'obliger gratuitement les autres ; on a reconnu que les plaisirs de la bienfaisance n'étaient que les voluptés de l'orgueil, et comme rien n'est aussi fragile, on a voulu des sensations plus réelles ; on a vu, qu'avec un enfant comme vous, par exemple, il valait infiniment mieux retirer pour fruit de ses avances, tous les plaisirs que peut offrir la luxure que ceux très-froids de la reconnaissance ; la réputation d'un homme libéral, aumônier, généreux, ne vaut, pas même à l'instant où l'on en jouit le mieux, le plus léger plaisir des sens. — Ah ! monsieur, avec de pareils principes, il faut donc que l'infortuné périsse ! — Qu'importe, il y a plus d'individus qu'il ne faut dans le monde ; pourvu que la machine ait toujours la même élasticité, que fait à l'état le plus ou le moins de bras qui la pressent ? — Mais croyez-vous que des enfans respectent leurs pères quand ils en sont maltraités ? — Que fait à un père l'amour des enfans qui le gênent ? — Il vaudrait donc mieux qu'on nous eût étouffé dès le berceau. — Assurément, c'est l'usage dans beaucoup de pays, c'était la coutume des Grecs, c'est celle des Chinois : là, les enfans malheureux s'exposent où se mettent à mort ;

à quoi bon laisser vivre des créatures comme vous, qui ne pouvant plus compter sur les secours de leurs parens, ou parce qu'ils en sont privés, ou parce qu'ils n'en sont pas reconnus, ne servent plus dès-lors qu'à surcharger l'état d'une denrée dont il regorge. Les bâtards, les orphelins, les enfans mal constitués, devraient être condamnés à la mort dès leur naissance; les premiers et les seconds, parce que n'ayant plus personne qui veuille ou qui puisse prendre soin d'eux, ils souillent la société d'une lie qui ne peut que lui devenir funeste un jour; et les troisièmes, parce qu'ils ne peuvent lui être d'aucune utilité; l'une et l'autre de ces classes sont à la société comme ces excroissances de chair qui, se nourrissant du suc des membres sains, les dégradent et les affaiblissent; ou, si vous l'aimez mieux, comme ces végétaux parasites qui, se liant aux bonnes plantes, les détériorent et les rongent en s'adaptant leurs substances nourricières; abus crians que ces aumônes destinées à alimenter une telle écume . . . que ces maisons richement dotées, qu'on a l'extravagance de leur bâtir, comme si l'espèce des hommes était tellement rare. . . tellement précieuse, qu'il en fallut conserver jusqu'à

la plus vile portion, comme s'il n'y avait pas plus d'hommes, en un mot, qu'il n'en faut sur le globe, et comme s'il n'était pas plus nécessaire à la politique et à la nature, de détruire que de conserver; et ici Dubourg, écartant la robe qui couvrait ses mouvemens, fit voir à Justine qu'il commençait à tirer un assez bon parti du petit engin sec et noir que sa main secouait depuis si long-tems; allons, dit-il brusquement alors, allons, finissons des discours où tu n'entends rien, et cesse de te plaindre de la fortune, quand il ne tient qu'à toi d'y remédier. — A quel prix, juste ciel! — Au plus médiocre, puisqu'il ne s'agit que de se trousser et de me faire voir à l'instant ce qui est sous tes jupes... appas bien minces, sans doute, et que tu ne devrais pas autant faire valoir. Allons, foutre, décide toi, je bande, je veux voir de la chair, qu'on m'en montre à l'instant ou je me fâche. — Mais monsieur... — Absurde créature... imbécille putain, crois-tu que je te ferai plus de graces qu'aux autres, et se levant avec fureur, il barricade sa porte, et saute sur Justine, dont les pleurs coulaient avec abondance; le libertin les baise... il dévore ces larmes précieuses qui devaient lui donner l'idée de

celles de la rosée sur la feuille du lis ou de la rose, puis retroussant lui-même les jupes d'une main, il les entortille et les contient autour des bras de Justine, tandis que l'autre va pour la première fois souiller ce que la nature avait depuis long-tems formé de plus parfait. Homme odieux, s'écrie Justine, en faisant alors un mouvement terrible pour s'échapper; homme féroce, poursuit-elle, en dévérouillant la porte et se sauvant, puisse le ciel te punir un jour, comme tu le mérites, de ton exécrable endurcissement; tu n'es digne, ni de ces richesses dont tu fais un aussi vil usage, ni de l'air même que tu ne respires que pour le corrompre par tes brutalités et tes scélératesses. Elle sort.

La malheureuse, rentrée chez elle, n'a rien de plus pressé que de se plaindre à son hôtesse de la réception qu'on lui a faite chez l'homme où celle-ci l'avait envoyée ; mais quelle fut sa surprise de voir cette misérable l'accabler de reproches, au lieu de partager sa douleur. Pauvre sotte, lui dit-elle en colère, imagines-tu que les hommes soient assez dupes pour faire l'aumône à de petites gueuses comme toi, sans exiger l'intérêt de leur argent; M. Dubourg est trop bon d'avoir agi comme il

l'a fait ; je veux que le diable m'emporte si à sa place je t'avais laissé sortir de chez moi sans m'avoir contenté. Mais puisque tu ne veux pas profiter des secours que ma bienfaisance t'offrait, arranges-toi comme il te plaira : tu me dois ; de l'argent tout-à-l'heure, ou demain la prison. — Madame, ayez pitié. — Oui, oui, pitié, on meurt de faim avec de la pitié ; il te convient bien de faire la difficile ; sur cinq cents petites filles comme toi que j'ai procuré à cet honnête homme depuis que je le connais, tu es la première qui m'ait joué un pareil tour... quel déshonneur pour moi ! Cet homme si honnête dira que je ne sais pas mon métier, et il aura raison. Allons, allons, mademoiselle, il faut retourner chez Dubourg, il faut le satisfaire, il faut me rapporter de l'argent... je le verrai, je le préviendrai, je raccommoderai, si je puis, vos sottises, je lui ferai vos excuses ; mais songez à vous mieux conduire.

Justine, seule, se plongea dans les réflexions les plus tristes... Non, se disait-elle en pleurant, non, je ne retournerai certainement pas chez ce libertin ; je ne suis pas encore dénuée de ressources, mon argent me reste presqu'en entier, il me suffit pour vivre encore

long-tems ; je trouverai peut-être jusques-là des ames moins dures, des cœurs plus compatissans, et en prononçant ces paroles, le premier mouvement de Justine fut de compter son petit trésor; elle ouvre sa commode. . . . Oh ciel! elle est volée . . . il ne lui reste que ce qu'elle a dans sa poche, arrivant à peine à six livres. Je suis perdue, s'écrie-t-elle ; ah! je vois trop d'où le coup part; cette créature indigne veut, en me privant de toutes mes ressources, me contraindre à me jetter dans le sein du crime; mais! . . . que dis-je, hélas! poursuivait-elle en larmes, n'est-il donc pas trop vrai qu'il ne me reste plus d'autres moyens de prolonger ma vie, et dans le cruel état où je suis, ce malheureux, ou quelqu'autre peut-être, plus méchant encore, ne deviennent-ils pas les seuls êtres dont je puisse attendre quelques secours!

Justine au désespoir descend chez son hôtesse : Madame, lui dit-elle, je suis volée; c'est chez vous que s'est fait le coup ; c'est dans un meuble à vous que l'argent a été pris... Hélas! c'est tout ce que je possédais; c'était le reste infortuné de la succession de mon père; privée de cette faible ressource, il ne me reste plus que la mort. Oh! madame, rendez-

moi, je vous conjure . . . Petite insolente, répond brusquement madame Desroches, avant que de me porter de pareilles plaintes, vous devriez connaître ma maison ; apprenez qu'elle est assez bien famée à la police, pour que d'après le seul soupçon que vous venez de me témoigner, je pusse à l'instant vous faire punir, si je voulais. — Soupçon, madame, je n'en ai aucun, ce ne sont point des soupçons que je vous témoigne, ce sont des plaintes que je vous porte, elles sont permises à l'infortune. Oh! madame, que faut-il que je devienne, après avoir perdu cette unique ressource ? — Ma foi vous deviendrez ce que vous voudrez, cela ne me regarde pas ; il y aurait des moyens de réparer, mais vous ne voulez pas en profiter ; et ce peu de mots acheva de porter le dernier trait de lumières sur un esprit aussi pénétrant que l'était celui de Justine. Mais, madame, je puis servir, répondit cette infortunée toute en pleurs ; il n'est pas dit qu'il ne doive plus rester à la misère d'autre ressource que celle du crime. — Ma foi c'est la seule bonne aujourd'hui : que gagnerez-vous en service ? dix écus par an ; vous entretiendrez-vous avec cela ? Eh! croyez-moi, ma mie, celles qui servent sont elles-

mêmes obligées d'avoir recours au libertinage pour se soutenir; j'en fournis tous les jours de cette espèce ; telle que vous me voyez, je suis, j'ose le dire, une des meilleures maquerelles de Paris ; il n'y a pas de jour où il ne me passe vingt-cinq à trente filles par les mains : aussi, cela me rapporte. . . Dieu sait! Je suis sûre qu'il n'y a pas une femme de mon état en France qui fasse aussi joliment ses affaires que moi. Tenez, continua-t-elle, en étalant aux yeux de cette infortunée cinq ou six cents louis, pour presqu'autant de bijoux, et la plus belle armoire de linge et de robes, ce n'est pourtant qu'à ce libertinage qui vous effraye que je dois tout cela. Sacredieu, ma fille, il n'y a que ce métier là aujourd'hui ; allez, croyez-moi, franchissez le pas . . . . et puis, c'est un brave homme que Dubourg, il ne vous dépucellera pas, au moins; il ne bande plus, comment voudriez-vous qu'il foutît ? Quelques petites claques sur le cul, quelques légers soufflets sur les joues, et si vous vous comportez bien avec lui, je vous ferai connaître d'autres hommes qui, en moins de deux ans, avec l'âge et la figure que vous avez, si vous joignez à cela de la complaisance, vous mettront en état de rouler carosse

à Paris. Je n'ai pas des vues si élevées, madame, répondit Justine, ce n'est point une fortune que je veux, sur-tout s'il me la faut payer au prix de mon honneur. Je ne demande que la vie, et j'offre à celui qui me la donnera tous les services qui pourront dépendre de mon âge, à côté de la reconnaissance la plus vive. Hélas! madame, puisque vous êtes si riche, daignez compâtir à mon sort; je n'implore pas le prêt d'une aussi forte somme que celle que j'ai perdu chez vous, donnez-moi seulement un louis, en attendant que je trouve une place; je vous le rendrai, soyez-en bien sûre, je vous le rendrai sur le premier argent que je gagnerai. Je ne te donnerais seulemenf pas deux sous, dit madame Desroches, trop aise de voir sa victime, où sa scélératesse venait de la réduire. Non, pas deux sous; je t'offre les moyens d'en gagner, profites-en, ou à l'hôpital : précisément monsieur Dubourg est un des administrateurs de cette maison, il lui sera facile de t'y faire mettre. Bonjour, ma mie, poursuivit la cruelle Desroches, à une grande et jolie fille qui venait sans doute chercher quelque pratique chez elle; et pour toi, ma fille, bon soir... de l'argent demain, ou la prison. Eh bien, madame,

dit Justine en larmes, voyez M. Dubourg; je retournerai chez lui, puisque vous me répondez qu'il me respectera. Oui, j'y retournerai, mon malheur m'en impose la loi; mais en fléchissant sous les coups du destin, souvenez-vous, madame, qu'il me restera du moins le droit de vous mépriser à jamais.

Impertinente créature, dit la Desroches, en lui fermant la porte sur le dos, tu mériterais que je ne me mélasse plus de ce qui te regarde; mais ce n'est pas pour toi que je le fais; ainsi, tes sentimens me sont égaux. Adieu.

Il est inutile de peindre la nuit désolante que passa Justine; vivement attachée à des principes de religion, de pudeur et de vertu qu'elle avait, pour ainsi dire, sucés avec le lait, elle n'entrevoyait pas l'instant d'y renoncer, sans la plus déchirante affliction; occupée des plus tristes pensées, repassant mille fois sans succès dans sa tête tous les moyens de se tirer d'embarras sans crime, le dernier parti qu'elle allait prendre, était de se sauver furtivement de chez madame Desroches, lorsque celle-ci vint frapper à sa porte. Descends, Justine, lui dit-elle brusquement, viens déjeûner avec une de mes amies, et rends-moi graces

de mon ambassade. J'ai réussi ; M. Dubourg, sous la promesse que je lui ai faite de ta soumission, consent à te revoir. — Mais, madame. — Allons, ne fais pas l'enfant, le chocolat est prêt ; suis-moi. Justine descend, l'imprudence est la compagne du malheur ; Justine n'écoute que sa misère. Une très-jolie femme d'environ vingt-huit ans, était le tiers avec qui la Desroches faisait déjeûner Justine. Cette femme, pleine d'esprit et de mœurs très-corrompues, aussi riche qu'aimable, aussi adroite que belle, allait bientôt, comme on va le voir, devenir celle que Dubourg emploierait avec le plus de fruit pour achever de déterminer notre aimable enfant ; on déjeûne. Voilà une charmante fille, dit madame Delmonse, en vérité je félicite bien sincèrement celui qui sera assez heureux pour la posséder. — Vous êtes bien bonne, madame, reprit tristement Justine. — Allons donc, mon cœur, ne rougissez donc pas ainsi, la pudeur est un enfantillage qu'il faut écarter soigneusement dès qu'on atteint l'âge de raison. Oh ! je vous supplie, madame, dit la Desroches, de former un peu cette petite fille ; elle se croit perdue, parce que je lui rends le service de la procurer à un homme. Ah ! bon Dieu,

quelle extravagance, reprit madame Delmonse! bien loin de vous refuser à cette démarche, Justine, vous devez, au contraire, une reconnaissance infinie à celle qui vous y invite. Quelle fausse idée, chère fille, avez-vous donc de la sagesse? et comment pouvez-vous croire qu'une jeune personne y manque en se livrant à ceux qui veulent d'elle? La continence dans une femme est une vertu impraticable, mon enfant, ne vous flattez jamais de l'atteindre. Lorsque les passions s'allumeront dans votre ame, vous verrez que cette manière d'être nous est impossible; toujours en but à la séduction, comment veut-on qu'une femme puisse résister aux attraits du plaisir, perpétuellement offerts à ses sens? et comment lui faire un crime de succomber, quand tout ce qui l'environne sème des fleurs sur l'abîme, et l'invite à s'y précipiter? Ne vous y trompez pas, Justine, ce n'est pas la vertu que l'on exige de nous, ce n'est que son masque, et pourvu que nous sachions feindre, on ne nous demande rien de plus; celle d'entre nous qui serait sage, avec le renom d'une coquine, serait infiniment moins heureuse que celle qui se livrerait à tous les excès de la débauche, en conservant la réputation d'une honnête

femme; car, encore une fois, ce n'est pas le sacrifice qu'on fait de ses sens à la vertu qui rend heureux; sans doute il ne peut y avoir de félicité dans une telle contrainte. Ce qui conduit au vrai bonheur n'est donc que l'apparence de cette vertu où les préjugés ridicules de l'homme ont condamné notre sexe. Je pourrais me donner pour exemple à toi, Justine: il y a quatorze ans que je suis mariée; jamais je n'ai perdu la confiance de mon époux; il protesterait de ma sagesse et de ma vertu sur sa propre vie; et, jetée dans le libertinage dès les premières années de mon hymen, il n'existe pas dans Paris une femme plus corrompue que moi; il n'y a pas de jours que je ne me prostitue à sept ou huit hommes, et souvent à trois à la fois; il n'est pas une maquerelle qui ne me serve, pas un joli homme qui ne m'ait foutue; et mon époux te jurera, quand tu voudras, que Vesta fut moins pure: la retenue la plus entière, l'hypocrisie la plus scrupuleuse, beaucoup d'art.... de fausseté; voilà les moyens qui me déguisent, voilà les ligamens du masque que la prudence place sur mon front, et j'en impose à tout le monde; je suis putain comme Messaline, on me croit sage comme Lucrèce; athée comme Vanini,

on me croit dévote comme Sainte-Thérèse ; fausse comme Tibère, en me croit franche comme Socrate ; sobre comme Diogène, Apicius fut moins intempérant que moi. J'idolâtre, en un mot, tous les vices, je déteste toutes les vertus ; et si tu consultais mon époux, si tu interrogeais ma famille, on te dirait : DELMONSE EST UN ANGE; tandis que le prince des ténèbres lui-même fut enclin à moins de désordres. C'est la prostitution qui t'effraie ? Eh, mon enfant, quelle extravagance! Examinons-là dans tous ses rapports, et voyons sous lequel on pourrait la croire dangereuse. Est-ce à elle-même qu'une jeune fille peut faire tort en étant libertine ? Non, sans doute; car elle ne fait que céder aux plus doux mouvemens de la nature, qui, certes, ne les lui suggerrerait pas, s'ils devaient lui nuire. N'a-t-elle pas mis dans elle le desir de se prostituer à tous les hommes au nombre des premières nécessités de la vie? et y a-t-il une seule femme qui puisse dire qu'elle n'éprouve pas le besoin de foutre aussi impérieusement que ceux de boire et de manger ? Or, je te demande, Justine, comment la nature pourrait faire un crime à une femme de céder à des desirs qui composent la plus sublime

partie de son existence? Considérerons-nous le libertinage d'un être de notre espèce, relativement à la société? Certes, je crois qu'il est rare de trouver une action plus agréable au sexe qui partage avec nous le monde, que celle de la prostitution d'une jolie femme; et où en serait-il, ce sexe, si toutes, entichées des faux systêmes de vertu que des imbécilles nous prêchent, s'obstinaient à ne jamais offrir que des refus aux desirs effrénés des hommes? Réduits à se branler ou à s'enculer entr'eux, il faudrait donc qu'ils renonçassent totalement à notre commerce? Car, tu m'avoueras que le mariage ne saurait fixer; il est tout aussi impossible à un homme de s'en tenir à une seule femme, qu'à celle-ci de se contenter d'un seul homme. La nature déteste, abjure, contrarie tous ces dogmes de votre absurde civilisation, et le tort de votre logique imbécille ne devient pas celui de ses loix; n'écoutons qu'elle, et nous ne serons jamais trompés. En un mot, Justine, crois-en quelqu'un qui a de l'expérience, de l'érudition, des principes, et sois persuadée que ce qu'une jeune fille peut faire de mieux et de plus raisonnable dans le monde, c'est de se prostituer à tous ceux qui veulent d'elle, en conservant,

comme je viens de te le dire, des dehors qui puissent imposer; tu as grondé hier cette brave et honnête Desroches, de l'intérêt qu'elle prenait à toi; eh! ma pauvre Justine, que ferions-nous sans ces serviables créatures? Que d'obligations ne leur avons-nous pas des soins qu'elles veulent bien prendre de nos plaisirs ou de nos intérêts? Est-il un métier au monde plus estimable et plus nécessaire que celui d'une maquerelle? Cette honnête fonction fut estimée de tous les peuples, toutes les nations la vénérèrent; les Grecs et les Romains lui érigèrent des temples, le sage Caton maquerela sa femme, Neron et Héliogabale retiraient un tribut des bordels qu'ils avaient au sein de leurs palais; les élémens sont maquereaux, la nature elle-même l'est à tous les instans; ce talent bien exercé est, en un mot, le plus précieux.... le plus cher à la société, et les charitables gens qui l'exercent avec honneur, devraient être encouragés par des récompenses. Vous êtes bien honnête, madame, dit Desroches, toute glorieuse de voir prendre ainsi son parti... eh non, je dis ce que je pense, reprit Delmonse, c'est mon cœur qui se peint ici, et après avoir fait l'éloge du métier en général, je féliciterai

Justine du bonheur particulier qu'elle a de vous avoir rencontré pour la conduire dans la carrière voluptueuse des plaisirs de la vie; qu'elle se livre aveuglément à vos conseils, madame; qu'elle n'écoute que vous, et je lui garantis bientôt à côté de la fortune la plus agréable les plus délicats plaisirs de la vie.

Cette séduisante conversation n'était pas finie qu'on frappa à la porte : ah! dit madame Desroches, en ouvrant, c'est le jeune homme que tu m'as demandé, Delmonse; et aussi-tôt un superbe cavalier de cinq pieds dix pouces, fait comme Hercule et beau comme l'Amour, se présente dans le salon; il est charmant, dit notre libertine, en le considérant; il ne s'agit plus que de savoir s'il sera aussi vigoureux que sa figure le promet; c'est qu'il y a long-tems que je ne me suis sentie si bien en train de foutre; vois mes yeux, Desroches, vois les flammes ardentes qu'ils exhalent. Ah sacre-dieu! poursuivit la garce, en baisant le jeune homme avec effronterie; sacre-foutre-dieu, je n'en puis plus; il fallait donc me prévenir, dit Desroches, je t'en aurais donné trois ou quatre. — Allons, voyons, toujours celui-là, et l'impudente passant un de ses bras autour de ce jeune homme qu'elle n'a-

vait vu de ses jours, déboutonne de l'autre main sa culotte, sans le moindre respect pour l'innocence et pour la pudeur qu'un tel cinisme scandalisait aussi vivement. Madame, dit Justine toute rouge, permettez que je me retire; non, non, pardieu, dit Delmonse, non, non; Desroches, oblige-la de rester, je veux lui donner une leçon de pratique, après lui en avoir donné une de théorie; je veux qu'elle soit témoin de mes plaisirs, c'est l'unique moyen de lui en inspirer promptement le goût; pour toi, Desroches, tu es un témoin nécessaire à mes orgies; desirant te voir exercer ton métier jusqu'au bout, tu sais, ma bonne, que l'introduction du membre viril ne m'est vraiment agréable que quand elle est dirigée par tes mains; tu me branles d'ailleurs si bien quand je fous, tu as tant de soin de mes hanches, de mon clitoris, de mon cul! Ah! Desroches, tu es la cheville ouvrière de mes plaisirs. Allons, allons, mettons-nous en train; Justine, asseyez-vous là, devant nous, et ne nous perdez pas un moment de vue; Oh! quel supplice, madame, s'écrie l'orpheline en pleurant, laissez-moi me retirer, je vous en conjure, et croyez que le spectacle des horreurs que vous allez commettre,

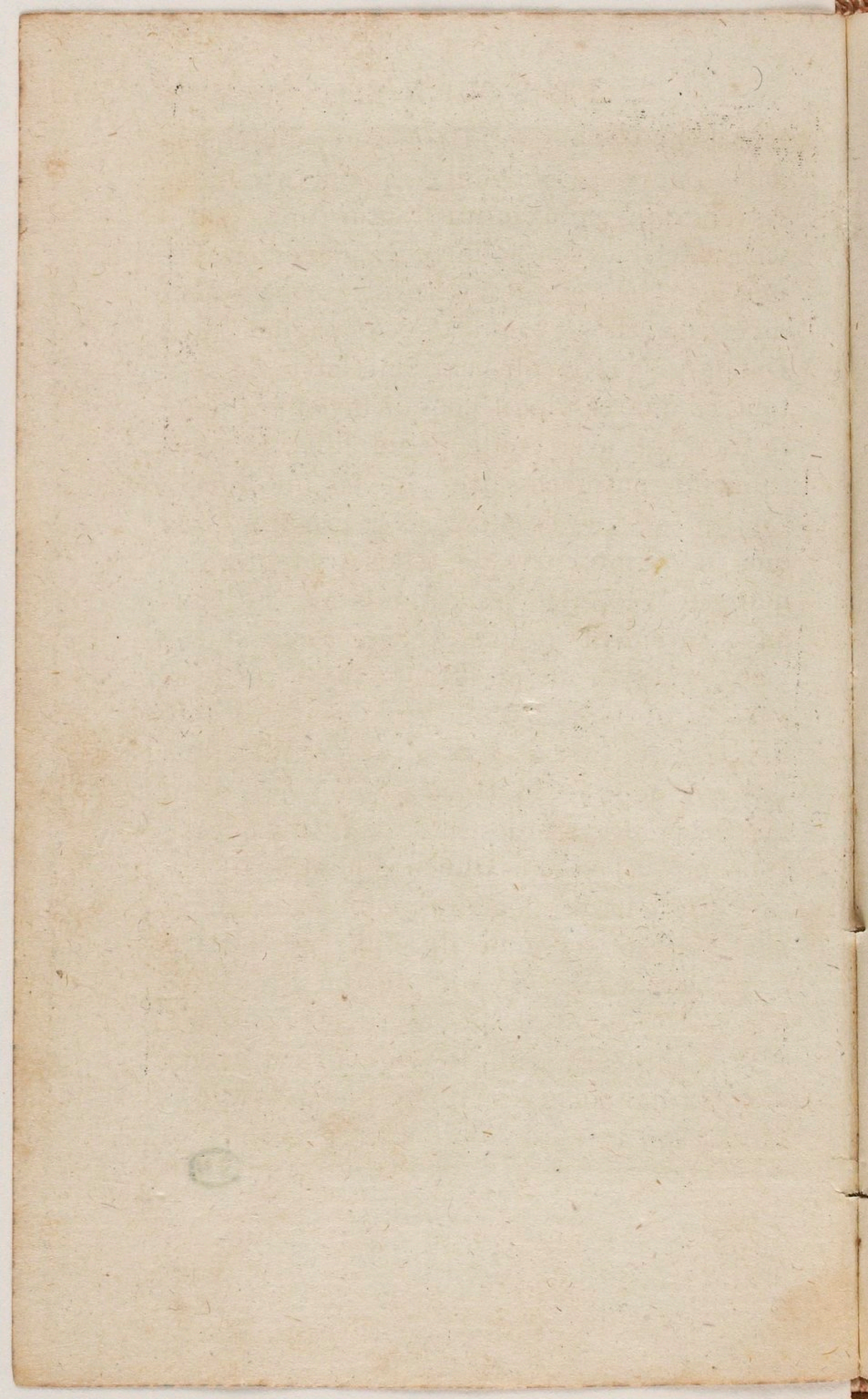
ne me causera jamais que des dégoûts. Mais la Delmonse, entière dans ses désordres, et trouvant avec assez de raison, que ses plaisirs gagnaient infiniment à scandaliser ainsi la vertu, s'oppose fortement à ce que Justine se retire, et la scène s'ouvre.

Tous les détails de la plus piquante luxure sont offerts aux yeux de notre pudique enfant; à la place de Desroches, elle est contrainte à saisir le vit monstrueux du jeune homme qu'à peine ses deux petites mains peuvent empoigner, et à le présenter au con de la Delmonse, à l'y introduire, à se prêter, malgré ses répugnances, aux caresses de cette femme impure, qui rafinant tous ses plaisirs, trouve un accroissement indicible à leur volupté dans les baisers luxurieux qu'elle applique sur la bouche innocente de cette enfant, pendant que le vigoureux athléte la fait pâmer cinq fois de suite sous les prodigieux efforts de son vit. Bougre de Dieu, dit la Messaline, en se relevant delà comme une bacchante; oh foutre-Dieu que j'ai eu de plaisir! Sais-tu, Desroches, quelle serait maintenant mon envie? Je veux faire dépuceler cette petite mijorée par le monstrueux vit qui vient de me foutre; que dis-tu du projet? Non, non, répondit

celle-ci, nous la tuerions et je n'y gagnerais pas. Cependant nos deux combattans reprennent leurs forces, d'amples libations de vin de Champagne, quelques pâtisseries et des truffes, les leur rendent bientôt. Delmonse se replace, et défie son vainqueur; Justine condamnée aux mêmes soins, est obligée de rengainer une seconde fois l'instrument; il faut voir avec quelle peine.... avec quelle répugnance elle exécute ce dont on la charge; la putain veut cette fois-ci qu'elle lui branle le clitoris; Desroches lui guide la main, mais la gaucherie de l'écolière dégoûte bientôt la fougueuse Delmonse; secoue-moi, secoue-moi, Desroches, s'écrie-t-elle, je m'apperçois que si la corruption de l'innocence flatte le moral, la débilité de ses moyens ne vaut rien au physique, sur-tout avec une libertine comme moi, qui fatiguerait dans ses transports dix mains comme celle de Sapho, et dix vits comme celui d'Hercule. Cette seconde séance terminée comme la première par d'amples sacrifices à Venus, Delmonse se rajuste; son fouteur sort, et la Desroches se hâtant de prendre un mantelet, fait des excuses à son amie sur ce que le rendez-vous qu'elle a pris avec Dubourg, l'empêche de lui tenir plus

long-tems





long-tems compagnie. Desroches, dit ici madame Delmonse, au bout de quelques minutes de réflexions, plus je suis foutue, plus je deviens libertine; une action chez moi détermine une idée, et cette nouvelle idée une action différente ; laisse-moi t'accompagner chez Dubourg, j'ai la plus extrême envie de voir tout ce que ce vieux coquin inventera pour se ranimer avec cette petite fille; si mes soins lui sont nécessaires, je les lui donnerai; tu sais que ce n'est pas la première fois que tu me procures de telles pratiques, et que sans vanité je les conduis au but tout aussi sûrement qu'une Agnès. Souvent ces vieux scélérats me préfèrent, tu le sais bien encore, et l'art chez moi suppléant à la jeunesse, je les fais souvent décharger bien plus vîte que ne le ferait Hébé même. Ce que tu me demandes est possible, dit Desroches, je connais assez mon Dubourg pour être bien sûre que je ne lui déplairai point en lui amenant une jolie femme de plus; allons. Un fiacre arrive, la modeste Justine, toujours effrayée, y monte la première, et l'on part.

Dubourg était seul, il attendait ces dames dans un état encore bien plus indécent que la veille; la brutalité, le libertinage, tous les

caractères de la luxure la plus effrénée éclataient dans ses regards sournois.

Vous ne comptiez que sur une femme aujourd'hui, monsieur, lui dit la Desroches en entrant: eh bien, j'ai cru ne pas vous déplaire en vous en amenant deux; l'une d'ailleurs ne se prêtant qu'avec beaucoup de peine à vos plaisirs, j'ai imaginé qu'il n'y aurait nul inconvénient de vous en conduire une seconde, pour encourager et contenir la premiere: et qu'elle est cette fille, dit Dubourg sans se déranger, en jetant sur la Delmonse un coup-d'œil mêlé de cinisme et d'indifférence? Une jolie femme de mes amies, répondit la Desroches, dont l'excessive complaisance égale les charmes, et qui va vous devenir peut-être aussi utile dans les plaisirs que vous vous promettez pour le moment, que dans ceux que vous projettez pour la suite avec la belle et l'intéressante Justine. Comment, dit Dubourg, tu crois qu'une séance ne terminera pas tout ceci? Il serait possible, reprit Desroches, et c'est dans cette appréhension que j'ai cru que l'intervention de mon amie pourrait toujours devenir nécessaire. Allons, nous verrons, dit Dubourg; sortez Desroches, sortez, vous mettrez tout cela sur le

mémoire. Comment sommes-nous ensemble? Mais monsieur, dit Desroches, depuis trois mois que vous n'avez compté, il y a bien près de cent mille francs.— Cent mille francs! juste ciel! — Mais monsieur songe-t-il que je lui ai fourni plus de huit cents filles depuis cette époque; elles sont toutes écrites... monsieur sait bien comme je pense, il sait bien que je serais fâchée de le tromper d'un sou.—Allons, allons, nous verrons tout cela, sors Desroches, je sens que la nature me presse, j'ai besoin d'être seul avec ces deux femmes; et vous Justine, avant que votre protectrice ne s'en aille, remerciez-la de ce que je veux bien en sa faveur vous rendre un instant mes bontés; vous devez sentir, petite fille, à quel point vous en êtes indigne d'après votre conduite d'hier, et si vous opposez encore la plus légère résistance à mes desirs, deux hommes vous attendent dans mon anti-chambre pour vous conduire en un lieu dont vous ne sortirez de vos jours. Ici Desroches sortit. O monsieur, dit Justine en pleurant, et se précipitant aux pieds de cet homme barbare! laissez-vous fléchir, je vous en conjure, soyez assez généreux pour me secourir sans exiger de moi ce qui me coûte assez cher pour vous

offrir plutôt ma vie que de m'y soumettre. Oui, reprit-elle avec l'élan de la plus profonde sensibilité, oui, j'aime mieux mourir mille fois que d'enfreindre les principes de morale et de vertu dont on a nourri mon enfance; monsieur, monsieur, ne me contraignez pas, je vous en supplie; pouvez-vous concevoir le bonheur au sein des dégoûts et des larmes? osez-vous soupçonner le plaisir où vous ne verrez que des répugnances? vous n'aurez pas plutôt consommé votre crime, que le spectacle de mon désespoir vous accablera de remords : mais ce qui se passait empêcha la malheureuse de poursuivre. La Delmonse, en femme adroite, devinant sur le front de Dubourg les mouvemens de son ame de fer, s'était agenouillée près de son fauteuil, et le branlait voluptueusement d'une main en le socratisant de l'autre (1), afin de le rendre

(1) Tous les libertins savent qu'on appelle ainsi l'action de mettre un ou plusieurs doigts dans le trou du cul du patient; cet épisode, l'un des plus essentiels en lubricité, convient sur-tout aux vieillards ou aux gens usés; il détermine promptement l'érection, et devient d'une volupté incroyable à l'instant de l'éjaculation; ceux qui pourtant pourront le suppléer par

insensible à la jérémiade. Sacre-Dieu, dit Dubourg, vigoureusement échauffé de l'épisode, et fourrageant déjà la complaisante Delmonse, oh foutre-Dieu! moi te faire grace! j'aimerais mieux t'étrangler, garce; il se lève à ces mots comme un furieux, et faisant voir un petit vit sec et noir, il saisit sa proie avec brutalité, enlève impunément les voiles qui dérobent encore à ses yeux libertins ce dont il brûle de jouir. Tour-à-tour, il injurie, il flatte, il maltraite, il caresse: ah! quel tableau, grand Dieu! il semblait que la nature voulut dans cette première circonstance de la vie de Justine, imprimer à jamais dans elle, par ce spectacle, toute l'horreur qu'elle devait avoir pour un genre de crime d'où devait naître l'affluence des maux dont elle était menacée. Justine nue, fut jetée sur un lit, et pendant que la Delmonse l'y contient, le libertin Dubourg inventorie les appas de celle qui, dans ce moment critique, veut bien lui servir de

---

un vit, y trouveront sans doute des plaisirs infiniment plus vifs, et la différence excessive de l'illusion à la réalité. Il est de fait qu'il n'est point de lubricité plus vive dans le monde, que celle de se faire foutre en foutant.

maquerelle : attendez, dit la coquine, je sens que mes jupes vous gênent, je vais promptement vous livrer à nud l'objet qui, ce me semble, attire ici tous vos hommages ; c'est mon cul que vous voulez voir, je connais... je respecte ce goût-là dans les gens de votre âge (1) : tenez, mon ami, le voilà, il est un peu plus rempli que celui de cette enfant; mais ce contraste vous amusera ; voulez-vous les voir tous deux près l'un de l'autre? Oui, sacre-Dieu, dit Dubourg, montez sur ses épaules pour la contenir, j'essayerai de l'enculer en vous baisant les fesses. Ah ! je vois ce qu'il vous faut, libertin, dit Delmonse, en se hu-

---

(1) Il n'est aucun âge pour ce goût délicieux, le jeune Alcibiade l'aima comme le vieux Socrate ; des peuples entiers ont préféré cette délicieuse partie à toutes les autres beautés du corps d'une femme ; et dans le fait, il n'en est aucune qui par sa blancheur, sa rondeur, sa conformation, sa forme enchanteresse, et les délicats plaisirs qu'elle promet, puisse mériter plus que celles-là, les voluptueux hommages d'un véritable libertin. Malheur à qui n'a pas foutu un garçon, ou qui n'a pas fait un garçon de sa maîtresse ; il est encore bien neuf en volupté celui qui n'a pas osé l'un ou l'autre.

chant à cheval sur les reins de Justine, qu'elle fixe par ce moyen perfide aux luxures brutales de Dubourg; vraiment oui, c'est cela, répond le libertin, en faisant précéder quelques claques assez bien appliquées et sur l'un et sur l'autre cul qu'on offre à ses passions; oui, c'est cela, voyons si je pourrai essayer du SODOME. Le bougre tente, mais ses feux trop ardens s'éteignent dans l'effervescence de l'entreprise. Le ciel venge Justine des outrages où le monstre veut la livrer, et la perte des forces de ce libertin avant le sacrifice, préserve cette malheureuse enfant d'en devenir la triste victime.

Dubourg n'en devient que plus insolent; il accuse Justine des torts de sa faiblesse, il veut les réparer par de nouvelles injures et par des invectives encore plus mortifiantes; il n'est rien qu'il ne dise, rien qu'il ne tente, rien que sa perfide imagination, la dureté de son caractère, la dépravation de ses mœurs ne lui fasse entreprendre; la mal-adresse de Justine l'impatiente; elle est loin de vouloir agir; c'est beaucoup pour elle que de se prêter; cependant, rien ne réussit; la Delmonse elle-même, avec tout son art, ne parvient pas à rendre à la vie cet engin énervé par une

abondante décharge ; elle a beau presser, secouer, sucer cet instrument mollet, rien ne lève ; Dubourg lui-même a beau passer avec ces deux femmes de la tendresse à la rigueur, de l'esclavage à la tyrannie, de l'air de la décence aux excès les plus crapuleux, tous les trois excédés ne réussissent pas même à faire retrouver à ce malheureux engin l'air majestueux qu'il faudroit pour entreprendre de nouvelles attaques. Dubourg y renonce, il fait promettre à Justine de revenir le lendemain, et pour l'y mieux déterminer, il ne veut pas absolument lui donner un sou : on la remet entre les mains de la Desroches, et la Delmonse reste chez Dubourg, qui, restauré par un excellent repas, se vengea bientôt sur cette jolie femme de l'impossibilité où la nature l'avait mis de consommer son crime avec la petite fille. Il en coûta quelques vexations mutuelles, beaucoup d'efforts d'un côté, de complaisances de l'autre ; mais le sacrifice se consomma, et le superbe cul de la Delmonse reçut l'offrande infructueusement destinée à celui bien plus frais de Justine ; celle-ci, de retour à la maison, certifia à son hôtesse, que dût-elle expirer de besoin, elle ne s'exposerait plus à pareille scène ; elle accabla de nou-

veaux reproches le scélérat capable d'abuser aussi cruellement de sa misère. Mais le crime heureux et triomphant se rit des imprécations de l'infortune ; ses succès l'enhardissent, et sa marche rapide s'accélère en raison des malédictions qu'il reçoit. Voilà les perfides exemples qui laissent l'homme en suspens entre le vice et la vertu, et qui le plus souvent ne le déterminent qu'au vice, parce qu'à ses yeux l'expérience y présente toujours le bonheur.

CHAPITRE II.

Nouveaux outrages dirigés contre la vertu de Justine. — Comment la main du ciel la récompense de son inviolable attachement à ses devoirs.

AVANT que de poursuivre, il nous paraît essentiel de mettre nos lecteurs au fait. Les moins clair-voyans ont déjà présumé sans doute que le vol de l'infortunée Justine était bien certainement l'ouvrage de la Desroches ;

mais ce dont ils ne sont peut-être pas convaincus, c'est de la part étonnante qu'avait Dubourg à cette scandaleuse affaire. C'était par les conseils de ce scélérat que la Desroches avait opéré : elle est à nous infailliblement, si nous lui enlevons toutes ses ressources, avait-il dit cruellement ; or, ce que je veux, c'est qu'elle soit à nous : donc il faut la réduire à l'aumône ; et, tel dur que pût être ce calcul, il était néanmoins infaillible. Dans le dîner que Dubourg avait fait avec la Delmonse, il lui avait avoué cette petite horreur : la tête de celle-ci, fertile en tours de cette espèce, s'en était vivement allumée. Le résultat de la conspiration était que la Delmonse ferait l'impossible pour placer Justine chez elle pendant les trois mois que son mari devait encore être à la campagne ; que pendant cet intervalle, Dubourg essayerait de nouvelles tentatives, favorisées par Delmonse ; et qu'enfin, si rien ne réussissait, on en tirerait une vengeance éclatante, afin, disait Dubourg, que la vertu se trouve, dans cette aventure, aussi molestée, aussi dégradée qu'elle doit toujours l'être, chaque fois qu'elle ose combattre le vice à visage découvert. Ce joli complot décidé, le mil-

lionnaire, ainsi que nous l'avons dit, le signa de son foutre au fond du beau cul de la Delmonse; et dès le lendemain, cette aimable amie travailla sans relâche à la réussite du projet. Assez méchante pour avoir pris grand plaisir à l'idée de perdre la malheureuse Justine, elle ne manqua pas de revenir le lendemain déjeûner chez Desroches. Vous m'intéressâtes hier, mon enfant, dit l'hypocrite Delmonse à Justine, qu'on ne manqua pas de faire descendre; je ne croyais pas que l'on put porter aussi loin la sagesse; en vérité, vous êtes un ange arrivé tout exprès du ciel pour la conversion des humains; je ne me suis, jusqu'à ce moment-ci, offerte à vos regards que comme une libertine: mais, je dois en convenir, à vous seule est dû le changement subit qui vient de s'opérer dans moi; et c'est sur votre sein que je le jure, mon aimable modèle, vous ne me verrez plus que repentante et vertueuse. O Justine! ô toi, qui deviens si nécessaire à ma conversion! voudrais-tu consentir à venir partager ma retraite; je t'aurais sous mes yeux; et les grands exemples que je recevrai sans cesse de toi, perfectionneront bientôt l'ouvrage de la réflexion.

Hélas! madame, répondit Justine, je ne suis pas faite pour donner des exemples ; et si votre conversion est réelle, c'est à l'Etre-Suprême que vous la devez, et non pas à moi ; faible et fragile créature, je suis bien loin de ce qu'il faut pour devenir un modèle ; et c'est vous, madame, vous qui m'en servirez, si vous écoutez jusqu'au bout la voix du ciel qui tonne dans votre ame. Je vous remercie de l'asile que vous m'offrez ; tant que je pourrai vous être utile, madame, sans contrarier mes principes, ordonnez, je suis à vos ordres ; et ma reconnaissance et mes faibles services acquitteront, s'il se peut, vos bienfaits. La Desroches, prévenue par Delmonse, eut assez de sang-froid pour ne pas éclater à cette comédie ; elle félicita Justine de son bonheur : ce que devait la jeune personne est aussi-tôt acquitté, et l'on part.

Madame Delmonse occupait une maison délicieuse : des valets, du train, des chevaux, les meubles les plus riches, apprirent bientôt à Justine qu'elle était chez une des femmes les plus opulentes de Paris.

Par reconnaissance pour de plus anciens domestiques, dit la Delmonse, dès qu'elle tint

Justine, il ne m'est pas possible de vous élever sur-le-champ aux premiers emplois de ma maison ; mais vous y parviendrez, mon ange ; et, quelque subalterne que soit, en attendant, celui que je vous donne, croyez que je n'en aurai pas moins de considération pour vous. Je ferai tout, madame, dit Justine ; trop heureuse de trouver au moins la vie et l'honneur dans votre maison. Vous serez ma fille de garde-robe, mon enfant, reprit la Delmonse ; tout ce qui tient à la propreté de cette partie vous regardera, et si vous vous conduisez bien, avant un an je vous élève ou poste de ma troisième femme. Oh ! madame, répondit Justine, confuse... je n'aurais pas cru... — Ah ! je le vois, de l'orgueil, Justine ; sont-ce donc là les vertus que j'attendais de vous ? — Vous avez raison, madame, l'humilité doit être la première, c'est celle au moins de mon état et de mes malheurs ; ordonnez qu'on me mette au fait de mes devoirs, et soyez sûre de mon exactitude à les remplir. Je vais vous y mettre moi-même, ma chère fille, répondit la Delmonse, en conduisant Justine dans deux cabinets pratiqués derrière la niche de glace du boudoir élégant de cette sibarite ; tenez, voilà les

lieux dont le soin vous regarde. Celui-ci, continua-t-elle, en lui ouvrant un de ces deux cabinets, orné de bidets et de baignoires, celui-ci n'est que de propreté; il ne s'agit que de vider et de remplir. Cet autre, continue Delmonse, en ouvrant le second, est d'un détail un peu moins honnête; vous le voyez, c'est une chaise percée : voilà bien des lieux à l'anglaise, mais je préfère ce fauteuil; vous devinez, ma fille, le soin que vous devez en avoir, ainsi que des autres vases de porcelaines, destinés à de plus minces besoins. Il y a encore une chose dont il faut que je vous prévienne; c'est une délicatesse, je le sais, mais elle est devenue habitude chez moi, et je ne m'en priverais pas sans chagrin. — Et de quoi s'agit-il, madame? — Il faut être toujours là quand j'opère, et... je vais te dire le reste à l'oreille, mon enfant; car, quand on est vertueuse, on rougit de l'obligation où l'on est de faire de semblables aveux. Il faut, avec le coton que tu vois dans cette armoire de bois d'acajou, purifier... nétoyer les taches qu'entraînent nécessairement avec eux ces sales nécessités de la nature. — Moi-même, madame? — Oui, mon enfant, toi-même : celle qui t'a devancée

faisait bien pis; mais, toi, ma chère Justine, je te respecte, tu es vertueuse, cela m'en impose. — Eh! que faisait-elle donc, celle qui était avant moi? — La même chose avec sa langue. — Ah! madame. — Oui, je sens bien que c'est dur; voilà où nous conduisent le luxe, la mollesse, et l'oubli de tous les devoirs sociaux; quand on en est là, on s'accoutume à ne regarder tout ce qui nous entoure que comme des objets faits pour nous être asservis... Un grand nom, cent mille livres de rente, de la considération, du crédit; voilà ce qui nous mène à ces derniers degrés de la corruption réfléchie : mais je me corrige, ma chère, je me convertis, en honneur, et ton sublime exemple va consolider le miracle. Vous serez nourrie, Justine, vous mangerez avec mes femmes, et vous gagnerez cent écus par an; cela vous arrange-t-il? Hélas! madame, dit Justine, l'infortune ne marchande jamais; tous les secours qui lui sont offerts lui conviennent; mais sa reconnaissance se proportionne et à l'espèce des services qu'on lui rend, et à la manière dont ils sont rendus. Oh! vous serez contente de tout cela, Justine, je vous le promets, répondit Delmonse; il n'y a que

mes habitudes auxquelles je vous prie de ne pas me faire renoncer...Ah! j'oubliais de vous montrer votre chambre, elle tient à ces deux cabinets, absolument retranchée derrière eux; c'est une espèce de forteresse... d'ailleurs jolie, un bon lit... à ma sonnette en cas de besoin, vous le voyez; je vous laisse chez vous, mon cœur, en me félicitant d'avoir pu faire quelque chose qui vous soit agréable.

Justine ne fut pas plutôt seule, que sa profonde sensibilité lui arracha de nouvelles larmes. Eh quoi! disoit-elle, en voyant l'avilissement de son sort, cette femme qui me retire, à ce qu'elle prétend, dans sa maison par estime pour ma vertu, se plaît pourtant à m'avilir au point de me destiner un emploi aussi bas que celui que sa fierté me propose! Et pourquoi donc, dès que tous les individus se ressemblent, faut-il qu'il y en ait de condamnés à rendre aux autres des services aussi humilians que ceux-là? O douce égalité de la nature! ne regnerez-vous donc jamais chez les hommes?

On appelle Justine pour dîner; elle fait connaissance avec ses trois compagnes, toutes trois jolies comme des anges. Le soir elle commence ses honorables fonctions; d'abord

la garde-robe, ensuite le bidet; Justine conduisait l'éponge, imbibait, lavait, nétoyait, et tout cela dans un silence qui lui parut fort extraordinaire; il semblait que la dignité de madame la comtesse Delmonse se fût compromise en conversant avec sa servante, ou peut-être, et c'est ce que nous avons cru de préférence, madame Delmonse se taisait-elle pour ne pas compromettre le grand secret qui concernait sa chétive esclave.

Cependant l'observatrice et judicieuse orpheline ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que les exemples de vertu qu'on lui avait assuré vouloir prendre d'elle, n'avaient pas encore fait une sainte de sa respectable maîtresse; profitant de l'absence de son mari, la coquine s'en donnait sans ménagement, et les orgies qui se célébraient dans le voluptueux boudoir attenant aux deux pièces confiées aux soins de Justine, la convainquirent bientôt du peu de sincérité de la conversion de cette femme; une fois même, deux ou trois jeunes gens s'échappèrent dans ces cabinets de propreté, et insultèrent assez vivement Justine qui y procédait à ses fonctions; elle s'en plaignit; à peine eut-on l'air de l'entendre, et la vertueuse créature, en projettant

de quitter bientôt cette maison, se détermina néanmoins par prudence à patienter quelque tems encore. Un jour elle crut entendre la voix de Dubourg ; elle prête l'oreille, et ne distingue rien ; c'était lui, mais les précautions étaient assez bien prises pour que tout ce qui se tramait contre elle, fût toujours revêtu des voiles du plus incroyable mystère.

Il y avait environ deux mois qu'elle menait dans cette maison une vie aussi tranquille qu'uniforme, lorsque madame Delmonse ne pouvant plus tenir aux feux de sa luxure, passa un soir dans sa garde-robe, fort échauffée de vin et de paillardise : Justine, dit-elle d'un air un peu moins grave, la place de ma troisième femme sera bientôt vacante ; Suzanne qui l'occupe est devenue amoureuse de mon premier laquais, je les marie ; mais, mon enfant, pour monter à cette place, j'exige de toi des complaisances bien différentes de celles qui viennent de constituer les bases de ton devoir. — Et de quoi s'agit-il, madame ? — Il faut que nous couchions ensemble, Justine, il faut que tu me branles... — Oh! madame, est-ce là cette vertu ?.. — Comment ; tu n'es pas encore revenue de tes chimères ? — Chimère, madame ?.. la vertu une chimère !

— Assurément, mon ange, il n'en est pas de plus méprisable; les vertus, les religions, tout cela sont des freins populaires dont les philosophes se moquent, et qu'ils se font un jeu d'enfreindre; les seules loix de la nature sont nos passions, et dès qu'elles contrarient la vertu, celle-ci n'a donc plus rien de réel. Un moment j'ai cru pouvoir vaincre le violent amour que tu m'inspires; contente de t'avoir, je crus que ta présence adoucirait les maux que tes yeux faisaient à mon cœur, et si je t'ai soumise aux emplois que tu exerces, c'est qu'ils me procuraient le plaisir de me montrer souvent nue devant toi; mais ton insensibilité me révolte; je ne puis plus imposer silence à mes passions, il faut qu'elles se satisfassent à tel prix que ce puisse être; viens, suis-moi, fille céleste; et Delmonse, malgré les résistances de Justine, l'entraîne dans son appartement; il n'y eut rien alors que cette séductrice n'employa pour achever de corrompre la vertu de cette jeune personne; présens, promesses, discours flatteurs, tout fut mis en usage, mais en vain; et les fermes résistances de Justine convainquirent madame Delmonse, que les préjugés de la vertu dans une jeune fille peuvent avoir assez

de forces pour résister à toutes les attaques du crime. De ce moment la mégère ne se contient plus, la luxure se change aisément en fureur dans des ames de cette trempe (1) : perfide créature, lui dit-elle, au comble de la rage, je saurai t'arracher de force ce que tu refuses de bon gré à mes passions ; elle sonne, deux de ses femmes paraissent, elles étaient prévenues ; esclaves des fantaisies de leur maîtresse, elles étaient depuis long-tems accoutumées à les favoriser et à les servir ; presque nues comme elle et échevelées, ressemblantes toutes trois à des bacchantes, elles saisissent Justine, la déshabillent, et pendant que les deux acolites l'exposent aux caresses impures de leur luxurieuse patrône, celle-ci agenouillée devant l'autel des plaisirs, effraie

---

(1) Dans toutes, la férocité est toujours ou le complément ou les moyens de la luxure ; toutes les recherches outrées du libertinage sont des actes de férocité ; il n'est pas un seul homme cruel qui n'ait été un très-grand libertin, et reversiblement un libertin qui ne devienne féroce ; au reste, la férocité n'est, comme la douceur, qu'un mode de l'ame absolument indépendant de nous, et nous ne devons, ni plus rougir, ni plus nous glorifier



la pudeur, en chasse la vertu pour y substituer la débauche et le libertinage le plus recherché... Le croirait-on?.. l'infâme! elle gamahuchait Justine, en lui enfonçant un doigt dans le trou du cul; l'une des femmes était chargée de chatouiller le clitoris; l'autre, les deux jolis petits tetons à peine éclos de cette fille enchanteresse; mais la nature n'avait encore rien dit au cœur naïf de notre intéressante orpheline. Froide, insensible à toutes les entreprises essayées sur elle, elle ne répondait que par des soupirs et des larmes aux efforts multipliés de ces tribades; les postures varient: l'impudente Delmonse se met à cheval sur la poitrine de cette belle enfant; elle lui pose le con sur la bouche; une de ses femmes la branle à-la-fois par devant et par derrière; une seconde continue de polluer Justine, dont le beau visage est inondé deux fois de suite de jets multipliés de la semence impure

---

de l'un que de l'autre. L'homme ne travaille jamais qu'à sa félicité; quelque soit la route qu'il adopte dans la carrière de la vie, c'est toujours pour courir au bonheur, mais à sa manière. Et Néron trouvait autant de plaisir à égorger ses victimes, que Titus à ne pas voir s'écouler un jour, qu'il n'eût fait un heureux.

de Delmonse, qui décharge, à ce qu'on prétend, comme un homme. Tout fait horreur à Justine, rien ne l'émeut, tout lui répugne. Irritée de tant de résistances, la Delmonse se met dans une inconcevable fureur; elle saisit Justine par les cheveux, elle l'entraîne dans sa chambre, l'y enferme et la laisse jeûner plusieurs jours au pain et à l'eau.

Cependant, jusqu'ici madame Delmonse n'avait songé qu'à satisfaire sa passion; elle avait presque perdu de vue ce dont elle était convenu avec Dubourg, qui, de son côté, s'occupant de nouveaux plaisirs, paraissait oublier ceux-là. L'espoir de la vengeance ramène Delmonse à ses promesses; elle jouit de l'idée délicieuse de trouver un ennemi de plus à cette infortunée, et le récit de ce qui se passa va dévoiler les trames que ces scélérats employèrent.

Le huitième jour, Delmonse rendit à Justine sa liberté. Reprenez votre ouvrage, lui dit-elle gravement, et si vous vous conduisez bien, je pourrai peut-être oublier vos torts. Madame, répondit Justine, je desirerais bien qu'il vous plût de prendre quelqu'un à ma place; je ne m'apperçois que trop que je n'ai pas ce qu'il faut pour vous plaire, et j'aime

mieux une condition moins lucrative et qui ne me compromettra pas autant. J'ai besoin de quinze jours pour cela, dit aigrement madame Delmonse; faites votre service très-exactement jusqu'à cette époque, et si vous êtes alors dans les mêmes intentions, je vous remplacerai. Justine accepte, et tout se calme.

Environ cinq jours avant l'échéance de ce délai, madame Delmonse, au moment de se coucher, ordonna à Justine de passer dans son appartement: n'ayez pas peur, mademoiselle, lui dit-elle en la voyant émue, je n'ai pas envie de m'exposer une seconde fois à vos humiliations; je suis plus faite aux préférences qu'aux refus; c'est pour mon service que je vous demande, et non pour autre chose. Justine entre; mais quelle est sa surprise, quand elle voit Dubourg presque nud, au milieu des deux femmes de la Delmonse, empressées l'une et l'autre à servir les passions de ce libertin; que devient-elle quand elle entend les portes se fermer, et que le ton, les discours, la phisionomie de celle à qui elle a affaire, ne lui présagent plus que des malheurs. Oh! madame, s'écrie-t-elle en tombant aux pieds de cette femme perfide, quel

est donc le nouveau piège que vous me préparez? Est-il possible qu'une maîtresse abuse aussi cruellement de l'impuissance et de la misère d'une malheureuse domestique! Oh! quelle horreur, grand Dieu! et quel crime vous commettez envers toutes les loix divines et humaines! Oh! nous allons bientôt, j'espère, nous souiller plus énergiquement, dit Dubourg en se relevant et colant ses lèvres impures sur la bouche délicate de Justine, qui se retire avec dégoût... Oh! oui, oui, poursuit ce monstre, nous allons nous livrer bientôt à d'autres crimes, et j'espère qu'à la fin cette fière vertu ne trouvera plus de défense; en même-tems Justine est saisie, dépouillée, et offerte à l'instant toute nue, par les femmes de Delmonse, aux immodestes projets dn financier.

Dubourg, presque sûr, à ce qu'il prétend, de foutre au moins deux coups cette fois-ci, réserve pour le dernier celui des deux pucelages de Justine, dont il fait le plus de cas, et c'est celui du con que l'on présente à ses premiers feux. Le scélérat s'avance; c'est Delmonse elle-même qui le conduit, et qui, le glaive du paillard à la main, s'apprête à l'enfoncer au sein de la victime; mais Dubourg,

bourg, toujours partisant des détails, veut préluder par quelques-uns de ces petits supplices libidineux dont les jouissances ont tant d'empire sur ses sens engourdis; idolâtre du cul, le coquin veut le voir; celui de Justine est si joli, on le lui expose; il le claque, refait placer, soufflète la victime, lui manie brutalement la motte, lui pince les tetons, s'égare sur les trois beautés qui l'entourent, veut leur faire subir les mêmes épreuves; l'une des femmes de Delmonse sur-tout, grande créature de dix-sept ans, faite à peindre, et belle comme un ange, paraît l'échauffer incroyablement: par malheur on le branle, et très-adroitement, pendant qu'il prélude. Hélas! le même accident qu'à la première séance arrive encore à celle-ci; Dubourg n'a que le tems de se jeter sur Justine; les voies bien imbibées lui sont présentées entr'ouvertes; mais l'arme plie à mesure que s'en exhale la liqueur qui la tient en arrêt. Dubourg, dont la décharge est impétueuse, perd la tête en y procédant; il n'a plus ni assez de présence d'esprit, ni assez de force pour enfiler droit. Ah! foutre Dieu, sacré nom d'un Dieu, s'écrie-t-il en accablant de soufflets et de coups de poings la pauvre Justine, et lui barbouil-

lant le con de foutre, ah ! double foutre Dieu que j'abhorre, mon projet est manqué.

Ne t'effraie pas, Dubourg, dit Delmonse, le Dieu ou le Diable qui protège cette petite garce ne sera pas toujours vainqueur, elle succombera ; répare tes forces, j'ai de quoi te les rendre ici ; elle lui frotte en même-tems les couilles avec une liqueur dont elle connaît la vertu, lui fait servir un bouillon, composé d'aromates et d'épices, dont l'effet est, dit-elle, assuré. De nouvelles provocations des trois femmes se joignent à ces stimulans : il n'est rien que les coquines ne fassent, rien que leur lubricité n'invente, aucun goût qu'elles ne préviennent, aucune fantaisie qu'elles ne devinent, aucune passion qu'elles n'échauffent ; tantôt victimes, et tantôt prêtresses, elles reçoivent actuellement ce qu'elles viennent de donner tout-à-l'heure, et le joli corps de Justine toute nue, qu'on ne cesse d'offrir au paillard, les larmes, les lamentations de cette belle fille, achèvent de donner à la scène tout le piquant qu'elle peut avoir. Dubourg bande ; il se rapproche de son objet. Comme c'est le con qu'il avait voulu attaquer, on lui suppose les mêmes desseins, on le lui représente : eh non, non, donnez-moi le

cul, s'écrie-t-il, c'est ce foutu con qui m'a porté malheur, je les déteste; un pucelage m'a tenté, mais on ne compose point avec la nature; ne m'offrez que le cul, mes amies, c'est le cul seul que je veux foutre. Les charmantes petites fesses de Justine lui sont aussitôt montrées; le paillard débute par des baisers qui prouvent à quel point cette délicieuse partie du corps d'une femme a d'empire sur lui. Delmonse, pendant que ses deux acolites écartent les fesses, continue de diriger l'instrument; déjà les premières atteintes ont fait pousser un cri furieux à Justine; mais le mouvement dérange l'attaque; Dubourg veut s'y représenter; Justine effrayée se démène avec tant de violence et d'agilité, qu'elle échappe aux bras qui la captivent, et se précipite sous le lit, en poussant d'affreux hurlemens; là, comme dans une forteresse, notre héroïne retranchée proteste que ni prières, ni menaces ne seront capables de la faire déguerpir, et qu'elle périra plutôt que de se rendre. Le féroce Dubourg la pointe à coups de canne; plus leste qu'une anguille, Justine évite tout: il faut l'écraser, dit Dubourg, il faut enfoncer le lit, et l'étouffer sous les matelats; mais comme le paillard ne cesse de se faire bran-

ler en formant tous ces plans affreux, comme il manie de droite et de gauche tous les attraits qui lui sont offerts, la nature trompe une seconde fois son espoir criminel ; il n'a que le tems de se plonger dans le cul de la jolie fille de dix-sept ans dont nous avons parlé tout-à-l'heure, où ses feux s'appaisent de manière à faire espérer à la triste Justine d'être tranquille au moins le reste de la nuit. Mais l'infortune est toujours frémissante ; rien ne peut déterminer notre aimable enfant à quitter sa retraite avant qu'elle ne soit certaine de celle de Dubourg. Alors elle gagne sa chambre en tremblant, et en renouvelant à sa maîtresse les plus vives instances de la laisser sortir d'une maison où sa vertu se trouve à chaque instant aussi cruellement compromise. Delmonse furieuse, ne répond que par des mépris.

Justine, un peu rassurée par ses compagnes, reprend ses occupations, sans réfléchir qu'après les torts que ces scélérats ont à lui reprocher, les vengeances les plus éclatantes doivent nécessairement s'ammonceler sur sa tête.

Madame Delmonse avait pour habitude, quand elle venait à sa garde-robe, de poser sur une chiffonnière une superbe montre,

enrichie de diamans ; dès qu'elle avait fini, elle la reprenait, l'oubliait quelquefois, et Justine, pour-lors, la lui reportait aussi-tôt. Trois jours après l'évènement que nous venons de raconter, la montre de madame Delmonse s'égare, et cette fois-ci ne se retrouve plus. On interroge Justine, qui répond de son exactitude, et en donne pour preuve, celle dont elle a fait profession jusqu'à ce moment-ci. Delmonse ne dit mot ; mais le lendemain au soir, à peine Justine, retirée dans sa chambre, vient-elle de se jeter sur sa couche, inondée de larmes, pour y goûter quelques instans de repos, qu'elle entend enfoncer sa porte... Juste ciel ! c'est sa maîtresse même, conduisant un commissaire... des archers. Faites votre devoir, monsieur, dit-elle à l'homme de justice; cette malheureuse a volé ma montre, vous la trouverez sur elle ou dans sa chambre... Moi, vous avoir volé, madame, dit Justine confondue, en se jetant en désordre au bas de son lit; ah! qui doit être plus pénétré que vous de mon innocence et de ma probité ? Ici les yeux effrayés de Justine tombent machinalement sur l'un des quatre records qui servent d'escorte au com-

missaire; oh! grand Dieu! elle reconnaît Dubourg; c'est lui, c'est cet insatiable libertin, qui, non content de l'exécration où sa scélératesse le livre, vient de porter la férocité au point de venir lui-même, sous ce déguisement, saisir, sur les traits renversés de sa malheureuse victime, toutes les progressions de la douleur et du désespoir où sa méchanceté la plonge; raffinement exécrable, sans doute, mais dont l'effet devait être bien vif sur une ame aussi dépravée. Je suis perdue, dit Justine en le reconnaissant: elle veut parler; mais la Delmonse fait tant de bruit, que notre malheureuse orpheline n'est point entendue; les perquisitions se continuent, la montre se trouve; Dubourg, qui vient de la placer lui-même, la fait voir au commissaire, sous un matelat. Avec des preuves de cette force, il n'y a pas à répliquer; Justine est saisie: Dubourg dispute à ses confrères l'honneur de la garrotter lui-même; des cordes grossières, appliquées par la main du vice, déchirent, blessent inhumainement les mains de la candeur et de l'innocence. On dit même que tout en agissant, le scélérat a l'audace de rapprocher de sa culotte ces mains qu'il enchaîne, de leur faire sentir tout l'effet que

cette scène atroce produit sur ses sens émus.

Sans pouvoir s'expliquer enfin, Justine est jetée dans un fiacre ; c'est Dubourg et son valet-de-chambre déguisé sous le costume de l'un des autres soldats, qui l'accompagnent pour la consigner dans des cachots, où ces monstres eussent bien mieux figuré eux-mêmes. Une fois dans la voiture avec son complice, on ne se figure pas les atrocités que Dubourg entreprend : quelle défense offrira Justine ? elle est liée ; et ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est que Thémis assure elle-même, cette fois, les projets désastreux du crime. Le valet-de-chambre contient, Justine est troussée, parcourue, baisée, fourragée par-tout ; mais le libertin, trop ému, ne reçoit heureusement point de la nature les forces nécessaires à consommer son crime, et l'autel est encore une fois arrosée de l'hommage que trop d'ardeur empêche de s'épancher au sanctuaire. Le fiacre arrive, on descend, et notre innocente héroïne est écrouée comme voleuse, sans qu'il lui soit possible de faire entendre un seul mot pour sa justification.

Le procès d'un infortuné, qui n'a ni crédit, ni protection, est promptement fait,

dans un pays où l'on croit la vertu incompatible avec la misère... où le malheur est une preuve complette contre l'accusé : là, une injuste prévention fait croire que celui qui a pu commettre le crime l'a commis ; les sentimens se mesurent à l'état où l'on trouve le coupable ; et si-tôt que de l'or, ou des titres, n'établissent pas sa pureté, l'impossibilité qu'il puisse être innocent devient alors démontrée (1).

Justine eut beau se défendre, elle eut beau fournir les meilleurs moyens à l'avocat de forme qu'on lui donna pour un instant ; sa maîtresse l'accusait, la montre s'était trouvée dans sa chambre, il était clair qu'elle l'avait volée. Lorsqu'elle voulut citer les séductions, les attentats dirigés contre son honneur, la mascarade de Dubourg, ses entreprises pendant la conduite, on traita ses plaintes de récriminations ; on lui dit que M. Dubourg et madame Delmonse étaient depuis long-tems connus pour des gens intègres, incapables de telles horreurs. Elle fut

---

(1) Siècles à venir, vous ne verrez plus ce comble d'horreurs et d'infamies. (NOTE DE L'ÉDITEUR).

donc transférée à la conciergerie, où elle se vit au moment de payer de ses jours le refus de partager une horreur. Un nouveau délit pouvait seul la sauver. La providence voulut que le crime servit au moins une fois d'égide à la vertu, qu'il la préservât de l'abîme où l'allaient engloutir la méchanceté des hommes et l'imbécillité des juges. Justine se permit quelques plaintes amères contre les coquins qui la perdaient aussi cruellement; mais ses imprécations, loin d'attirer sur eux la colère du ciel, ne servirent qu'à leur porter bonheur. Delmonse hérita peu de jours après d'un oncle mort aux isles, qui lui laissa cinquante mille livres de rentes, et Dubourg obtint du gouvernement une régie générale, qui, dans le même mois, augmenta son revenu de quatre cent mille francs annuels.

Il est donc vrai que la prospérité peut accompagner et couronner le crime, et qu'au milieu du désordre et de la corruption, tout ce que les hommes appellent le bonheur peut se répandre sur la vie. Que d'exemples de cette triste vérité il nous reste à offrir encore (1)!

---

(1) Cette vérité est décourageante, disent les sots, il ne faut pas l'offrir aux hommes;

CHAPITRE III.

Evènement qui brise les fers de Justine. —Quelle est la société qui l'entraîne. —Nouveaux dangers que court sa pudeur. —Infamies dont elle est témoin. —Comment et avec qui elle échappe aux scélérats auxquels son étoile l'enchaînait.

JUSTINE avait pour voisine dans sa prison une femme d'environ trente-cinq ans, aussi célèbre par sa beauté, par son esprit,

mais si-tôt que c'est une vérité, d'où vient donc la cacher ? où donc est la nécessité de tromper les hommes ? Si ce plat rôle est nécessaire, est-ce donc à la philosophie à le remplir ? Non, son flambeau, comme celui de l'astre du jour, doit dissiper toutes les ténèbres. C'est mal aimer les hommes, que de leur déguiser des vérités aussi essentielles, quelque puissent en être les résultats. (NOTE DE L'AUTEUR).

que par l'espèce et la multitude de ses forfaits. On la nommait Dubois, et elle était, ainsi que Justine, à la veille de subir son jugement de mort. Le genre seul embarrassait les juges; s'étant souillée de tous les crimes imaginables, on se trouvait contraint, ou à inventer pour elle un supplice, ou à lui en faire subir un dont la loi excepte les femmes. Justine avait inspiré une sorte d'intérêt à cette créature, intérêt basé sur le crime, et qui pourtant délivra la vertu.

Un soir, deux jours peut-être avant celui où toutes deux devaient perdre la vie, la Dubois dit à Justine de ne point se coucher, et de se tenir avec elle, sans affectation, le plus près possible du guichet. Entre sept et huit heures, poursuivit-elle, le feu prendra à la conciergerie; c'est l'ouvrage de mes soins; beaucoup de gens seront brûlés, sans doute; peu importe, Justine, le sort des autres doit être toujours nul, dès qu'il s'agit de notre bien-être. Je ne connois pas, moi, ce fil de fraternité ridicule qu'établissent chez les hommes la faiblesse et la superstition. Soyons isolés, ma fille, comme nous a fait naître la nature: lui voyons-nous jamais lier un homme à un homme? Si quelquefois

nos besoins nous rapprochent, séparons-nous dès que nos intérêts l'exigent, parce que l'égoïsme est la première des loix de la nature, la plus juste, la plus sacrée, sans doute; n'appercevons jamais dans les autres que des individus faits pour nos passions ou pour nos caprices; déguisons-nous, si nous sommes les plus faibles; usons de tous nos droits comme les animaux, si nous sommes les plus forts; en un mot, au milieu du meurtre et de l'incendie, nous nous sauverons, quatre de mes camarades, toi et moi: oui, nous nous sauverons, je te le promets; que t'importe ce que le reste deviendra? Suis-nous.

Par un de ces caprices inexplicables du sort, sa main, qui venait de punir l'innocence dans notre héroïne, servit le crime dans sa protectrice. Le feu prit, l'incendie fut horrible; il y eut soixante personnes de brûlées; mais Justine, la Dubois et ses complices se sauvèrent, et gagnèrent, dès la même nuit, la cabane d'un braconnier de la forêt de Bondi, intime ami de la bande.

Te voilà libre, Justine, dit alors la Dubois, tu peux maintenant choisir tel genre de vie qu'il te plaira; mais si tu suis mes conseils, mon enfant, tu renonceras à ces pratiques de

vertu,

vertu, qui, comme tu vois, ne t'ont jamais réussi ; une délicatesse déplacée, puisqu'il ne s'agissait que d'être foutue, et que tu ne dois pas douter, d'après les récits que tu m'as fait, que la Delmonse et Dubourg ne soient les agens de ta perte ; une délicatesse ridicule, dis-je, te conduit aux pieds de l'échafaud, un crime affreux m'en sauve ; regarde à quoi les bonnes actions servent dans le monde, et si c'est bien la peine de s'immoler pour elles : tu es jeune et jolie, Justine ; en deux ans je me charge de ta fortune ; mais n'imagines pas que je te conduise au sanctuaire de son temple par les sentiers de la sagesse ; il faut, quand on veut faire ce chemin, entreprendre plus d'un métier, et servir plus d'une intrigue. Le vol, le meurtre, le pillage, l'incendie, le putanisme, la prostitution, la débauche, voilà les vertus de notre état ; nous n'en admîmes jamais d'autres : consulte-toi, chère fille, et donne-nous promptement ta réponse ; car il est peu de sûreté pour nous dans cette chaumière ; il faut que nous en partions avant le jour.

Oh ! madame, répondit Justine, je vous ai de grandes obligations ; je suis loin de vouloir m'y soustraire, vous m'avez sauvé la vie ; il est affreux pour moi que ce soit par un

crime. Croyez que s'il me l'eût fallu commettre, j'eusse préféré mille morts à la douleur d'y participer. Je sens tous les dangers que j'ai couru pour m'être abandonné aux sentimens honnêtes qui resteront toujours dans mon cœur; mais, quelque soient, madame, les dangers de la vertu, je les préférerai sans cesse aux détestables faveurs qui accompagnent le crime; il existe dans moi des principes de morale et de religion qui, graces au ciel, ne m'abandonneront jamais. Si la main de Dieu me rend l'existence pénible, c'est pour m'en dédommager dans un monde meilleur; cet espoir me console, il adoucit mes chagrins, il appaise mes plaintes, il me fortifie dans la détresse, et me fait braver tous les maux qu'il plaira à la Providence de m'envoyer. Cette joie douce s'éteindrait aussi-tôt dans mon ame, si je venais à me souiller d'un crime; et, avec la crainte des châtimens de ce monde, j'aurais le douloureux aspect des supplices de l'autre, qui ne me laisserait pas un instant de calme dans la vie.

Oh, foutre! s'écria la Dubois, en fronçant le sourcil, voilà des systêmes absurdes, qui te conduiront bientôt à l'hôpital; laisse-là

ton infâme Dieu, ma fille ; sa justice céleste, ses châtimens ou ses récompenses, toutes ces platitudes-là ne sont bonnes que pour des imbécilles, et tu as trop d'esprit pour y croire. O Justine! la dureté des riches, légitime la mauvaise conduite des pauvres ; que leurs trésors s'ouvrent à nos besoins ; que l'humanité règne dans leur cœur, et les vertus pourront s'établir dans le nôtre ; mais tant que notre infortune, notre patience à la supporter, notre bonne-foi et notre asservissement, ne serviront qu'à doubler nos fers, nos crimes deviendront leur ouvrage : eh! nous serions bien dupes de nous les refuser, quand ils peuvent amoindrir le joug dont leur cruauté nous surcharge ; la nature nous a créé tous égaux, Justine ; si les injustes rigueurs du sort se plaisent à déranger ce premier plan des loix générales, c'est à nous d'en corriger les caprices, et de réparer par notre adresse les usurpations du plus fort ; j'aime à les entendre, ces gens riches, ces gens titrés, ces magistrats, ces prêtres ; j'aime à les voir nous prêcher la vertu ; il est bien difficile de se garantir du vol, quand on a trois fois plus qu'il ne faut pour vivre ; bien mal-aisé de ne jamais concevoir le meurtre, lorsqu'entouré sans

cesse de flatteurs, rien ne peut exciter à la vengeance; bien pénible en vérité, d'être tempérant et sobre, quand on est à chaque heure entouré des mets les plus suculens; ils ont bien du mal à être sincères ces gens opulens et oisifs, quand il ne se présente pour eux aucun intérêt de mentir; bien du mérite à ne pas desirer la femme des autres, quand tout ce que la lubricité peut avoir de plus vif, est sans cesse offert à leur sens; mais nous, Justine, nous que cette Providence barbare, que ce Dieu vain et ridicule, dont tu as la folie de faire ton idole, a condamné à ramper dans l'humiliation, comme le serpent dans l'herbe, nous qu'on ne voit qu'avec dédain, parce que nous sommes pauvres, qu'on tyrannise, parce que nous sommes faibles, nous dont les lèvres ne sont abreuvées que de fiel, et dont les pas ne pressent que des ronces, tu veux que nous nous défendions du crime quand sa main seule nous ouvre la porte de la vie, nous y maintient, nous y conserve, et nous empêche de la perdre; tu veux que perpétuellement soumis et dégradés, pendant que cette classe qui nous maîtrise, a pour elle toutes les faveurs de la fortune, nous ne nous réservions que la peine, l'abattement et la

douleur, que le besoin et que les larmes, que les flétrissures et l'échafaud. Non, non, Justine, non, ou ce Dieu, que tu as la bêtise de croire, n'est fait que pour nos mépris, ou ce ne sont point là ses volontés. Vas, mon enfant, quand la nature nous place dans une situation où le mal nous devient nécessaire, et qu'elle nous laisse en même-tems la faculté de l'exercer, c'est que le mal sert à ses loix comme le bien, et qu'elle gagne autant à l'un qu'à l'autre. L'état où elle nous a créé, c'est l'égalité ; celui qui dérange cet état, n'est pas plus coupable que celui qui cherche à le rétablir ; tous deux agissent d'après des impressions reçues ; tous deux doivent les suivre et jouir en paix.

L'éloquence de la Dubois étoit autrement rapide que celle de la Delmonse ; à moyens égaux, la cause du crime est bien mieux défendue par celui qui le commet par besoin, que par celui qui ne s'y livre que par libertinage ; et Justine étourdie, pensa devenir la victime des séductions de cette femme adroite ; mais une voix plus forte, combattant dans son cœur, elle déclare à sa corruptrice, qu'elle est décidée à ne se jamais rendre, que le crime lui fait horreur, et qu'elle préfère la mort la plus affreuse à l'horrible obligation de le com-

mettre : eh bien, répondit la Dubois, deviens ce que tu voudras ; je t'abandonne à ton mauvais sort ; mais, si jamais tu te fais pendre, ce qui ne peut te fuir par la fatalité qui sauve le crime en immolant toujours la vertu, souviens-toi du moins de ne jamais parler de nous.

Pendant ce dialogue, les quatre compagnons de la Dubois buvaient avec le braconnier ; et comme le vin dispose ordinairement l'ame du malfaiteur à des excès plus grands, les scélérats n'apprirent pas plutôt les résolutions de notre infortunée, qu'ils se décidèrent à faire d'elle une victime, ne pouvant en faire une complice. Leurs principes, leur profession, (c'étaient des voleurs de grands chemins), leurs mœurs, l'état actuel de leur physique, (on bande bien après trois mois de prison), le sombre réduit où ils étaient, l'épaisseur de la nuit, l'espèce de sécurité dans laquelle ils se trouvaient, leur ivresse, l'innocence de Justine, son âge, les attraits divins dont l'avait embelli la nature, tout les électrise, tout les encourage ; ils se lèvent de table, tiennent conseil, et le résultat est un ordre à Justine de se prêter sur-le-champ à satisfaire les desirs de chacun des quatre, ou

de bonne grace ou de force; si elle se prostitue de bonne volonté, ils lui donneront chacun un écu pour la conduire où elle voudra; s'il leur faut employer la violence, la chose se fera de même; mais, pour que le secret soit gardé, ils la poignarderont après s'être satisfaits, et l'enterreront au pied d'un arbre.

Il est inutile de peindre l'effet que cette cruelle délibération produisit sur l'ame de Justine; nos lecteurs le comprennent aisément; elle se jette aux genoux de la Dubois; elle la conjure d'être une seconde fois sa protectrice; mais la coquine ne fait que rire de ses larmes; triple-Dieu, lui dit-elle, te voilà bien malheureuse; tu frémis de l'obligation d'être successivement foutue par quatre beaux garçons comme ceux-là! Tiens, lui dit-elle, en les lui présentant tour-à-tour, vois celui-ci; il s'appelle Brise-Barbe, vingt-huit ans, ma fille, et un membre.. qu'on admirerait, sans celui de mon frere que voici; c'est Cœur-de-Fer, trente ans; vois comme il est tourné, et ce vit! je gage que tes deux mains ne l'empoignent pas; ce troisième est Sans-Quartier; regarde ces moustaches, vingt-six ans; (puis bas), Justine, la veille de notre incarcération

il m'avait foutue onze coups dans une soirée ; oh ! pour le quatrième, tu m'avoueras que c'est un ange ; il est trop beau pour faire ce métier, vingt-un ans ; nous l'appelons le Roué, et il le sera ; avec les dispositions qu'il a pour le crime, un tel sort ne peut lui manquer ; mais c'est son vit, Justine, c'est son vit qu'il faut que tu voies ; on ne se fait pas d'idée d'un engin de cette espèce ; vois comme c'est long, comme c'est gros, comme c'est dur ; cette tête comme elle est vermeille ! Vas, je t'assure que quand j'ai cela dans mes entrailles, je me crois mieux foutue que ne le fût jamais Messaline ; mais, sais-tu, ma fille, qu'il y a dix mille femmes à Paris, qui donneraient la moitié de leur or ou de leur bijoux, pour être à ta place. Ecoute, ajouta-t-elle pourtant, après un peu de réflexion : j'ai assez d'empire sur ces drôles-là pour obtenir ta grâce, aux conditions que tu t'en rendras digne. — Hélas ! madame, que faut-il faire ; ordonnez-moi, je suis toute prête ? — Nous suivre, tuer, voler, empoisonner, massacrer, incendier, piller, ravager comme nous ; à ce prix, je te sauve le reste ; ici Justine ne crut pas devoir balancer. En acceptant cette cruelle condition, elle courait, il est

vrai, de nouveaux dangers; mais ils étaient moins pressans que ceux dont elle était subitement menacée. Eh bien! madame, j'irai par-tout, s'écria-t-elle, par-tout, je vous le promets; sauvez-moi de la fureur de ces hommes, et je ne vous quitterai de la vie.

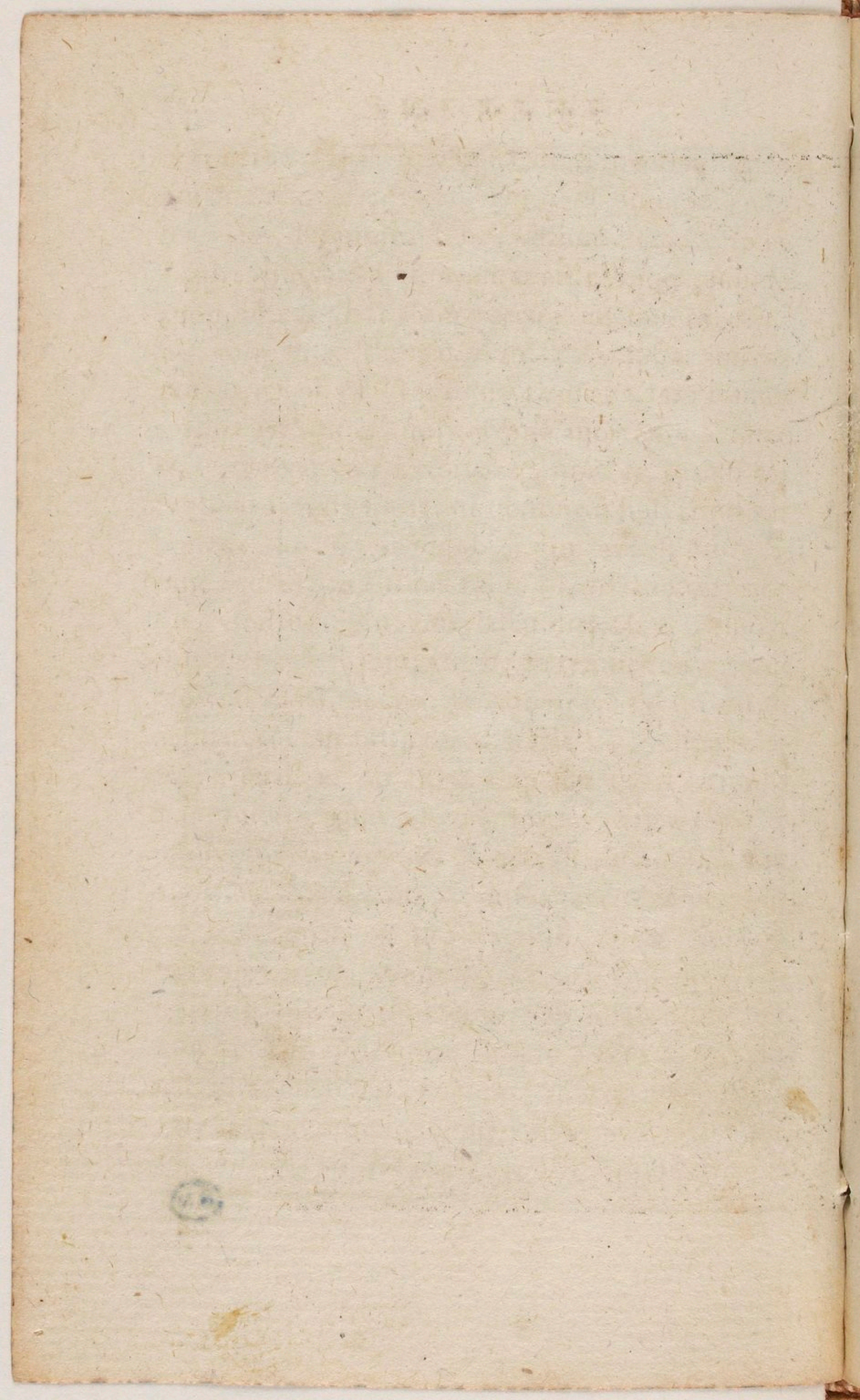
Enfans, dit la Dubois, cette fille est de la troupe; je l'y reçois; je vous prie de ne lui point faire de violence; ne la dégoûtez pas du métier; son âge et sa figure peuvent attirer des dupes dans nos filets: servons-nous-en, et ne la sacrifions pas à nos plaisirs.

Mais les passions ont un degré d'énergie dans l'homme où rien ne peut les captiver; plus on essaie alors de leur faire entendre la voix de la raison, plus leur perversité comprime cette voix, et presque toujours alors les moyens présentés pour éteindre l'embrâsement ne servent qu'à lui donner plus d'activité. Les camarades de la Dubois se trouvaient dans ce malheureux cas. Tous les quatre, le vit à la main, n'attendaient que le sort qu'ils consultaient avec des dez, pour savoir auquel d'entr'eux seraient destinés les premices. Les coquins buvaient, jouaient et bandaient; or, des refus ou des raisons pénètrent bien difficilement dans des ames

ainsi disposées. Non, sacre-dieu, dit Brise-Barbe, il faut que la bougresse y passe ; il n'y a plus de moyens pour la sauver. Ne dirait-on pas qu'il faut faire preuve de vertu pour être reçue dans une troupe de voleurs, et qu'il faut avoir son pucelage pour aller tuer sur les grands chemins. Double bougre de Dieu ! je veux foutre, s'écria Sans-Quartier, s'avançant vers Justine, le vit à la main et prêt à l'enfiler ; oui, foutu nom d'un Dieu dont je me fous, je veux la foutre, ou l'égorger ; qu'elle choisisse.

Douce et tremblante victime, notre malheureuse enfant frémissait ; à peine avait-elle la force de respirer : à genoux devant ces quatre bandits, ses faibles bras s'élevaient pour les implorer ; et le Dieu que profanaient leurs blasphêmes était saintement invoqué par elle. Un moment, dit Cœur-de-Fer, qui, par sa qualité de frère de la Dubois, avait l'honneur de commander la troupe; un moment, mes amis ; je bande comme vous. Vous le voyez, continna-t-il, en frappant de son vit sur la table, et cassant une noix avec ; comme vous, je veux décharger ; et je crois néanmoins qu'il est possible de se satisfaire, en rendant tout le monde content. Puisque





cette petite putain tient tant à la vertu, et que, comme le remarque fort sagement ma sœur, cette qualité, différemment mise en action, pourra nous devenir nécessaire; laissons-lui son pucelage; mais il faut que nous soyons appaisés; les têtes n'y sont plus; et dans l'état où nous sommes, tu le vois, ma sœur, nous vous égorgerions peut-être toutes les deux, si vous résistiez à nos projets. Les passions de l'homme sans frein sont terribles; c'est un fleuve qui se déborde, et qui ravage tous les environs, si on ne lui ouvre pas une issue. Tu dois dois te souvenir, Dubois, de nous avoir souvent vu massacrer des femmes qui nous résistaient; et, ce qu'il y a de fort particulier, tu as vu le résultat de ces crimes devenir le même que celui de la luxure, et notre foutre couler sur le sang, comme il eut coulé dans des cons. Ne nous arrête donc pas, je te le conseille; contente-toi de nous diriger. Voici donc ce que je propose :

Il faut que Justine se mette aussi nue que le jour qu'elle est venue au monde. J'exige qu'en cet état, elle se prête tour-à-tour aux différens caprices luxurieux qu'il nous plaira de passer avec elle, pendant que la Dubois, appaisant nos ardeurs, fera brûler l'encens sur

les autels dont cette extravagante nous refuse l'entrée.

Me mettre nue, s'écria Justine!.. me déshabiller devant des hommes ! Oh! juste ciel, qu'exigez-vous ? Et quand je serai livrée de cette manière à vos regards, qui me garantira de vos insultes ? Mais, qui t'en garantit à présent, putain, dit le Roué, en passant sa main sous les jupes de Justine, et lui colant ses lèvres sur la bouche ? Oui, foutre-Dieu, qui t'en garantit, dit Sans-Quartier en saisissant le revers de la médaille que palpait le Roué ? tu vois bien que tu es à nous, tu vois bien que la soumission est le seul parti que tu aie à prendre ; obéis donc, ou tu es morte. Allons, laissez-là, dit Cœur-de-Fer, en l'arrachant des mains de ses camarades ; laissez-là procéder tranquillement aux dispositions exigées. Non, dit Justine, en se voyant libre ; non, vous ferez de moi ce que vous voudrez ; vous êtes les plus forts ; mais vous n'obtiendrez rien de bon gré. Eh bien, garce, lui dit Cœur-de-Fer, en lui appliquant un soufflet qui la renverse sur le lit, ce sera donc nous qui te déshabillerons ; et lui passant aussi-tôt ses jupes par-dessus la tête, il les fend, avec son couteau, d'une si hor-

rible manière, que l'on crut un moment que c'était le ventre de cette malheureuse que le coquin partageait en deux. En un instant le plus beau corps du monde fut une seconde fois exposé à tout ce que la luxure peut avoir de plus monstrueux. Disposons-nous, dit Cœur-de-Fer ; ma sœur, étends-toi sur ce lit, que Brise-Barbe t'enconne. Justine, à califourchon sur Dubois, avancera son con vers la face de Brise-Barbe, et lui pissera dans la bouche ; je connais ses goûts. Oh foutre, dit le paillard, en s'adaptant fort vîte au con de la Dubois, je n'ai point de jouissance plus vive que celle-là, et je te remercie de l'idée ; il enconne, on pisse, il décharge, et Sans-Quartier se met à l'ouvrage : pendant que je foutrai ta sœur, dit-il au chef, contiens devant moi cette gueuse ; on obéit ; il frappe à main ouverte, et d'une manière très-nerveuse, tantôt les joues, tantôt le sein de Justine ; quelquefois il la baise sur la bouche, et lui mord le bout de la langue ; dans d'autres momens, les deux fraises du sein de notre malheureuse enfant sont tellement froissées, qu'elle est prête à s'en évanouir ; elle souffre, elle demande grace ; des larmes coulent de ses yeux, et n'enflamment

que plus ardemment ce scélérat, qui, se sentant enfin près de sa décharge, tout en foutant, la prend à brasse-corps, et la jette à dix pas de lui.

C'est le tour du Roué ; il enconne Dubois : attends, dit Cœur-de-Fer, je vais t'enculer, mon fils, nous mettrons cette gueuse au milieu de nous, tu lui molestera le con, moi le cul ; et la malheureuse Justine, poussée, repoussée par ces deux brigands, ressemble au jeune saule battu par deux orages : déjà cette mousse délicate qui couvre le mont de Vénus est impitoyablement arrachée d'une part, pendant que de l'autre les deux plus jolies petites fesses qu'ait jamais créées la nature, paraissent toutes meurtries des pinçons qu'impriment à plaisir, sur elles, les ongles crochus de Cœur-de-Fer ; lorsque les deux fouteurs, changeant lestement d'autel, substituent l'inceste à la sodomie, et deviennent, par cette inconstance lubrique, l'un le mari de sa sœur, l'autre l'amant de son beau-frère. Mais Justine n'y gagne pas ; Cœur-de-Fer, mieux irrité, n'en devient que plus cruel ; voyons à qui frappera le plus fort, dit-il en claquant les joues ; toi, frappe le cul, mon frère. Hélas ! c'est l'histoire du marteau sur

l'enclume ; Justine est si molestée, que des flots de sang lui sortent des narines. Voilà ce que je voulais, dit Cœur-du-Fer, en mettant sa bouche au-dessous ; Brise-Barbe, tu veux de l'union, moi du sang ; il reçoit, il avale, il décharge ; son fouteur le suit de bien près, la volupté les couronne tous deux, et le calme renaît dans la troupe.

Dans tout ceci, dit la Dubois en se relevant, il me semble que c'est moi qui ai le plus gagné. Oh ! tes marchés sont toujours comme cela, dit son frère ; c'est pour être foutue toi-même, que tu n'a pas voulu que nous dépucellions cette petite fille ; mais patience, elle n'y perdra rien.

Il fut question de se remettre en route ; et dès la même nuit, la troupe gagna le Tremblai, avec l'intention de s'approcher des bois de Chantilli, où elle s'attendait à quelques bons coups.

Rien n'égalait le désespoir de Justine. Nous la croyons maintenant suffisamment connue de nos lecteurs, pour être bien certains qu'il est inutile de leur peindre tout ce que lui faisait éprouver l'obligation de suivre de tels gens, et si elle le fit, on s'imagine bien que ce ne fut qu'avec la ferme résolution de les quitter dès qu'elle le pourrait.

Nos scélérats couchèrent aux environs de Louvres, sous des meules de foin. L'intention de notre sage orpheline aurait été de se rapprocher de la Dubois, pour passer la nuit à ses côtés ; mais la coquine avait d'autres projets que celui de s'employer à défendre la vertu des autres : trois bandits l'entourèrent, et l'abominable créature se livra à tous les trois en même-tems : le quatrième s'approcha de Justine ; c'était Cœur-de-Fer. Bel enfant, lui dit-il, j'espère que vous ne me refuserez pas au moins de passer la nuit près de vous ; et, comme il s'apperçut de son extrême répugnance, ne craignez rien, lui dit-il, nous causerons ; mais rien ne s'entreprendra que de votre gré.

O Justine! poursuit ce libertin, en la pressant entre ses bras, n'est-ce donc pas une grande folie que cette prétention où vous êtes de vous conserver pure avec nous ? dussions-nous même y consentir, cela pourrait-il s'arranger avec les intérêts de la troupe ? Il est inutile de vous le dissimuler, chère enfant ; mais quand nous habiterons les villes, ce n'est qu'aux pièges de vos charmes que nous comptons prendre des dupes. Eh bien, monsieur, répondit Justine, puisqu'il est cer-

tain que je préférerais la mort à ces horreurs, de quelle utilité puis-je vous être, et pourquoi vous opposez-vous à ma fuite ? Assurément, nous nous y opposons, mon ange, répondit Cœur-de-Fer ; vous devez servir nos intérêts ou nos plaisirs ; vos malheurs vous imposent ce joug ; il faut le subir : mais vous savez, Justine, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse arranger dans ce monde : écoutez-moi donc, et faites vous-même votre sort. Consentez de vivre avec moi, chère fille ; consentez à m'appartenir en propre, et je vous épargne le triste rôle qui vous est destiné. — Moi, monsieur, devenir la maîtresse d'un... — Dites le mot, Justine ; d'un coquin, n'est-ce pas ? Il est bien certain que je ne puis vous offrir d'autres titres ; car vous croyez bien que nous n'épousons pas, nous autres. L'ennemi juré de tous les freins, n'est pas d'humeur à se lier jamais par aucun ; et plus ceux-là paraissent captiver les hommes ordinaires, plus des scélérats comme nous les détestent. Cependant, raisonnez un peu : dans l'indispensable nécessité où vous êtes de perdre ce qui vous est si cher, ne vaut-il pas mieux le sacrifier à un seul homme, qui deviendra dès-lors votre soutien et votre protecteur, que de vous pros-

tituer à tous ? — Mais, premièrement, pourquoi faut-il que je n'aie pas d'autre parti à prendre ? — Parce que nous vous tenons, ma fille, et que la raison du plus fort est toujours la meilleure. En vérité, poursuivit rapidement Cœur-de-Fer, n'est-ce pas une extravagance atroce que d'attacher, comme vous le faites, autant de prix à la plus futile des choses ? Comment une fille peut-elle être assez simple, pour croire que la vertu doive dépendre d'un peu plus ou d'un peu moins de largeur dans une des parties de son corps ! et qu'importe aux hommes ou à Dieu que cette partie soit intacte ou flétrie ? Je dis plus; c'est que l'intention de la nature étant que chaque individu remplisse ici bas toutes les vues pour lesquelles il a été formé, et les femmes n'existant que pour servir de jouissances aux hommes, c'est visiblement l'outrager, que de résister ainsi à l'intention qu'elle a sur vous; c'est vouloir être une créature inutile au monde, et par conséquent méprisable. Cette sagesse chimérique dont on a eu l'absurdité de vous faire une vertu dès l'enfance, et qui, bien loin d'être utile à la nature et à la société, outrage visiblement l'une et l'autre, n'est donc plus qu'un entêtement

ridicule et véritablement répréhensible, dont une personne d'esprit comme vous ne devrait pas vouloir être coupable ? N'importe, continuez de m'entendre, chère fille; je vais vous prouver le desir que j'ai de vous plaire et de respecter votre faiblesse. Je ne toucherai point, Justine, à ce phantôme dont la possession fait tous vos délices; une jolie fille comme vous a plus d'une faveur à donner; et Vénus avec elle est fêtée dans bien plus d'un temple : je me contenterai du plus étroit. Vous le savez, ma chère; près du labyrinthe de Cypris, il est un antre obscur où vont se cacher les amours, pour nous séduire avec plus d'énergie : tel sera l'autel où je brûlerai l'encens; là, pas le moindre inconvénient; si les grossesses vous effrayent, elles ne sauraient avoir lieu de cette manière; votre jolie taille ne se déformera point; ces prémices, qui vous sont si douces, seront conservées sans atteinte; et, quelque soit l'usage que vous en vouliez faire, vous pourrez les offrir pures. Rien ne peut trahir une fille de ce côté; quelques rudes et multipliées que soient les attaques, dès que l'abeille a pompé le suc, le calice de la rose se referme, au point de faire croire qu'il ne dut jamais s'entrouvrir. Il y

a tout plein de filles qui ont joui dix ans de cette façon, et même avec plusieurs hommes, et qui ne se sont pas moins mariées comme toutes neuves après. Que de pères, que de frères ont ainsi abusé de leurs filles, de leurs sœurs, sans que celles-ci en soient devenues moins dignes de sacrifier ensuite à l'hymen! A combien de confesseurs cette même route n'a-t-elle pas servi, sans que les parens s'en doutassent? C'est, en un mot, l'asyle du mystère; c'est-là qu'il s'enchaîne aux amours par les liens de la sagesse. Faut-il vous dire plus, Justine, si ce temple est le plus secret, il est en même-tems le plus délicieux; on ne trouve que là ce qu'il faut au bonheur; et cette vaste aisance du voisin est bien éloignée de valoir les attraits piquans d'un local où l'on ne pénètre qu'avec effort, où l'on n'est logé qu'avec peine, où l'on ne jouit qu'avec délices; les femmes même y gagnent, et celles que la raison contraignit à ne frayer que cette route ne regrettèrent jamais l'autre. Essayez, Justine, essayez; livrez-moi votre divin petit cul, et nous serons tous deux contens.

Monsieur, répondit Justine, en se soustrayant de son mieux aux entreprises de ce libertin d'autant plus dangereux, qu'il réunis-

sait l'esprit et la séduction à beaucoup de forces matérielles et à des mœurs très-corrompues : oh! monsieur, je n'ai nulle expérience des horreurs dont vous m'entretenez ; mais j'ai pourtant ouï-dire que ce délit, que vous préconisez, outrage à-la-fois les femmes et la nature. La main du ciel le punit dans ce monde ; et les cinq villes de Sodôme, Gomorhe, etc., que Dieu fit périr dans les flammes, sont un exemple frappant du degré d'horreur que l'éternel conçoit de cette action. La justice humaine a imité, autant qu'elle a pu, la punition de l'Etre éternel ; et des bûchers consument les malheureux que ce vice entraîne.

Quelle innocence! quel enfantillage! reprit Cœur-de-Fer. O Justine! qui put vous inculquer de si sots préjugés? Encore un peu d'attention, ma chère, et je vais rectifier vos idées.

La perte de la semence destinée à propager l'espèce humaine, chère fille, est le seul crime qui puisse exister dans ce cas. Si cette semence est mise en nous aux seules fins de la propagation, je vous l'accorde, l'en détourner est alors une offense; mais s'il est démontré qu'en plaçant cette semence dans nos reins, il s'en

faille de beaucoup que la nature ait eu pour but de l'employer toute à la propagation, qu'importe, Justine, que, dans cette hypothèse, elle se perde dans le con, dans le cul, dans la bouche ou dans la main? L'homme qui la détourne ne fait pas plus de mal que la nature qui ne l'emploie pas. Or, ces pertes de la nature, qu'il ne tient qu'à nous d'imiter, n'ont-elles pas lieu dans tout plein de circonstances? La possibilité de les faire d'abord est une première preuve que ces distractions ne l'offensent point : il serait absolument contraire à ses loix et à sa sagesse de permettre ce qui l'offenserait. Une telle inconséquence nuirait à sa marche uniforme, troublerait ses plans, prouverait sa faiblesse et légitimerait nos offenses. Secondement, ces pertes sont cent et cent millions de fois par jour exécutées par elle-même : les pollutions nocturnes, l'inutilité de la semence quand la femme est grosse, son danger quand elle a ses règles, tout cela ne prouve-t-il pas que la nature approuve ses pertes, ou les autorise; et que fort peu sensible à ce qui peut résulter de l'écoulement de cette liqueur à laquelle nous avons la folie d'attacher tant de prix, elle nous en permet la perte avec la même

indifférence qu'elle y procède chaque jour... qu'elle tolère la propagation, mais qu'il s'en faut bien qu'elle soit dans ses vues : qu'elle veut bien que nous multiplions, mais que ne gagnant pas plus à l'un de ces actes qu'à celui qui s'y oppose, le choix que nous pouvons faire, lui est égal; que, nous laissant les maîtres de créer, de ne point créer ou de détruire, nous ne la contenterons, ni ne l'offenserons pas davantage, en prenant dans l'un ou l'autre de ces partis celui qui nous conviendra le mieux; et que celui que nous choisirons, n'étant que le résultat de sa puissance ou de son action sur nous, il lui plaira toujours, et ne l'offensera jamais. Ah! crois-le, ma chère Justine, la nature s'inquiète bien peu de ces minuties, dont nous avons l'extravagance de lui composer un culte, et se jouant de nos petites loix, de nos petites combinaisons, elle marche d'un pas rapide à son but, en prouvant chaque jour à ceux qui l'étudient, qu'elle ne crée que pour détruire; et que la destruction, la première de toutes ses loix, puisqu'elle ne parviendrait à aucune création sans elle, lui plait bien plus que la propagation, qu'une secte de philosophes grecs appelaient, avec beaucoup de raison,

le résultat des meurtres. Sois donc bien persuadée, mon enfant, que quelque soit le temple où l'on sacrifie, dès que la nature permet que l'encens s'y brûle, c'est que l'hommage ne l'offense pas; que le refus de produire, les pertes de la semence qui sert à la production, l'extinction de cette semence, quand elle a germé, l'anéantissement de ce germe long-tems même après sa formation, la destruction de ce même germe, parvenue à sa plus extrême maturité, celle de tous les hommes, en un mot, oui, Justine, sois-en bien convaincue, tout cela sont des crimes imaginaires qui n'intéressent en rien la nature, et dont elle se joue, comme de nos autres institutions qui l'outragent au lieu de la servir. Tu me parles maintenant d'un Dieu qui punit autrefois ces voluptueuses erreurs sur de misérables bourgades d'Arabie que jamais aucun géographe ne connut; ici d'abord il faudrait commencer par adopter l'existence d'un Dieu, et c'est ce dont je suis bien loin, ma chère; admettre ensuite, que ce Dieu que vous supposeriez le maître et le créateur de l'Univers, ait pu s'abaisser, au point d'aller vérifier, si c'est dans un con ou dans un cul, que les hommes introduisent leurs vits; quelle petitesse!

tesse! quelle extravagance! Eh! non Justine, il n'y a point de Dieu; ce fut au sein de l'ignorance, des alarmes et des malheurs, que les mortels puisèrent leurs sombres et dégoûtantes notions sur la divinité; que l'on examine toutes les religions, et l'on verra que les idées de ces agens puissans et imaginaires furent toujours associées à celles de la terreur. Nous tremblons aujourd'hui, parce que nos ayeux frémirent il y a plusieurs siècles. Si nous remontions à la source de nos craintes actuelles, et des pensées lugubres qui s'élèvent dans notre esprit, toutes les fois que nous entendons prononcer le nom de Dieu, nous les trouverions dans les déluges, les révolutions et les désastres qui ont détruit une partie du genre humain, et consterné les malheureux échappés au bouleversement de la terre; si le Dieu des nations fut enfanté dans le sein des alarmes, ce fut encore dans celui de la douleur que chaque homme façonna la puissance inconnue qu'il se fit pour lui-même; ce fut donc toujours dans l'atelier de la frayeur et de la tristesse, que l'homme malheureux créa le ridicule phantôme dont il fit son Dieu; et, qu'avons-nous besoin de ce moteur, quand l'étude



réfléchie de la nature nous prouve que le mouvement perpétuel est la première de ses loix ; si tout se meut par soi-même, de toute éternité le souverain moteur que vous supposez, n'a donc agi qu'un jour ; or, quel culte légitime pourriez-vous rendre à un Dieu démontré inutile aujourd'hui ? Mais revenons, ô Justine ! cessez de croire que ce fut la main de ce vain phantôme qui détruisit les bourgades arabes, dont vous me parlez ; situées sur un volcan, elles furent englouties, comme le furent depuis les villes voisines du Vésuve et de l'Etna, par un de ces phénomènes de la nature, dont les causes sont purement physiques, et qui ne concluent ni pour ni contre la conduite des hommes domiciliés dans ces villes dangereuses ; la justice humaine a voulu, dites-vous, imiter celle de Dieu ; mais je viens de vous démontrer d'abord, que ce ne fut pas une justice de Dieu, mais un phénomène... un accident de la nature qui détruisit ces villes ; et redevenant jurisconsulte après avoir été philosophe, je vous dirai, Justine, que cette loi qui condamnait autrefois au feu les gens entichés de ce goût, est une vieille ordonnance de Saint-Louis lancée contre l'hérésie



des Bulgares (1) qui se livraient à cette passion. L'hérésie éteinte, par un impardonnable erreur, on continua de poursuivre la morale de ce peuple, et de le punir du même supplice dirigé jadis contre l'opinion; mais, bien revenu de cette extravagance, on se contente aujourd'hui d'une punition passagère; et quand l'homme sera parvenu à ce dégré de philosophie où notre siècle l'élève tous les jours, on retranchera même cette inutile correction, et l'on sentira que, nullement maîtres de nos goûts, nous ne sommes pas plus coupables en nous y livrant, quelques dépravés qu'ils puissent être, que nous ne le sommes d'être nés bancals ou bien faits.

Cœur-de-Fer s'échauffait en exposant ses sages maximes, couché à terre le long des reins de Justine, et précisément dans la position où il la desirait pour en jouir d'après ses goûts; il relevait insensiblement les jupes de notre héroïne, qui, moitié crainte, moitié séduction, n'osait encore opposer de dé-

---

(1) On sait que le mot boulgre ou bougre dérive de celui de Bulgare. Voyez à ce sujet la savante dissertation qui se trouve dans VÉNUS DÉVOILÉE du même auteur.

fense. Le coquin ne se vit pas plutôt maître de la place, qu'il donna sur-le-champ l'essor au dard enflammé qui n'attendait que la vue de la brêche pour s'y engloutir : de sa main droite le paillard dirigeait l'instrument, tandis que de la gauche il contenait et rapprochait fortement de lui la croupe de Justine, qui, presque séduite, se contentait, en cédant un peu, de sauver ce qui lui paraissait le plus essentiel, sans réfléchir aux périls qui l'environnaient, en permettant à un taureau de s'introduire dans la partie la plus étroite de son corps. Oh foutre! s'écria alors celui-ci, je la tiens; et d'une vigoureuse secousse, il effleure si cruellement le délicat petit trou qu'il veut perforer, que Justine effrayée pousse un cri, se relève et va se précipiter dans le groupe de la Dubois. Qu'est ceci, s'écria la putain, qui venait de s'endormir, épuisée des sacrifices que trois hommes venaient de multiplier sur ses autels? Hélas! madame, c'est moi, répond la tremblante Justine... votre frère... il veut... Oui, je veux foutre, s'écria Cœur-de-Fer en poursuivant sa victime et la saisissant brusquement pour la ramener à lui, je veux enculer cette petite fille, à quelque prix que ce puisse être; et Justine

reprise, allait courir les plus grands dangers, si un bruit de voiture ne se fut aussi-tôt fait entendre sur le grand chemin.

L'intrépide Cœur-de-Fer quitte aussi-tôt ses plaisirs pour ses devoirs ; il éveille ses gens, et vole à d'autres crimes.

Ah ! bon, s'écrie la Dubois, réveillée et assise en écoutant avec attention ; bon, voilà les cris, le coup est fait ; rien ne m'amuse comme ces signes certains de la victoire ; ils me prouvent que nos gens ont réussi, et je suis tranquille. — Mais, madame, dit notre belle aventurière, et les victimes ? — Qu'importe ; il faut qu'il y en ait sur la terre : et celles qui périssent aux armées ?... — Ah ! ce sont pour des causes... — Infiniment moins importantes que celles-ci : ce n'est pas pour vivre que des tyrans donnent à des généraux l'ordre d'écraser des nations, c'est par orgueil ; dirigés par nos besoins, nous n'attaquons les passans que dans la seule intention de vivre, et cette loi, la plus impérieuse de toutes, légitime absolument nos actions. — Mais, madame, on travaille... on a un métier. — Eh bien, ma fille, c'est le nôtre, c'est celui que nous exerçons depuis notre enfance, c'est celui dans lequel nous avons été élevés, et

cette profession fut celle des premiers peuples de l'Univers; elle seule rétablit l'équilibre que dérangerait totalement l'inégalité des richesses; le vol était en honneur dans toute la Grèce; plusieurs peuples encore l'admettent, le favorisent, le récompensent comme une action hardie, prouvant à-la-fois le courage et l'adresse... comme une vertu, en un mot, essentielle à toute nation qui a de l'énergie... et la Dubois, se livrant à son éloquence ordinaire, allait entamer sans doute une discussion suivie (1), lorsque la troupe revint, emmenant un prisonnier avec elle : voilà, dit Cœur-de-Fer qui le conduisait, de quoi me dédommager des rigueurs de Justine, et l'on apperçut alors au clair de la lune un jeune garçon de quinze ans, beau comme l'Amour. J'ai tué le père et la mère, dit ce scélérat; j'ai violé la fille, qui n'avait pas dix ans; il est, ce me semble, bien juste que j'encule le fils. En disant cela, il tourne la meule de foin qui servait d'asile à la troupe; on entend des cris sourds.... des gémissemens promptement couverts par ceux de la lubri-

(1) Elle se retrouvera dans l'histoire de Juliette.

cité de ce scélérat ; les premiers se changent bientôt en hurlemens, qui prouvent que le prudent coquin ne voulant laisser nulle trace de son crime, jouit à-la-fois, pour y parvenir, du double plaisir de foutre et d'assassiner l'objet de sa luxure. Il reparaît couvert de sang : allons, dit-il, calme-toi, Justine, me voilà tranquille à présent, sois-le de même jusqu'à ce que de nouveaux desirs viennent éveiller en moi de nouvelles horreurs. Décampons, mes amis, dit-il à la troupe, nous avons tué six personnes, les cadavres sont sur la route ; il se pourrait que dans peu d'heures il n'y eut plus ici de sûreté pour nous. Le butin se partage ; Cœur-de-Fer veut que Justine ait son lot ; il se monte à vingt louis ; on la force de les prendre ; elle frémit de l'obligation de garder un tel argent ; cependant on presse, chacun se charge, et la troupe part.

Le lendemain, les voleurs se croyant en sûreté dans la forêt de Chantilli, se mirent à compter leur argent, pendant que l'on préparait leur souper ; et n'évaluant qu'à deux cents louis la totalité de la prise, en vérité, dit l'un d'eux, ce n'était pas la peine de commettre six meurtres pour une si petite somme.

Doucement, mes amis, répondit la Dubois ;-

ce n'est pas pour la somme que, quand vous êtes partis, je vous ai moi-même exhorté à ne faire aucune grace à ces voyageurs; c'est pour notre unique sûreté. Ces crimes sont la faute des loix, et non pas la nôtre : tant que l'on punira les voleurs, ils assassineront, pour ne pas être découverts. Où prenez-vous d'ailleurs, continua cette mégère, que deux cents louis ne valent pas six meurtres? Il ne faut jamais apprécier les choses que par la relation qu'elles ont avec nos intérêts; la cessation de l'existence des êtres sacrifiés est nulle par rapport à nous : assurément, nous ne donnerions pas une obole pour que ces individus fussent plutôt en vie que dans le tombeau; conséquemment, si le plus petit intérêt s'offre à nous avec l'un de ces cas, nous devons, sans aucun remord, le déterminer de préférence en notre faveur; car, dans une chose totalement indifférente, nous devons, si nous sommes sages et maîtres de cette chose, la faire indubitablement tourner du côté où elle nous est profitable, abstraction faite de tout ce que peut y perdre l'adversaire, parce qu'il n'y a aucune proportion raisonnable entre ce qui nous touche et ce qui touche les autres; nous sentons l'un physiquement, l'autre n'ar-

rive à nous que moralement, et les sensations morales sont trompeuses ; il n'y a de vrai que les sensations matérielles. Ainsi, non-seulement deux cents louis sont assez pour les six meurtres ; mais trente sous même eussent suffi à les légitimer : car, ces trente sous nous eussent procuré une satisfaction qui, bien que légère, doit néanmoins nous affecter beaucoup plus vivement que n'eussent fait les six meurtres qui ne nous affligent et ne nous touchent en quoi que ce puisse être, et de la lésion desquels il n'arrive même à nous qu'un chatouillement assez agréable, d'après la méchanceté naturelle des hommes, dont le premier mouvement, s'ils veulent l'étudier avec soin, est toujours une sorte de satisfaction du malheur et de l'infortune des autres.

La faiblesse de nos organes, le défaut de réflexion, les maudits préjugés dans lesquels on nous a élevés, les vaines terreurs de la religion et des loix ; voilà ce qui arrête les sots dans la carrière du crime ; voilà ce qui les empêche de s'immortaliser. Mais tout individu rempli de force et de vigueur, doué d'une ame énergique, qui, se préférant comme il le doit, aux autres, saura peser leurs intérêts dans la balance des siens, se moquer de

Dieu et des hommes, braver la mort et mépriser les loix, bien pénétré que c'est à lui seul qu'il doit tout rapporter, sentira que la multitude la plus étendue des lésions sur autrui dont il ne doit physiquement rien ressentir, ne peut pas se mettre en compensation avec la plus légère des jouissances achetée par cet assemblage inoui de forfaits ; la jouissance le flatte, elle est à lui ; l'effet du crime ne l'affecte pas, il est hors de lui. Or, je demande quel est l'homme raisonnable qui ne préférera pas ce qui le délecte à ce qui lui est étranger, et qui ne consentira pas à commettre cette chcse légère, dont il ne ressent rien de fâcheux, pour se procurer celle dont il est agréablement ému ?

Oh ! madame, dit Justine à la Dubois, en lui demandant la permission de répondre, ne sentez-vous donc point que votre condamnation est écrite dans ce qui vient de vous échapper ? Ce ne serait tout au plus qu'à l'être assez puissant, pour n'avoir rien à redouter des autres, que de tels principes pourraient convenir ; mais nous, perpétuellement proscrits de tous les honnêtes gens, condamnés par toutes les loix, devons-nous admettre des systèmes qui ne peuvent qu'aiguiser contre nous

le glaive suspendu sur nos têtes ? Ne nous trouvassions-nous même pas dans cette triste position, fussions-nous au centre de la société, fussions-nous enfin où nous devrions être sans notre inconduite ou sans nos malheurs... pouvez-vous supposer, madame, que de de telles maximes pussent nous convenir davantage ? Comment voulez-vous que ne périsse pas celui qui, par un aveugle égoïsme, voudra lutter seul contre la coalition des intérêts des autres ? La société n'est-elle pas autorisée à ne jamais souffrir dans son sein celui qui se déclare contre elle; et l'individu qui s'isole peut-il lutter contre tous; peut-il se flatter d'être heureux et tranquille, si, n'acceptant pas le pacte social, il ne consent pas à céder un peu de son bonheur pour en assurer le reste ? La société ne se soutient que par des échanges perpétuels de bienfaits : voilà les bases qui la constituent; voilà les liens qui la cimentent. Tel qui, au lieu de ces bienfaits, n'offrira que des crimes, devant être craint dès-lors, sera nécessairement attaqué, s'il est le plus fort; sacrifié par le premier qu'il offensera, s'il est le plus faible; mais détruit de toutes manières, par la raison puissante qui engage l'homme à assurer son repos,

et à nuire à celui qui veut le troubler. Telle est la raison qui rend presqu'impossible la durée des associations criminelles ; n'opposant que des pointes acérées aux intérêts des autres, tous doivent se réunir promptement pour en émousser l'aiguillon... même entre nous, madame, ajouta Justine, comment vous flatteriez-vous de maintenir la concorde, lorsque vous conseillerez à chacun de n'écouter que ses seuls intérêts ? aurez-vous, de ce moment-là, quelque chose de juste à objecter à celui de nous qui voudra poignarder les autres ?... qui le fera, pour réunir à lui seul toutes les parts. Et quel plus bel éloge de la vertu, que la preuve de sa nécessité, même dans une société criminelle ?... que la certitude que cette société ne se soutiendrait pas un instant sans la vertu.

Quels épouvantables sophismes, dit Cœur-de-Fer ! ce n'est pas la vertu qui soutient les associations criminelles ; c'est l'intérêt, c'est l'égoïsme. Il porte donc à faux, Justine, cet éloge de la vertu, que vous avez tiré d'une chimérique hypothèse. Ce n'est nullement par vertu que, me croyant, je le suppose, le plus fort de la troupe, je ne poignarde pas mes camarades pour les dépouiller ; c'est parce

que,

que, me trouvant seul alors, je me priverais des moyens qui peuvent assurer la fortune que j'attends de leurs secours. Ce motif est l'unique qui retienne également leurs bras vis-à-vis de moi : or, ce motif, vous le voyez, Justine, il n'est qu'égoïste; il n'a pas le plus léger caractère de vertu. Celui qui veut lutter seul, dites-vous, contre les intérêts de la société, doit s'attendre à périr. Ne périra-t-il pas bien plus certainement, s'il n'a, pour y exister, que sa misère et l'abandon des autres! Ce qu'on appelle l'intérêt de la société, n'est que la masse des intérêts réunis; mais ce n'est jamais qu'en cédant que cet intérêt particulier peut s'accorder et se lier aux intérêts généraux; or, que voulez-vous que cède celui qui n'a presque rien? S'il le fait, vous m'avouerez qu'il a d'autant plus de tort, qu'il se trouve donner, dans ce cas, infiniment plus qu'il ne retire; et de ce moment, l'inégalité du marché doit l'empêcher de le conclure : pris dans cette position, ce qu'il reste de mieux à faire à un tel homme, n'est-il pas de se soustraire à cette société injuste, pour n'accorder de droits qu'à une société différente, qui, placée dans la même position que lui, ait pour intérêt de combattre, par la réunion de ses petits pou-

voirs, la puissance plus étendue qui voulait obliger le malheureux à céder le peu qu'il avait, pour ne rien retirer des autres. Mais il naîtra, dites-vous, de-là un état de guerre perpétuel. Soit; n'est-ce pas le seul qui nous convienne réellement? n'est-ce pas celui pour lequel nous a tous créé la nature? Les hommes naquirent isolés, envieux, cruels et despotes, voulant tout avoir et ne rien céder, et se battant sans cesse pour maintenir ou leur ambition, ou leurs droits. Le législateur vint, et dit : « Cessez de vous déchirer ainsi;
» en cédant un peu de part et d'autre, la
» tranquillité va renaître. » Je ne blâme point la proposition de ce pacte; mais je soutiens qu'il existe deux sortes d'individus qui ne durent jamais s'y soumettre; ceux qui, se sentant les plus forts, n'avaient pas besoin de rien céder pour être heureux; et ceux qui, étant les plus faibles, se trouvaient céder infiniment plus qu'on ne leur assurait. Cependant la société n'est composée que d'êtres faibles et d'êtres forts; or, si le pacte doit déplaire aux forts et aux faibles, il s'en fallait donc de beaucoup qu'il convînt à la société; et l'état de guerre qui existait avant, devait se trouver infiniment préférable, puis-

qu'il laissait à chacun le libre exercice de ses forces et de son industrie, dont il se trouvait privé par le pacte injuste d'une société enlevant toujours trop à l'un, et n'accordant jamais assez à l'autre; donc l'être vraiment sage est celui qui, au hasard de reprendre l'état de guerre qui régnait avant le pacte, se déchaîne impérieusement contre ce pacte, le viole autant qu'il le peut, certain que ce qu'il retirera de ces lésions sera toujours supérieur à ce qu'il pourra perdre, s'il se trouve le plus faible; car il l'était de même en respectant le pacte; il peut devenir le plus fort en le violant; et si les loix le ramènent a la classe dont il a voulu sortir, le pis-aller est qu'il perde la vie, ce qui est un malheur infiniment moins grand que celui d'exister dans l'opprobre et dans la misère. Voilà donc deux chances pour nous; ou le crime, qui nous rend heureux, ou l'échaffaud, qui nous empêche d'être malheureux. Je le demande, y a-t-il à balancer? et votre esprit, Justine, trouvera-t-il un raisonnement qui puisse combattre celui-là?

Il y en a mille, monsieur, il y en a mille, reprit Justine avec vivacité; mais cette vie, d'ailleurs, est-elle donc l'unique objet de

l'homme ! y est-il autrement que comme dans un passage, dont chaque degré qu'il parcourt ne doit, s'il est raisonnable, le conduire qu'à cette éternelle félicité, prix assuré de la vertu ? Je suppose avec vous, ce qui pourtant est rare, ce qui choque bien sûrement toutes les lumières de la raison, mais n'importe, je vous accorde un instant que le crime puisse rendre heureux ici bas le scélérat qui s'y abandonne, vous imaginez-vous que la justice de ce Dieu, qui existe, quoique vous le méconnaissiez, croyez-vous, dis-je, que cette justice éternelle n'attende pas ce mal-honnête homme dans un autre monde pour venger celui-ci ?... Ah ! ne soutenez pas le contraire, monsieur, je vous en conjure ; c'est la seule consolation de l'infortune, ne la lui enlevez pas. Dès que les hommes nous délaissent, qui nous vengera, si ce n'est Dieu ? — Qui ? Personne, Justine, personne absolument ; il n'est nullement nécessaire que l'infortune soit vengée ; elle l'espère, parce qu'elle le desire ; elle s'en flatte, parce qu'elle le veut ; cette idée gigantesque la console ; mais elle n'en est pas moins fausse ; il y a mieux : il est essentiel que l'infortune souffre ; son humiliation, ses douleurs sont au rang des loix de la nature ; et son existence

est utile au plan général, comme celle de la prospérité qui l'écrase : telle est la vérité qui doit étouffer le remord dans l'ame du scélérat et du malfaiteur. Qu'ils ne se contraignent donc pas; qu'ils se livrent aveuglément à toutes les lésions dont les vues politiques de la nature suggerent les idées en eux; c'est la seule façon dont cette mère universelle sait nous rendre les agens de ses loix. Quand ses inspirations secrètes nous disposent au mal, c'est que le mal lui est nécessaire; c'est qu'elle le veut, c'est qu'elle en a besoin; c'est que la somme des crimes étant incomplète... insuffisante aux loix de l'équilibre, seules loix dont elle soit régie, elle exige ceux-là de plus au complément de la balance. Qu'il ne s'effraie donc ni ne s'arrête, celui dont l'ame est portée au mal; qu'il le commette sans crainte, dès qu'il en a senti l'impulsion; ce n'est qu'en y résistant qu'il outragerait la nature. Mais, puisque vous revenez encore une fois, Justine, sur les phantômes déïfiques, et sur le culte que vous imaginez leur être dû, apprennez, jeune innocente, que cette religion sur laquelle vous vous appuyez follement sans cesse, n'étant que le rapport de l'homme à Dieu, que l'hommage que la créature croit devoir à son au-

teur, s'anéantit aussi-tôt que l'existence de cet auteur est elle-même prouvée chimérique ; écoutez donc, une dernière fois, ce que j'ai à vous objecter sur cet article :

Les premiers hommes, effrayés des phénomènes qui les frappèrent, durent croire nécessairement qu'un agent sublime et inconnu d'eux, en avait dirigé la marche et l'influence; le caractère de la faiblesse est de supposer ou de craindre la force ; l'esprit de l'homme, encore trop dans l'enfance pour trouver dans le sein de la nature les loix du mouvement, seuls ressorts de tout le mécanisme dont il s'étonnait, crut plus simple de supposer un moteur à cette nature. que de la croire motrice elle-même ; et, sans réfléchir qu'il aurait encore plus de peine à édifier, à définir ce maître gigantesque, à concilier avec les qualités qu'il lui prêtait tous les défauts que ses opérations nous démontrent; qu'il aurait, dis-je, plus de peine à tout cela, qu'à trouver dans l'étude de la nature la cause de ce qui le surprenait, il s'étourdit, il s'aveugla au point d'admettre ce premier Etre, et de lui ériger des cultes. De ce moment, chaque nation s'en composa d'analogue à ses mœurs, à ses connaissances et à son climat. Il y eut

bientôt sur la terre autant de religions que de peuples, autant de dieux que de familles. Sous toutes ces dégoûtantes idoles, il était cependant facile de reconnaître ce phantôme absurde, premier fruit de l'aveuglement humain; le mime était différemment costumé, mais c'était toujours le même farceur; on le servait par des simagrées différentes, mais c'était toujours le même culte. Or, que prouve cette unanimité, si-non l'égale bêtise de tous les hommes, et l'universalité de leur faiblesse? S'en suit-il delà que je doive imiter leur ineptie? Si de plus profondes études, si un esprit plus mûr et plus réfléchi me contraint à reconnaître, à pénétrer les secrets de la nature, à me convaincre enfin, comme je vous le disais tout-à-l'heure, que dès que le mouvement est en elle, le besoin du moteur devient nul; dois-je dès-lors, m'assouplissant comme vous sous le joug honteux de cette dégoûtante chimère, renoncer, pour lui être agréable, aux plus douces jouissances de la vie? Non, Justine, non, je serais un extravagant, si je me comportais ainsi; je serais un fou indigne de cette raison que la nature m'accorde pour démêler les pièges que l'imbécillité ou la fourberie des hommes me ten-

dent chaque jour : cesse de croire à ce Dieu fantastique, mon enfant, il n'exista jamais. La nature se suffit à elle-même, elle n'a nullement besoin d'un moteur : ce moteur, gratuitement supposé, n'est qu'une décomposition de ses propres forces, n'est que ce que nous appelons dans l'école une pétition de principes. Un Dieu suppose une création, c'est-à-dire, un instant où il n'y eut rien, ou bien un instant où tout fut dans le cahos; si l'un ou l'autre de ces états était un mal, pourquoi votre imbécille Dieu le laissa-t-il subsister ? Etait-ce un bien ? pourquoi le changea-t-il ? Mais si tout est bien maintenant, votre Dieu n'a plus rien à faire ; or, s'il est inutile, peut-il être puissant ? et s'il n'est pas puissant, peut-il être Dieu ? peut-il mériter nos hommages ? Si la nature se meut perpétuellement, en un mot, à quoi sert le moteur ? et si le moteur agit sur la matière en la mouvant, comment n'est-il pas matière lui-même ? Concevez-vous l'effet de l'esprit sur la matière, et la matière mue par l'esprit qui, lui-même, n'a point de mouvement ? Vous dites que votre Dieu est bon, et cependant, selon vous, malgré son alliance avec les hommes, malgré le sang de son cher fils,

venu pour se faire pendre en Judée, dans la seule vue de cimenter cette alliance, malgré tout cela, dis-je, il y aura encore les deux tiers et demi du genre-humain de condamnés aux flammes éternelles, parce qu'ils n'auront pas reçu de lui la grace qu'ils lui demandent pourtant tous les jours. Vous dites qu'il est juste, ce Dieu ? Est-il bien équitable de n'accorder la connaissance du culte qui lui plaît qu'à une trentième partie de l'Univers, pendant qu'il abandonne le reste dans une ignorance qu'il punira du dernier supplice ? Que diriez-vous d'un homme qui serait juste à la manière de votre Dieu ? Il est tout-puissant, ajoutez-vous ? Mais, en ce cas, le mal lui plaît donc ? car il en existe sur la terre infiniment plus que de bien, et cependant il le laisse subsister ; il n'y a donc pas de milieu ici, ou ce mal lui plaît, ou il n'a pas le pouvoir de s'y opposer ; et dans l'un ou dans l'autre cas, je ne dois pas me repentir d'y être enclin ; car, s'il ne peut l'empêcher, certainement je ne puis être plus fort que lui, et s'il lui plaît, je ne dois pas l'anéantir en moi ? Il est immuable, dites-vous encore ? et cependant je le vois changer cinq ou six fois de peuples, de loix, de volontés, de sentimens ; d'ailleurs,

l'immuabilité suppose l'impassibilité : or, un être impassible ne peut pas être vindicatif; et vous prétendez pourtant que votre Dieu se venge. On frémit, en honneur, quand on voit la quantité de ridicules et d'inconséquences que vous prêtez à ce phantôme; quand on examine à loisir toutes les qualités ridicules et contradictoires dont ses partisans sont obligés de le revêtir, pour en composer un être admissible, sans réfléchir que plus ils le compliquent, plus ils le rendent inconcevable, et que plus ils le justifient, plus ils l'avilissent; vérifiez, Justine, vérifiez comme tous ces attributs se détruisent et s'absorbent mutuellement, et vous reconnaîtrez que cet être exécrable, né de la crainte des uns, de la fourberie des autres, et de l'ignorance de tous, n'est qu'une platitude révoltante, qui ne mérite de nous, ni un instant de foi, ni un moment de respect, une extravagance pitoyable qui répugne à l'esprit, qui révolte le cœur, et qui n'est sorti des ténèbres, que pour le tourment et l'humiliation des hommes. Exécrez cette chimère; elle est épouvantable; elle ne peut exister que dans l'étroite cervelle des imbécilles ou des frénétiques; il n'en est point de plus dangereuse au monde, aucune

qui doive être à-la-fois plus redoutée... plus abhorrée des humains.

Que l'espoir ou la crainte d'un monde à venir, fruit de ces premiers mensonges, ne vous inquiète donc point, Justine; cessez, surtout, de vouloir vous en composer des freins; faible portion d'une matière vile et brute, à notre mort, c'est-à-dire, à la réunion des élémens qui nous composent, aux élémens de la masse générale, anéantis pour jamais, quelqu'ait été notre conduite, nous passerons un instant dans le creuset de la nature, pour en réjaillir sous d'autres formes; et cela sans qu'il y ait plus de prérogatives pour celui qui aura follement encensé la vertu toute sa vie, que pour celui qui se sera vautré dans les crimes les plus affreux, parce qu'il n'est rien dont la nature s'offense, et que tous les hommes, également sortis de son sein, et n'ayant agi, quand ils étaient sur terre, que d'après les impulsions de cette mère commune, retrouveront tous, après leur existence, et la même fin et le même sort.

Oh! monsieur, répondit Justine, confondue de ces raisonnemens: quoi, vous croyez que si, pendant qu'abusant hier de votre force pour violer et assassiner un malheureux en-

fant, un autre individu, près de-là, se fut occupé de soulager l'infortune, ce dernier n'aurait pas mérité du ciel, pendant que vous vous rendiez digne de toute sa colère? — Non certes, il n'eut pas mérité davantage, Justine; premièrement, parce qu'il n'existe ni peines, ni récompenses à venir; et secondement, parce que l'homme bienfaisant, que vous venez de mettre en parallèle avec moi, n'ayant agi qne d'après les mêmes impulsions de la nature, n'a pu se rendre, à ses regards, ni plus coupable, ni plus méritant. Diverses circonstances nous auraient déterminé l'un et l'autre; divers organes, différentes combinaisons de ces organes, auraient produit le crime en moi, et la vertu dans lui; mais nous aurions agi tous deux, comme il convenait à la nature que nous agissions; lui, en faisant une bonne œuvre, parce qu'elle était utile aux plans actuels de la nature; moi, en commettant un crime, parce qu'il fallait un contre-poids dans la balance; et que si ce parfait équilibre n'existait pas, et que l'un ou l'autre de ces modes vinssent à l'emporter, le cours des astres serait interrompu, et le mouvement absolument détruit dans l'Univers... qui, purement matériel et mécanique, ne peut se juger,

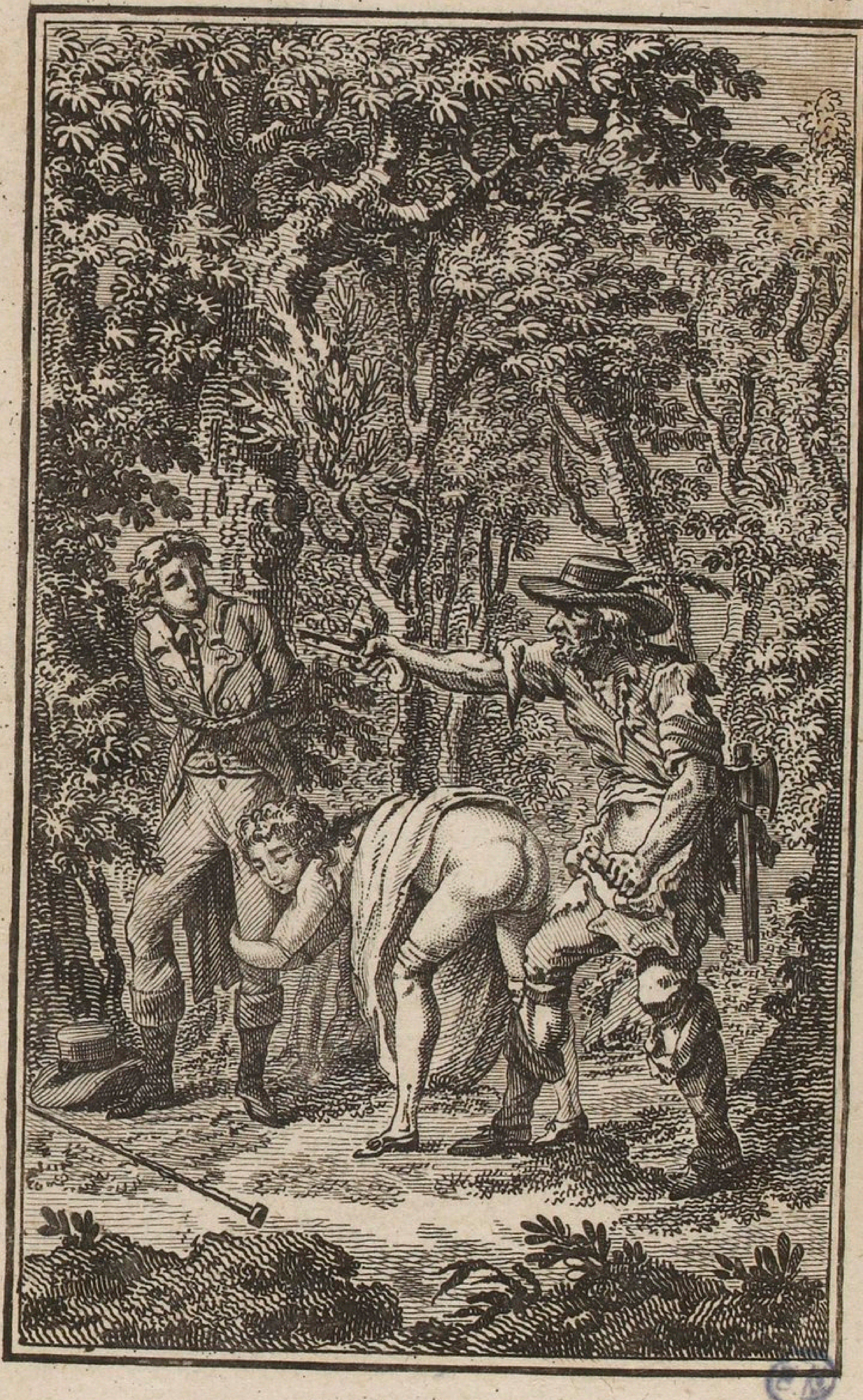
se combiner, s'observer, que d'après des données mécaniques, toujours suffisantes à en découvrir les mystères. Oh! monsieur, dit Justine, ces systêmes sont épouvantables. —Oui, pour vous, qui craignez d'en devenir la victime, jamais pour moi qui suis le sacrificateur. —Et, si la chance tourne? — Alors je me soumettrai, sans changer d'opinion, et la philosophie me consolera, parce qu'elle m'assure un néant éternel, et que je le préfère à l'incertitude des peines ou des récompenses que vos religions me proposent; les premières me révoltent, elles me font horreur; les secondes ne me touchent point; il n'y a aucune espèce de proportion entre ces peines et ces récompenses; de ce moment elles sont ridicules; et s'il est certain qu'elles soient telles, elles ne peuvent plus dès-lors être l'ouvrage d'un Dieu. A l'exemple de quelques docteurs, ne pouvant concilier les tourmens physiques de l'enfer avec la bienfaisance de leur Dieu, me direz-vous que mon unique tourment sera d'être privé de sa vue; et que m'importe? Pourrai-je jamais être puni de ne point voir ce dont je n'ai nulle idée? Mais il se présentera un moment à mes yeux pour me faire sentir tout le prix de sa perte; en ce cas elle

sera légère ; car il n'est pas dans la nature que je puisse jamais regretter la perte d'un être qui viendra de sang-froid me condamner à un tourment éternel pour des fautes finies ; cette seule injustice me le fait prendre dans une telle haine, qu'assurément je ne le regretterai pas quand il aura prononcé son jugement. — Ah ! je le vois, monsieur, dit Justine, votre conversion est impossible. — Tu as raison, mon ange ; ne l'entreprends pas, ce serait en vain ; laisse-moi bien plutôt travailler à la tienne, et crois que tu auras cent fois plus de mérite à te corrompre à mon exemple, qu'à vouloir me sanctifier au tien... Il faut la foutre, mon frère, dit la Dubois, et la bien foutre ; je ne vois que ce moyen pour la convertir ; il est inoui comme une femme adopte vite les principes de celui qui la fout. L'élément du flambeau de la philosophie, c'est le foutre. Tous les principes de morale et de religion s'anéantissent bientôt devant les passions. Réveille donc les siennes, si tu veux l'éduquer avec fruit ; et Cœur-de-Fer, la prenant déjà dans ses bras, allait, je crois, mettre promptement en action les conseils de la Dubois, quand le bruit d'un homme à cheval se fit entendre auprès de

la troupe ; aux armes, s'écrie Cœur-de-Fer, en renfonçant de son mieux, dans sa culotte, le vit énorme dont il menaçait déjà, pour la seconde fois, les fesses de l'infortunée Justine ; aux armes, mes amis, nous penserons après au plaisir. On vole, et au bout d'un instant, on amène un malheureux voyageur dans le bosquet où se trouvait le camp de nos bandits.

Interrogé sur le motif qui le faisait voyager seul et si matin dans une route écartée, sur son âge, sur sa profession, le cavalier répondit qu'il se nommait Saint-Florent, l'un des premiers négocians de Lyon, qu'il avait trente-cinq ans, qu'il revenait de Flandres pour des affaires relatives à son commerce, qu'il avait peu d'argent sur lui, mais beaucoup de papiers ; il ajouta que son domestique l'avait quitté la veille, et que pour éviter la chaleur, il marchait de bon matin, avec le projet d'arriver le même jour à Paris, où il conclurait une partie de ses affaires, pour repartir peu de jours après ; qu'au surplus, s'il suivait un sentier solitaire, il fallait apparemment qu'il se fût égaré, en s'endormant sur son cheval ; et cela dit, il demanda la vie, offrant lui-même tout ce qu'il possédait.

On examine son porte-feuille, on compte son argent, la prise ne pouvait être meilleure; Saint-Florent avait près de quatre cent mille francs payables à vue sur la capitale, quelques bijoux, et environ cent louis comptant. Ami, lui dit le Cœur-de-Fer, en lui présentant le bout d'un pistolet sous le nez, vous comprenez qu'avec de telles richesses nous ne pouvons vous laisser la vie; nous serions bientôt dénoncés. Oh! monsieur, s'ecria Justine, en se précipitant aux pieds de ce brigand, je vous conjure de ne pas me donner, à ma réception dans votre troupe, l'horrible spectacle de la mort de ce malheureux; laissez-lui la vie; ne me refusez pas la première grace que je vous demande, et recourant tout de suite à une ruse assez singulière pour légitimer l'intérêt qu'elle paraissait prendre à cet homme; — le nom que vient de se donner, monsieur, me fait croire que je lui appartiens d'assez près; ne vous étonnez pas, dit-elle, en s'adressant au voyageur, de trouver une parente dans cette situation; je vous expliquerai tout cela; à ce titre, poursuivit-elle avec chaleur, en implorant de nouveau Cœur-de-Fer; à ce titre, monsieur, accordez-moi la vie de cet infortuné; je reconnaîtrai



cette faveur par le dévouement le plus entier à tout ce qui pourra servir vos intérêts. — Vous savez à quelle condition je puis vous accorder la grace que vous me demandez, Justine, répondit Cœur-de-Fer, vous n'ignorez pas ce que j'exige de vous. — Eh bien! monsieur, je fairai tout, s'écria-t-elle, en se précipitant entre ce malheureux, et le volenr, toujours prêt à assassiner sa victime, oui, oui, je consens à tout, sauvez-le, je vous en supplie; viens donc, dit alors Cœur-de-Fer à Justine; c'est sur l'heure même que je veux que tu accomplisse ta parole, et en disant cela, il l'entraîne avec le captif dans un taillis voisin; il attache Saint-Florent à un arbre, et faisant mettre Justine à quatre pattes aux pieds de ce même arbre, il la retrousse, et se prépare à consommer son crime, en tenant toujours le bout de son pistolet sous la gorge du pauvre voyageur, dont la vie dépend de la soumission de Justine, qui, confuse et tremblante, se prête, en frémissant et en embrassant les genoux du captif, à tout ce qu'il va plaire à son bourreau de lui faire éprouver. Mais, un Dieu vint préserver encore une fois Justine des malheurs qui lui sont réservés; et la nature, aux ordres de ce

Dieu, quel qu'il soit, trompa si cruellement ici les desirs du brigand, que son fougueux engin mollit aux péristiles du temple; et que, quelque puissent être ses efforts, aucun ne réussit à lui redonner le degré d'énergie nécessaire à la consommation du forfait qu'il a projetté; oh! double-Dieu, s'écrie-t-il en fureur, je suis trop échauffé; rien ne vient... ou, peut-être, est-ce mon indulgence qui me perd; je serais bien plus sûr de bander, si je tuais ce bougre-là. Oh! non, non, monsieur, dit Justine, en se retournant vers le voleur; ne bouge donc pas, putain, dit celui-ci, en lui appliquant deux ou trois coups de poingts sur les épaules; ce sont tes foutues simagrées qui me dérangent; j'ai bien affaire de voir un visage, lorsque c'est un cul qu'il me faut; et le paillard se remet en train; mêmes obstacles; la nature s'obstine à tromper ses desirs; il y faut renoncer; allons, dit-il enfin, en prenant son parti, je vois bien que je suis excédé ce soir; reposons-nous tous trois; rentrons. Justine, dit-il, dès qu'il fut dans le cercle, souvenez-vous de votre promesse, si vous voulez que je tienne la mienne, et réfléchissez que je tuerai ce gueux-là, tout aussi bien demain qu'aujourd'hui; enfans,

poursuivit-il, en s'adressant à ses camarades, vous me répondez de l'un et de l'autre; et vous, Justine, allez dormir auprès de ma sœur; je vous appellerai quand il en sera tems; songez sur-tout que la vie de ce faquin, si vous balancez, me vengera de votre fourberie.

Dormez, monsieur, dormez, dit Justine, et croyez que celle que vous avez remplie de reconnaissance, n'a d'autre empressement que de s'acquitter envers vous.

Il s'en fallait pourtant bien que tel fût le projet de Justine; et voici, sans doute, un de ces cas singuliers, où la vertu même a besoin de s'étayer du vice; il est donc quelquefois nécessaire, puisque même les meilleures actions ont si souvent besoin de lui: Justine imagina que si jamais la feinte dût lui être permise, ce devait être dans cette occasion; se trompa-t-elle? Nous le présumons; la circonstance était délicate, cela est vrai; mais le premier devoir de la probité est d'être inviolablement attaché à sa parole; et jamais une bonne action, payée par un crime, ne saurait devenir une vertu; on lui assurait la vie d'un homme au prix de sa prostitution; en ne consentant point, ou en trompant, elle

compromettait les jours de cet homme ; or, je demande si elle ne faisait pas un beaucoup plus grand mal, en risquant ainsi les jours de ce malheureux, qu'en les assurant par sa complaisance ; Justine décida la question en dévote ; nous aurions prononcé en moraliste ; c'est à nos lecteurs à nous dire maintenant lequel vaut mieux en société, ou d'une religion qui nous fait, malgré tout, prétérer nos intérêts à ceux des autres, ou d'une morale qui nous ordonne tous les sacrifices, dès qu'il s'agit d'être utile aux hommes ?

Quoi qu'il en soit, nos fripons, remplis d'une trop grande confiance, mangent, boivent et s'endorment, laissant leur prisonnier au milieu d'eux, et Justine, en pleine liberté près de la Dubois, qui, ivre comme le reste de la troupe, ferma bientôt également les yeux.

Saisissant alors avec vivacité, le premier moment de sommeil de ces scélérats, monsieur, dit Justine au voyageur, la plus affreuse catastrophe m'a jetée parmi ces gens-ci ; je déteste, et eux et l'instant fatal qui m'a conduit dans leur troupe ; je n'ai vraisemblablement pas l'honneur de vous appartenir, continua Justine, en disant le nom de son père,

car voilà qui je suis, mais... Quoi! mademoiselle, interrompit Saint-Florent... quoi! c'est-là votre nom. — Oui. — Ah! c'est donc le ciel qui vous a suggéré cette ruse... Vous ne vous êtes point trompée, Justine, vous êtes ma nièce; ma première femme, celle que je perdis, il y a cinq ans, était la sœur de votre père. Oh! combien je me félicite de l'heureux hasard qui nous réunit! Si j'avais connu vos malheurs, avec quel empressement je les aurais réparés. Monsieur, monsieur, répond Justine avec vivacité, que de motifs de me savoir gré à moi-même de ce que j'entreprends pour vous! oh! monsieur, profitons du moment où ces monstres reposent, et sauvons-nous; elle apperçoit, en disant cela, le porte-feuille de son oncle, imprudemment laissé dans la poche de l'un de ces scélérats; elle saute dessus, l'emporte... partons, monsieur, dit-elle à Saint-Florent; renonçons au reste; nons ne l'enleverions pas sans danger; oh! mon cher oncle, je me remets maintenant en vos mains; prenez pitié de mon sort; devenez le protecteur de mon innocence; je me livre à vous; sauvons-nous.

On rendrait mal l'état dans lequel se trouvait Saint-Florent; l'agitation que produisait

en lui la multitude des mouvemens divers dont il était à-la-fois remué, cette reconnaissance très-réelle et sur laquelle il n'en imposait nullement, cette gratitude qu'il devait jouer au moins s'il ne la ressentait pas, tous ces sentimens l'agitaient au point qu'à peine il pouvait prononcer un seul mot : eh quoi! disent quelques-uns de nos lecteurs, cet homme n'était pas davance pénétré de la plus sincère amitié pour une telle bienfaitrice, il pouvait penser à autre chose qu'à se prosterner à ses genoux?... Eh bien, osons donc le confier ici tout bas : Saint-Florent, bien plus fait pour rester avec cette troupe infâme que pour en être retiré par les mains même de la vertu, n'était guères digne de tous les secours que lui procurait, avec tant de zèle, sa vertueuse et charmante nièce; et nous craignons bien que la suite n'apprenne que, si Justine échappait à un danger en se débarrassant de la Dubois et de ses compagnons, ce n'était que pour tomber peut-être dans un plus réel, en se livrant à son cher oncle... Oh Dieu! après d'aussi grands services!... Eh! n'est-il pas des ames assez dépravées pour n'être contenues par aucune espèce de frein, et pour qui la multiplicité des entraves

ne devient qu'un attrait de plus ? Mais n'empiétons pas sur les évènemens ; il suffit que l'on sache que Saint-Florent, tant soit peu libertin, et fort scélérat, n'avait pas vu, sans une très-chatouilleuse émotion, et le mauvais exemple qu'il venait de recevoir, et la multitude d'attraits dont la nature semblait n'avoir embelli Justine que pour autoriser ces mauvais exemples, en allumant le desir du crime dans tous ceux qui devaient les voir.

Les barrières franchies, nos deux fuyards pressent leurs pas sans se dire un mot, et l'aurore les retrouve bientôt hors de tous dangers, quoique toujours dans le milieu de la forêt.

Ce fut alors, ce fut à linstant où l'astre vint réfléchir sur les traits enchanteurs de Justine, que le coquin qui la suivait s'embrâsa de toutes les flammes de la lubricité la plus incestueuse ; un moment il la prit pour la déesse des fleurs, allant avec les premiers feux du soleil entrouvrir le calice des roses dont ses attraits étaient l'image, quelquefois pour un rayon même du jour dont la nature embellissait le monde : elle marchait avec rapidité ; les plus belles couleurs animaient son teint; ses beaux cheveux blonds flottaient

en désordre ; rien ne déguisait sa taille souple et légère, et sa belle tête se retournait de tems en tems avec grace pour offrir au compagnon de sa fuite une physionomie enchanteresse, à-la-fois embellie par le calme, par l'espoir de la félicité, et par cette nuance, plus délicate encore, qu'empreint sur la figure d'une jeune personne honnête le bonheur d'une belle action.

S'il est vrai que nos traits soit le fidèle miroir de notre ame, ceux de Saint-Florent ne devaient pas être contournés dans le même genre; d'horribles desirs bouleversaient son cœur, d'affreux desseins germaient dans son esprit. Mais il souriait en se déguisant; et, jouant au mieux la reconnaissance, il n'entretenait notre héroïne que du plaisir d'avoir retrouvé une nièce malheureuse, dont sa fortune allait lui permettre de terminer à jamais les peines; et son œil pénétrant et lascif achevait de deviner, sous les voiles de la pudeur dont Justine était entourée, l'entière collection des charmes dont il n'avait apperçu que de légers traits.

Tel est l'état où tous deux entrèrent dans Luzarches : une hôtellerie se présente... on s'y repose.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Ingratitude. — Spectacle singulier. — Rencontre intéressante. — Une nouvelle place. — Irréligion. — Immoralité. — Impiété filiale. — Etat du cœur de Justine.

Il y a des momens dans la vie où l'on se trouve fort riche, sans avoir pourtant de quoi vivre : c'était l'histoire de Saint-Florent ; il avait quatre cent mille francs dans son portefeuille, et pas un écu dans sa bourse. Cette réflexion l'avait arrêté avant que d'entrer dans l'auberge. Tranquillisez-vous, mon oncle, lui dit Justine, en riant de son embarras, les voleurs que je quitte ne m'ont pas laissée sans argent ; voilà vingt louis, prenez-les, je vous conjure, usez-en, donnez le reste aux pauvres ; je ne voudrais, pour rien au monde, garder de l'or acquis par des meurtres.

Saint-Florent, qui jouait la délicatesse, quoique bien loin pourtant de celle que lui

supposait Justine, ne voulut accepter le don qu'on lui offrait que sous l'exacte condition que Justine recevrait, de son côté, pour cent mille francs de lettres-de-change, qu'il la contraignit de mettre dans sa poche. Vous garderez cette somme, lui dit Saint-Florent, elle est à vous, ma chère nièce; c'est une bien faible récompense des grands services que vous m'avez rendus; mais acceptez toujours cela, et croyez que je ne vous abandonnerai de ma vie.

On dîna : Justine tomba bientôt, malgré elle, dans des rêveries... dans des inquiétudes qui altérèrent la sérénité de ses traits; Saint-Florent lui en demanda la raison; sans s'expliquer davantage, elle voulut rendre l'argent. Monsieur, dit-elle à son oncle, je n'ai point mérité une telle marque de reconnaissance, et ma délicatesse ne me permet pas d'accepter un présent aussi considérable. Saint-Florent, plein d'esprit, ne manqua pas de raisons pour vaincre Justine, et l'argent, malgré elle, fut remis dans sa poche, sans que les craintes de cette intéressante fille parussent diminuer un instant. Pour les dissiper, ou se donner l'air de ne les pas voir, Saint-Florent pria sa chère nièce de lui raconter ses aven-

tures; et celle-ci l'ayant satisfait, termina son récit, en témoignant à son oncle l'inquiétude que lui donnait le projet de rentrer dans Paris. Eh bien, répondit le négociant, tout peut s'arranger; j'ai près d'ici une parente que nous irons voir; je vous présenterai à elle, je la supplierai de vous garder jusqu'à ce que j'aie eu le tems d'arranger moi-même votre affaire; c'est la plus honnête femme du monde, et vous serez là comme chez une mère; elle habite une campagne charmante auprès de Bondi; il est de bonne heure... le plus beau tems possible; êtes-vous en train de marcher? — Oui, monsieur. — Partons, Justine, partons. Ce qui peut vous peindre ma reconnaissance est un besoin si pressant de mon cœur, que tout retard à l'exécution devient un supplice pour moi. Justine, émue, se jette dans les bras de Saint-Florent. Oh! mon oncle, lui dit-elle en larmes, que votre ame est sensible, et combien la mienne y répond!... Le monstre a la cruauté de voir la pudeur dans son sein exhaler les plus tendres expressions de la reconnaissance sur un cœur endurci par le crime, et qui ne palpite que de lubricité, sous les douces caresses de l'innocence et de la vertu noyée de larmes.

Une légère circonstance, que nous croyons ne devoir point oublier, afin de mettre nos lecteurs à même de mieux juger le personnage, eut dévoilé sans doute Saint-Florent aux yeux de sa nièce, si celle-ci, moins confiante, eut jeté sur son oncle un regard plus philosophique; mais la vertu paisible et douce est toujours loin de soupçonner le crime. Justine, au sortir de table, eut besoin de passer dans un cabinet d'aisance; elle y entra, sans trop remarquer d'abord que Saint-Florent la suivait, et s'établissait lui-même dans une loge voisine, de laquelle, en montant, comme le fit Saint-Florent, sur le siège, on découvrait en plein tout ce qui se passait dans celle où s'était mise Justine, quï, ne se doutant de rien, s'offrit aux regards furtifs de ce libertin, dans cet état d'abandon et de nudité où l'on se met pour de tels besoins. Les plus belles fesses du monde furent donc une seconde fois offertes à Saint-Florent, qui acheva là de s'irriter et de comploter avec acharnement contre l'innocence et la pudeur de cette intéressante créature. Justine crut s'appercevoir de quelque chose; elle rentra précipitamment, sans pouvoir s'empêcher de témoigner un peu de surprise; Saint-Florent se

défendit ; quelques caresses ramenèrent la confiance, et l'on se mit en route.

Il était environ quatre heures du soir ; à cette petite scène près, Saint-Florent ne s'était pas encore démenti ; même honnêteté, mêmes prévenances, même délicatesse ; eut-il été le père de Justine, elle ne se serait pas cru plus en sûreté ; tous ses soupçons se dissipaient. Notre infortunée ne savait pas que c'est l'usage quand le danger approche.

Bientôt les ombres de la nuit commencent à répandre dans la forêt cette sorte de terreur religieuse qui fait naître à-la-fois, la crainte dans les ames timides, le projet du crime dans les cœurs féroces Nos voyageurs ne suivaient que des sentiers, Justine marchait la première ; elle se retourne pour demander à Saint-Florent si ces routes écartées sont réellement celles qu'il faut suivre... s'il croit enfin que l'on doive arriver bientôt ? Ici l'égarement du libertin était à son comble, ses fougueuses passions venaient de briser tous les freins... Il faisait nuit, le silence des bois, l'obscurité qui les enveloppait, tout irritait dans lui des desirs qu'il se voyait enfin le maître de satisfaire. Le paillard, en bandant, rappelait à son imagination lascive ce que le

hasard ou ses supercheries lui avait dévoilé de charmes dans cette délicieuse enfant. Il ne se contenait plus. Allons, sacré-Dieu, dit-il à sa nièce, c'est ici qu'il faut que je te foute ; il y a trop long-tems que je bande pour toi, putain, il faut que je décharge. Il la saisit par les épaules, il lui fait perdre l'équilibre; la malheureuse jette un cri. Ah! garce, lui dit Saint-Florent en fureur, n'espères pas que je te laisse la faculté de faire entendre tes plaintes ; et il achève de la renverser à terre, en lui appliquant sur la tête un vigoureux coup de canne, qui l'étend, sans connaissance, au pied d'un arbre. Les Dieux furent sourds : on n'a pas d'idée de l'indifférence qu'ils ont pour les hommes, même quand ceux-ci veulent les outrager; on eut dit que, loin de venger cet horrible attentat, ils redoublassent à plaisir les ombres de la nuit comme pour mieux envelopper... pour favoriser davantage les odieuses entreprises du crime sur la pudeur et sur l'innocence.

Saint-Florent, maître de Justine, la trousse... sort un vit monstrueux, enflammé de luxure et de rage, s'étend sur la victime, la presse de son poids, écarte les cuisses de cette mal-

heureuse enfant sans défense, darde avec une inexprimable fureur son glaive aux bords de ces prémices délicats, qui, destinés à n'être que le prix des amours, paraissent repousser avec horreur les exécrables entreprises de la scélératesse et du crime; il triomphe à la fin, Justine est dépucelée. Oh! quelle carrière le scélérat remplit! C'est le tigre en courroux dépeçant la jeune brebis; il lime, il pourfend, il blasphême, le sang coule, et rien ne l'arrête; une impétueuse décharge appaise à la fin ses desirs, et le libertin, chancelant, s'éloigne, en regrettant qu'un crime, qui vient de lui donner autant de plaisir, ne puisse pas durer un siècle. A dix pas de là, ses sens se raniment; il éprouve ce remord singulier qui bouleverse l'ame du scélérat, s'imaginant n'avoir commis qu'à moitié le forfait qu'il pouvait étendre; il se souvient qu'il a laissé dans les poches de Justine les cent mille francs qu'il lui avait remis; il vient les lui voler; mais Justine, assise sur ses poches, ne peut être fouillée sans qu'on la retourne. Ciel! que de nouveaux charmes s'offrent, malgré l'obscurité, aux regards enflammés de l'incestueux Saint-Florent? Quoi! dit-il, en considérant ce cul délicieux et frais,

qui, le premier l'avait si vivement excité; eh quoi! j'ai pu négliger de tels apas! Cette superbe fille a d'autres prémices que je n'ai pas osé cueuillir! Détestable pusillanimité! Foutons, foutons ce cul divin, qui me donnera cent fois plus de plaisirs que le con; entr'ouvrons-le, déchirons-le, sacre-Dieu, sans aucune pitié. Maître absolu d'exécuter tout ce qu'il veut sur un corps inanimé... sans défense, le coquin place sa victime dans l'attitude propice à ses perfides desseins : considérant le trou mignon qu'il va perforer, sa méchanceté s'irrite de la disproportion; il braque l'instrument, sans le mouiller : toutes ces précautions, nées de la peur ou de l'humanité, sont méconnues du crime et de la vraie luxure; et pourquoi donc empêcher de souffrir l'objet dont la douleur augmente nos jouissances? Le scélérat encule; une demi-heure entière l'indigne se plaît à cet outrage; il y serait peut-être encore, si la nature n'eut, en le comblant de ses faveurs, posé le terme à ses plaisirs.

Le perfide s'éloigne à la fin, laissant la malheureuse victime de son libertinage à terre, sans ressources, sans honneur, et presque sans vie.

O homme! te voilà donc, quand tu n'écoutes que tes passions!

Justine, revenue à elle, et reconnaissant l'horrible état dans lequel elle est, veut terminer ses jours. Le monstre! s'écrie-t-elle, que lui ai-je fait? par où ai-je pu mériter de sa part un aussi cruel traitement? Je lui sauve la vie, je lui rends sa fortune, il m'arrache ce que j'ai de plus cher; des tigres, au fond des plus sauvages forêts, n'eussent point osé de tels crimes!... Quelques minutes d'abattement succèdent à ces premiers élans de la douleur: ses beaux yeux, remplis de larmes, se tournent machinalement vers le ciel; son cœur s'élance aux pieds du maître que son infortune y suppose; cette voûte pure et brillante, ce silence imposant de la nuit... cette image de la nature en paix, près du bouleversement de son ame égarée, tout répand une ténébreuse horreur autour d'elle, d'où naît bientôt le besoin de prier: elle se précipite aux genoux de ce Dieu puissant, nié par la sagesse, et cru par le malheur.

« Etre saint et majestueux, s'écrie-t-elle en pleurs, toi qui daignes en ce moment affreux remplir mon ame d'une joie céleste qui m'a sans doute empêché d'attenter à mes

jours ; ô mon protecteur et mon guide ! j'aspire à tes bontés, j'implore ta clémence ; vois ma misère et mes tourmens, ma résignation et mes vœux. Dieu puissant! tu le sais, je suis innocente et faible, je suis trahie et maltraitée; j'ai voulu faire le bien, à ton exemple, et ta volonté m'en punit. Qu'elle s'accomplisse, ô mon Dieu! tous ses effets sacrés me sont chers, je les respecte, et cesse de m'en plaindre; mais si je ne dois pourtant trouver ici bas que des ronces, est-ce t'offenser, ô mon souverain maître! que de supplier ta puissance de me rappeler vers toi, pour te prier sans trouble, pour t'adorer loin de ces hommes pervers, qui ne m'ont fait, hélas! rencontrer que des maux, et dont les mains sanguinaires et perfides noyent à plaisir mes tristes jours dans le torrent des larmes, et dans l'abîme des douleurs ? »

La prière console le malheureux; le ciel est sa chimère; il devient plus fort après l'avoir caressé : difficilement néanmoins tirerait-on de cet effet physique quelques inductions en faveur d'un Dieu, l'état du malheur est celui du délire, et les enfans de la folie peuvent-ils en imposer à la raison! Justine se lève, se rajuste, et s'éloigne.

De bien différentes idées nourrissaient l'esprit de Saint-Florent. Il existe des ames dans le monde pour qui le crime a tant de charmes, qu'elles ne peuvent jamais s'en rassasier; un premier délit n'est pour elles qu'une amorce de plus au second; et leur satisfaction n'est complette, que quand la mesure est remplie.

Quel joli pucelage je viens de cueillir, se disait ce traître, assis contre un arbre, à deux cents pas de l'arène où sa victime était immolée?... quelle innocence! quelle fraîcheur! que de graces et que de beautés!... comme elle m'embrâsait!... comme elle irritait tous mes sens!... je l'aurais étranglée, si elle eût été capable de m'opposer quelques résistances... Peut-être ai-je tort de lui laisser la vie... si elle rencontre quelqu'un, elle se plaindra de moi... on peut m'atteindre, on peut me perdre; qui ne sait jusqu'où peut aller la vengeance d'une fille irritée?.. Allons l'achever... cette chétive créature de plus ou de moins dans l'Univers n'y fera pas la plus légère altération... c'est un ver que j'écrase en passant, c'est un animal venimeux qui dirige vers moi son dard, et que j'empêche de me blesser; il y a bien peu de mal à se débarrasser de ceux qui veulent nous nuire... retour-

nons ; mais la malheureuse Justine, destinée par la main du ciel à parcourir toute entière la route épineuse de l'infortune, ne devait pas succomber si jeune. Saint-Florent s'emporte en ne la trouvant plus ; il l'appelle ; elle l'entend, et fuit avec plus de force. Laissons ici ce scélérat se désespérer seul de n'avoir pas mieux réussi ; laissons-le reprendre son chemin : peut-être le retrouverons-nous un jour. L'ordre des faits ne nous permet maintenant que de suivre le fil des aventures de notre intéressante Justine.

Le voilà encore, ce monstre, dit-elle en doublant sa marche ; que peut-il me vouloir ? ne m'a-t-il donc pas suffisamment outragée ? que lui reste-t-il à entreprendre ? et elle s'enfonce dans un taillis pour se soustraire aux recherches d'un homme qui ne l'aurait rejoint que pour l'assassiner ; elle y passa le reste de la nuit dans des inquiétudes horribles.

Eh bien ! pense-t-elle quand le jour paraît, il est donc vrai qu'il y a des créatures humaines, que la nature ravale au même sort, que celui des bêtes féroces ; cachée dans leur réduit, fuyant les hommes à leur exemple, quelle différence y a-t-il maintenant entre elles et moi ? Est-ce donc la peine de naître pour un sort

aussi pitoyable ? Et des ruisseaux de larmes coulaient de ses beaux yeux, en se livrant à d'aussi cruelles réflexions !

A peine les finissait-elle, qu'un bruit imprévu se fit entendre. Oh ! Dieu, le voilà peut-être encore, le barbare, dit-elle en frémissant ; il me poursuit, il veut ma perte, il a conjuré contre mes jours ; je suis une fille perdue. Et tout en se renfonçant dans le taillis qui la couvre, elle a pourtant le courage de prêter l'oreille.

Deux hommes occasionaient ce bruit ; viens, mon ami, disait celui qui paraissait le maître, au jeune garçon qui le suivait ; viens, nous serons à merveille ici ; la cruelle et fatale présence d'une mère que j'abhorre, ne m'empêchera pas du moins, dans ce lieu sauvage, de goûter un moment avec toi des plaisirs qui me sont si doux ; ils s'approchent, en disant cela, et se placent tellement en face de Justine, qu'aucun de leurs propos, aucun de leurs mouvemens ne peut lui échapper. Alors le maître qui paraît âgé de vingt-quatre ans, déculotte l'autre, dont l'âge est de quatre lustres au plus, le branle, lui suce le vit, et le fait bander. La scène est longue... scandaleuse, remplie d'épisodes... entremêlée de

luxures et de saletés bien faites pour scandaliser celle qui gémit encore d'outrages à-peu-près semblables. Mais quelles étaient ces infamies ? Nous voyons d'ici quelques lecteurs plus curieux de ces obscénités, que des détails vertueux de l'intéressante Justine, nous supplier de leur dévoiler ces horreurs : eh bien, nous leur dirons, pour les satisfaire, que le jeune maître, nullement effrayé du dard monstrueux dont on le menace, l'excite, le couvre de baisers, s'en saisit, s'en pénètre, se pâme, en l'introduisant dans son cul. Enthousiasmé de ces sodomites caresses, le coquin se débat sous le vit qui le fout, regrettant qu'il ne soit pas plus gros encore ; il en brave les coups, les prévient, les repousse ; deux tendres et légitimes époux se caresseraient avec moins d'ardeur, leurs bouches se pressent, leurs langues s'entrelacent, leurs soupirs se confondent, et tous deux énivrés de luxure, trouvent dans une mutuelle décharge le complément de leurs voluptueuses orgies. L'hommage se renouvelle, et pour en rallumer l'encens, rien n'est épargné par celui qui l'exige; baisers, attouchemens, pollutions, raffinemens de la plus insigne débauche, tout s'emploie à dessein de renouveler des forces qui

s'éteignent, et tout réussit à les ranimer cinq fois de suite, mais, sans qu'aucun des deux changeât de rôle ; lejeune maître fut toujours femme, et quoiqu'il fît paraître un fort beau vit que branlait son laquais, tout en le foutant, et qu'il pût par conséquent devenir homme à son tour, il n'eut pas même l'air d'en concevoir un instant le desir. S'il visita l'engin de son fouteur, s'il le branla, s'il le suça, ce fut pour l'exciter... pour le faire bander; mais jamais nul projet d'agence n'eut même l'air d'entrer dans son plan.

Oh! que ce tems parut long à Justine, et combien l'obligation de contempler le crime est déchirante pour la vertu!

Enfin, rassasiés sans doute, les scandaleux acteurs de cette scène se lèvent pour regagner le chemin qui doit les conduire chez eux, lorsque le maître, s'approchant du buisson pour y déposer le foutre dont son cul vient d'être inondé, apperçoit, en se relevant, la pointe du mouchoir dont est enveloppée la tête de Justine. Jasmin, dit-il à son valet.... nous sommes trahis... nous sommes découverts... une femme... un être impur a vu nos mystères... approchons... sortons de là cette catin, et sachons la raison qui l'y place.

Mais la tremblante Justine ne leur donne pas le tems de l'enlever de sa retraite ; elle s'en arrache aussi-tôt elle-même, et tombant aux pieds de ceux qui l'ont découverte : ô messieurs ! s'écrie-t-elle, en étendant les bras vers eux, daignez avoir pitié d'une malheureuse, dont le sort est plus à plaindre que vous ne pensez ; il est bien peu de revers qui puissent égaler les miens. Que la situation où vous m'avez trouvée ne vous fasse naître aucun soupçon sur moi, elle est la suite de ma misère, bien plutôt que de mes torts ; loin d'augmenter les maux qui m'accablent, veuillez les diminuer, en me facilitant les moyens d'échapper aux fléaux qui me poursuivent.

Monsieur de Bressac, c'était le nom du jeune homme entre les mains de qui tombait Justine, avec un grand fond de méchanceté et de libertinage, n'était pas pourvu d'une dose très-abondante de commisération. Il n'est malheureusement que trop commun de voir la luxure éteindre la pitié dans le cœur de l'homme ; son effet ordinaire est d'endurcir, soit que la plus grande partie de ses écarts nécessite l'apathie de l'ame, soit que la secousse violente que cette passion imprime à la masse des nerfs, diminue la force de leur

action; toujours est-il qu'un libertin est rarement un homme sensible (1). Mais à cette dureté naturelle, dans l'espèce de gens dont nous parlons, il se joignait encore dans Bressac un profond dégoût pour les femmes... une haine si invétérée pour tout ce qui caractérisait ce sexe, qu'il appellait INFAME, que bien difficilement Justine fut parvenue à placer dans lui les sentimens dont elle avait intérêt de l'émouvoir.

Tourterelle des bois, lui dit Bressac avec dureté, si tu cherches des dupes, adresse-toi mieux; ni mon ami, ni moi, ne touchons point de femmes, elles nous font horreur, et nous les fuyons avec soin. Si c'est l'aumône que tu demandes, cherche des gens qui aiment les bonnes œuvres, nous n'en faisons jamais que de mauvaises; mais, parle, misérable, as-tu vu ce qui s'est passé entre ce jeune homme et moi? — Je vous ai vu causer sur l'herbe, dit la prudente Justine, rien de plus, messieurs, je vous le jure. — Je veux le croire, dit Bressac, et cela pour ton bien.

(1) Et cela, par la seule raison que la sensibilité prouve la faiblesse, et le libertinage la force. (NOTE DE L'AUTEUR).

Si j'imaginais que tu eusses pu voir autre chose, tu ne sortirais jamais de ce buisson... Jasmin, il est de bonne heure, nous avons le tems d'ouïr les aventures de cette fille, écoutons-les, et nous verrons après ce qu'il en faudra faire.

Les jeunes gens s'asseyent, Justine se met auprès d'eux, et leur raconte, avec son ingénuité ordinaire, tous les malheurs qui l'accablent depuis qu'elle est au monde.

Allons, Jasmin, dit Bressac en se relevant, soyons justes une fois. L'équitable Thémis a condamné cette créature; ne souffrons pas que les vues de la déesse soient aussi cruellement frustrées; faisons subir à la délinquante l'arrêt de mort qu'elle aurait encouru. Ce petit meurtre, bien loin d'être un crime, ne deviendra qu'une réparation dans l'ordre moral; puisque nous avons le malheur de le déranger quelquefois, rétablissons-le courageusement quand l'occasion s'en présente... Et les cruels ayant enlevé cette malheureuse de sa place, la traînent déjà vers le milieu du bois, riant de ses pleurs et de ses cris; déshabillons-là primitivement, dit Bressac, en faisant disparaître tous les voiles de la décence et de la pudeur, et sans que les

attraits que l'opération lui découvre attendrissent un homme endurci à toutes les séductions d'un sexe qu'il méprise. Le vilain être qu'une femme, disait-il en la tournant et la retournant à terre avec son pied ; ô Jasmin ! le vilain animal ; puis, crachant dessus... dis, mon mignon, jouirais-tu de cette bête ?... Pas même en cul, dit le valet. — Eh bien ! voilà pourtant ce que les sots appellent leur divinité ; voilà ce que les imbécilles adorent... Vois, vois donc ce ventre percé... Vois cet infâme con, voilà le temple où l'absurdité sacrifie ; voilà l'atelier de la génération humaine. Allons, point de pitié, attachons cette coquine... Et la pauvre fille est à l'instant liée d'une corde que ces monstres ont formé de leurs cravates et de leurs mouchoirs; ils la placent alors entre quatre arbres, un membre fortement attaché à chacun ; et dans cette cruelle attitude, qui laisse pencher son estomac sans soutien vers la terre, ses douleurs sont si vives, qu'une sueur froide découle de son front ; elle n'existe plus que par la violence du tourment ; elle expirerait, si l'on cessait de comprimer ses nerfs. Plus cette malheureuse souffre, et plus nos jeunes gens paraissent se divertir du spectacle ; ils

la contemplent avec volupté ; ils saisissent avec empressement, sur son visage, chacune des contorsions que lui arrachent ses brûlantes angoisses, et modèlent leur affreuse joie sur le plus ou le moins de violence observée dans ces contorsions.

En voilà assez, dit Bressac ; je consens, pour cette fois, qu'elle en soit quitte pour la peur.

Justine, continua-t-il, en lâchant ses liens et lui ordonnant de se r'habiller, soyez discrète, et suivez-nous ; si vous vous attachez à moi, vous n'aurez pas lieu de vous repentir. Il faut une seconde femme à ma mère ; je vais vous présenter à elle ; et, sur la foi de vos récits, je lui répondrai de votre conduite. Mais si vous abusez de mes bontés, si vous trahissez ma confiance, ou que vous ne vous soumettiez pas à mes intentions, regardez ces quatre arbres, Justine ; examinez le terrain qu'ils ombragent et qui devait vous servir de sépulture ; souvenez-vous que ce funeste endroit n'est qu'à une lieue du château où je vous conduis, et qu'à la plus légère faute, vous y serez aussi-tôt ramenée.

La plus frivole apparence de bonheur est à l'infortuné ce que la bienfaisante rosée du

matin est à la fleur desséchée de la veille, par les feux brûlans de l'astre du jour. Justine se jette en larmes aux genoux de celui qui paraît la protéger ; elle jure d'être soumise et de se bien conduire ; mais le barbare Bressac, aussi insensible à la joie qu'à la douleur de cette chère enfant, lui dit durement... NOUS VERRONS ; et l'on marche.

Jasmin et son maître causaient bas ensemble ; Justine les suivait humblement, sans dire un mot. Cinq quarts-d'heure suffirent à les rendre au château de madame de Bressac, dont le luxe et la magnificence firent voir à Justine que, quelque pût être le poste qui lui fut destiné dans cette maison, il ne pouvait sûrement qu'être avantageux pour elle, si la main mal-faisante qui ne cessait de la tourmenter, ne venait encore troubler ici les apparences flatteuses qui paraissaient s'offrir à ses yeux.

Une demie-heure après son arrivée, le jeune homme la présente à sa mère.

Madame de Bressac était une femme de quarante-cinq ans, belle encore, honnête, sensible, mais d'une étonnante sévérité de mœurs ; orgueilleuse de n'avoir jamais fait un faux pas de sa vie, elle ne pardonnait pas

une faiblesse aux autres ; et, par ce rigorisme outré, loin d'attirer la tendresse de son fils, elle l'avait, pour ainsi dire. repoussé de son sein. Bressac avait bien des torts, nous en convenons ; mais où l'indulgence érigera-t-elle son temple, si ce n'est dans le cœur d'une mère ? Veuve depuis deux ans du père de ce jeune homme, madame de Bressac possédait cent mille écus de rente, qui, réunis à plus du double provenant de la fortune du père, assurait un jour, comme on voit, près d'un million de revenu annuel au scélérat dont il s'egit. Malgré d'aussi grandes espérances, madame de Bressac donnait peu à son fils ; une pension de vingt-cinq mille francs pouvait-elle suffire à payer ses plaisirs ? Rien d'aussi cher que ce genre de volupté ; les hommes, on en convient, coûtent moins que les femmes; mais les lubricités que l'on goûte avee eux, se renouvellent bien plus souvent ; on est bien plus foutu que l'on ne fout.

Rien n'avait pu déterminer le jeune Bressac au service ; tout ce qui l'écartait de son libertinage, était si insupportable à ses yeux, qu'il ne pouvait en adopter la chaîne.

Madame de Bressac habitait, trois mois de l'année, cette terre où Justine la trouva; elle

passait le reste du tems à Paris ; mais, pendant cette campagne de trois mois , elle exigeait que son fils ne la quittât point. Quel supplice pour un homme abhorrant sa mère, et regardant comme perdus tous les momens qu'il passait éloigné d'une ville où se trouvait pour lui le centre des plaisirs !

Bressac ordonne à Justine de raconter à sa mère les choses dont elle lui avait fait part; et dès qu'elle a fini ; votre candeur et votre naïveté , lui dit cette femme respectable , ne me permettent pas de douter que vous ne soyez vraie ; je ne prendrai d'autres informations sur vous , que celle de savoir si vous êtes vraiment la fille de l'homme que vous m'indiquez ; si cela est , j'ai connu votre père , et ce sera pour moi une raison de plus de m'intéresser à vous. Quant à l'affaire de la Delmonse, je me charge de l'arranger, en deux visites , chez le chancelier, mon ami depuis des siècles ; cette créature , d'ailleurs , est une femme perdue de débauches et de réputation, et que je ferais enfermer si je voulais. Mais, réfléchissez bien, Justine , ajouta madame de Bressac , que ce que je vous promets ici, n'est qu'au prix d'une conduite intacte ; ainsi , vous voyez que les effets de la reconnaissance que j'exige , tour-

neront toujours à votre profit. Justine se jette aux pieds de sa bienfaitrice ; elle l'assure qu'on aura lieu d'être contente d'elle ; et sur-le-champ on la met en possession de sa place.

Au bout de trois jours, les informations faites par madame de Bressac arrivèrent ; on en fut content : Justine fut louée de sa franchise, et toutes les idées du malheur s'évanouirent de son esprit, pour y faire place à l'espoir le plus doux ; mais il n'était pas écrit dans le ciel que cette chère fille dût jamais être heureuse, et si quelques instans de calme naissaient fortuitement pour elle, ce n'était que pour lui rendre plus amers ceux d'horreur qui devaient les suivre.

A peine fut-on de retour à Paris, que madame de Bressac s'empressa de travailler pour sa femme-de-chambre ; les calomnies de la Delmonse furent reconnues, mais on ne put l'atteindre : partie depuis quelques jours pour aller recueillir en Amérique une riche succession qui venait de lui écheoir, le ciel voulut qu'elle jouit de son crime en paix. Il y a tout plein d'occasions où son inconséquente équité ne s'appesantit que sur la vertu. Il ne faut pas oublier que nous ne publions ces faits que pour convaincre de cette vérité ; elle est

triste, mais il n'en est pas moins essentiel qu'elle soit dévoilée, afin que chacun puisse régler sur elle sa conduite dans les évènemens de la vie.

A l'égard de l'incendie des prisons du palais, on se convainquit que, si Justine avait profité de cet évènement, au moins n'y avait-elle participé en rien, et sa procédure s'anéantit, lui assura-t-on, sans que les magistrats qui s'en mêlèrent crussent devoir y employer d'autres formalités. La pauvre fille n'en savait pas davantage.

Pour peu qu'on ait acquis jusqu'à présent une connaissance assez étendue de l'ame de notre héroïne, on se figure aisément combien de pareils procédés l'attachaient à madame de Bressac. Justine, jeune, faible et sensible, ouvrait avec plaisir son cœur aux sentimens de la reconnaissance; follement persuadée qu'un bienfait doit lier celui qui le reçoit à celui de qui il émane, la pauvre fille épanchait à loisir dans le culte de ce sentiment puéril toute l'activité de son ame ingénue; il s'en fallait bien que l'intention du jeune homme fut pourtant d'enchaîner Justine si fortement aux intérêts d'une mère qu'il ne pouvait souffrir; mais nous croyons que

c'est ici le cas de peindre ce nouveau personnage.

Bressac réunissait aux charmes de la jeunesse la figure la plus séduisante ; si sa taille ou ses traits avaient quelques défauts, c'était parce qu'ils se rapprochaient un peu de cette nonchalance... de cette mollesse qui n'appartient qu'aux femmes ; il semblait qu'en lui prêtant les attributs de ce sexe, la nature lui en eût également inspiré les goûts. Quelle ame cependant était enveloppée sous ces appas féminins ! on y rencontrait tous les vices qui caractérisent celles des plus grands scélérats ; on ne porta jamais plus loin la méchanceté, la vengeance, la cruauté, l'athéisme, la débauche, l'oubli de tous les devoirs, et principalement de ceux dont des ames moins énergiquement prononcées paraissent faire leurs délices. La première manie de cet homme singulier était de détester souverainement sa mère, et malheureusement cette haine, fondée en principes, s'étayait chez lui, et sur des raisonnemens sans réplique, et sur l'intérêt puissant qu'il devait nécessairement avoir d'en être fort vîte débarrassé. Madame de Bressac faisait tout pour ramener son fils dans les sentiers de la vertu, mais elle y employait

trop de rigueur ; il en résultait que le jeune homme, plus enflammé par les effets même de cette sévérité, ne se livrait à ses goûts qu'avec une plus grande impétuosité, et que la pauvre dame ne recueillait de ses persécutions, qu'une dose de haine infiniment plus forte.

Ne vous imaginez pas, disait un jour Bressac à Justine, que ce soit d'elle-même que ma mère agisse dans tout ce qui vous concerne ; croyez que si je ne la persécutais pas à tout instant, elle se rappelerait à peine les soins qu'elle vous a promis ; elle vous fait valoir tous ses pas, tandis qu'ils ne sont que mon seul ouvrage ; oui, Justine, à moi seul est due cette reconnaissance que vous prodiguez à ma mère ; et celle que j'exige de vous, doit vous paraître d'autant plus désintéressée, que, quelque jeune et jolie que vous puissiez être, vous savez bien que je ne prétends point à vos faveurs ; non, chère fille, non ; doué du plus profond mépris pour tout ce qu'on peut obtenir d'une femme... pour son personnel même, les services que je vous demande, sont d'un tout autre genre, et quand vous serez bien convaincue de ce que j'ai fait pour votre tranquillité, j'espère que je trouverai

dans votre ame tout ce que je suis en droit d'en attendre.

Ces discours, souvent répétés, paraissaient si obscurs à Justine, qu'elle ne savait comment y répondre ; elle le faisait pourtant, et peut-être avec trop de facilité ; faut-il l'avouer? Hélas! oui ; déguiser les torts de Justine, serait tromper la confiance du lecteur, et mal répondre à l'intérêt que ses revers ont inspiré jusqu'à ce moment.

Quelques eussent été les indignes procédés de Bressac pour elle, dès le premier jour qu'elle l'avait vu, il lui avait été impossible de se défendre d'un mouvement violent de tendresse pour lui ; la reconnaissance augmentait dans son cœur cet involontaire penchant auquel la fréquentation perpétuelle de l'objet chéri prêtait chaque jour de nouvelles forces ; et définitivement, la pauvre Justine adorait ce scélérat malgré elle, avec la même ardeur qu'elle idolâtrait son Dieu, sa religion... la vertu ; elle avait fait mille réflexions sur la cruauté de cet homme, sur son éloignement pour les femmes, sur la dépravation de ses goûts, sur les distances morales qui les séparaient, et rien, rien au monde ne pouvait éteindre cette passion naissante ; si Bressac

lui eût demandé sa vie; s'il eût voulu son sang, Justine eût tout donné, tout répandu, désolée de ne pouvoir encore à son gré faire de plus grands sacrifices à l'unique objet de son cœur. Voilà l'amour, voilà pourquoi les Grecs le peignirent avec un bandeau. Mais Justine n'avait jamais parlé, et l'ingrat Bressac était loin de démêler la cause des pleurs qu'elle versait journellement pour lui. Il était bien difficile pourtant qu'il ne se doutât pas du desir qu'elle avait de voler au-devant de tout ce qui pouvait lui plaire; qu'il n'entrevît pas des prévenances assez fortes, assez aveugles pour servir même ses erreurs, autant que la décence pouvait le permettre, et le soin qu'elle avait de les déguiser toujours à sa mère. Justine, par cette conduite si naturelle à un cœur séduit, avait mérité la confiance entière du jeune Bressac, et tout ce qui venait de cet amant chéri, paraissait d'un tel prix aux yeux de Justine, que bien souvent l'infortunée s'imaginait avoir obtenu de l'amour, ce que lui accordait uniquement le libertinage... la méchanceté, ou, peut-être plus sûrement encore, le besoin dont il la croyait aux affreux projets de son cœur.

Croirait-on qu'un jour il osa lui dire:

« Parmi les jeunes gens que je débauche, Justine, il en est quelques-uns qui ne se livrent à moi que par complaisance; ceux-là auraient besoin de voir à nud les attraits d'une jeune fille. Cette nécessité offense mon orgueil : j'aimerais bien mieux que cet état où je les desire ne fût dû qu'à moi. Cependant, comme il m'est indispensable, je préférerais, mon ange, le devoir à toi qu'à tout autre; je ne me douterais de rien, tu les disposerais dans mon cabinet, et ne les ferais passer dans ma chambre que quand ils seraient en état. — Oh! monsieur, répondait Justine en larmes, pouvez-vous me proposer de pareilles choses? et les horreurs où vous vous livrez... Ah! Justine, interrompit Bressac, peut-on jamais se corriger de ce penchant!... Si tu pouvais en connaître les charmes; si tu pouvais comprendre ce qu'on éprouve à la douce illusion de n'être plus qu'une femme! Incroyable égarement de l'esprit; on abhorre ce sexe, et l'on veut l'imiter! Ah! qu'il est doux d'y réussir, qu'il est délicieux d'être la putain de tous ceux qui veulent de vous, et portant sur ce point au dernier période, le délire et la prostitution, d'être successivement, dans le même jour, la maitresse d'un crocheteur, d'un valet, d'un

soldat, d'un cocher; d'en être tour-à-tour chéri, caressé, jalousé, menacé, battu; tantôt victorieux dans leurs bras, et tantôt victime à leurs pieds, les attendrissant par des caresses, les ranimant par des excès: eh! non, non, Justine, tu ne comprends pas quel est ce plaisir pour une tête organisée comme la mienne. Mais, le moral à part, si tu te représentais quelles sont les titillations voluptueuses de ce divin goût! ce qu'il fait sentir... éprouver; il est impossible d'y tenir; c'est un chatouillement si vif... des mouvemens de lubricité si piquans... un délire si complet... on perd l'esprit, on déraisonne; mille baisers, plus ardens les uns que les autres, n'expriment pas encore avec assez d'ardeur l'ivresse où nous plonge l'agent; enlacé dans ses bras, les bouches colées l'une sur l'autre, nous voudrions que notre existence entière pût s'incorporer à la sienne; nous ne voudrions faire avec lui qu'un seul être; si nous osons nous plaindre, c'est d'être négligées; nous voudrions que, plus robuste qu'Hercule, notre fouteur nous pénétrât, nous élargit; que cette semence précieuse, élancée brûlante au fond de nos entrailles, fit, par sa chaleur et sa force, jaillir la nôtre dans ses

mains; nous voudrions n'être que foutre, quand il nous arrose du sien. Ne t'imagines pas que nous soyons faits comme les autres hommes; c'est une construction toute différente; et cette membrane chatouilleuse tapissant l'intérieur de vos infâmes cons, le ciel, en nous créant, en orna les autels où nos céladons sacrifient; nous sommes aussi certainement femmes là, que vous l'êtes à l'atelier de la génération; il n'est pas un de vos plaisirs qui ne nous soit connu, pas un dont nous ne sachions jouir: mais nous avons de plus les nôtres, et c'est cette réunion délicieuse qui fait de nous les hommes de la terre les plus sensibles à la volupté... les mieux créés pour la sentir. C'est cette réunion enchanteresse qui rend impossible la correction de nos goûts... qui ferait de nous des enthousiastes et des frénétiques, si l'on avait encore la stupidité de nous punir... qui nous fait adorer jusqu'à la mort enfin, le Dieu charmant qui nous enchaîne.

Ainsi s'exprimait monsieur de Bressac, en préconisant ses plaisirs. Justine essayait-elle de lui parler de la respectable femme à laquelle il devait le jour, et des chagrins que de pareils désordres devaient lui donner, elle

n'appercevait plus dans ce jeune homme que du dépit, de l'humeur, et sur-tout beaucoup d'impatience de voir si long-tems, en de telles mains, des richesses qui, selon Bressac, auraient déjà dû lui appartenir; elle n'y voyait plus que la haine la plus invétérée contre cette femme si honnête et si vertueuse, la révolte la plus constatée contre tout ce que les sots appellent les sentimens de la nature, et qui, bien analysés, ne sont que de purs effets de l'habitude.

Il est donc vrai que quand on est parvenu à transgresser aussi formellement dans ses goûts l'instinct de cette prétendue loi, la suite nécessaire de ce premier écart soit un penchant des plus violens à se précipiter bientôt dans mille autres.

Quelquefois l'ardente Justine employait des moyens pieux; souvent consolée par ceux-là, parce qu'il est du caractère de la faiblesse de se contenter toujours des chimères, elle essayait de faire passer leurs illusions dans l'ame de ce pervers; mais Bressac, ennemi déclaré des mystères de la religion, frondeur opiniâtre de ses dogmes, antagoniste outré de son auteur, au lieu de se laisser dominer par les opinions de Justine, s'efforça

bientôt de les subjuguer par les siennes. Il estimait assez l'esprit de cette jeune personne, pour desirer d'y porter le flambeau de la philosophie ; il avait besoin d'ailleurs de détruire en elle tous les préjugés. Voici donc comme il combattit ceux du culte :

Toutes les religions partent d'un principe faux, Justine, lui disait-il un jour ; toutes supposent comme nécessaire l'admission d'un être créateur, dont l'existence est impossible. Rappelles-toi, sur cela, les préceptes censés de ce certain Cœur-de-Fer, qui, dis-tu, avait comme moi, travaillé ton esprit. Rien de plus sages que les principes de ce brigand ; je le vois comme un homme de beaucoup d'esprit, et l'avilissement dans lequel on a la sottise de le tenir, ne lui ôte pas le droit de bien raisonner.

Si toutes les productions de la nature sont des effets résultatifs des loix qui la captivent ; si son action et sa réaction perpétuelles supposent le mouvement nécessaire à son essence, que devient le souverain maître que lui prêtent gratuitement ceux qui ont quelqu'intérêt à l'adopter ? Voilà ce que te disait ce sage instituteur, chère fille. Que sont donc les religions, d'après cela, si-non le frein dont

la tyrannie du plus fort voulut captiver le plus faible? Rempli de ce dessein, il osa dire à celui qu'il prétendait dominer, qu'un Dieu forgeait les fers dont sa cruauté l'entourait; et celui-ci, abruti par sa misère, crut indistinctement tout ce que voulut l'autre. Les religions, nées de ces fourberies, peuvent-elles donc mériter quelque respect? En est-il une seule qui ne porte l'emblême de l'imposture et de la stupidité? Que vois-je dans toutes: des mystères qui font frémir la raison, des dogmes outrageant la nature, des cérémonies grotesques qui n'inspirent que la dérision et le dégoût; mais, si de toutes, deux méritent plus particulièrement notre mépris et notre haine, ô Justine, ne sont-ce pas celles qui s'appuient sur ces deux romans imbécilles, connus sous le nom d'ancien et de nouveau Testament. Parcourons un moment cet assemblage ridicule d'impertinences, de mensonges et de balourdises; et voyons le cas qu'il en faut faire: ce seront des questions que je te ferai; tu y répondras si tu peux.

Comment d'abord faut-il que je m'y prenne pour prouver que les Juifs, brûlés à l'inquisition par milliers, furent pendant quatre mille ans les favoris de Dieu? Comment, vous

qui adorez leur loi, les faites-vous mourir parce qu'ils suivent leur loi? Comment votre barbare et ridicule Dieu a-t-il été assez injuste, pour préférer au monde entier la petite horde juive, et quitter ensuite ce peuple favori, pour une autre caste infiniment plus petite et plus méprisable?

Pourquoi ce Dieu-là a-t-il fait autrefois tant de miracles? Et pourquoi n'en veut-il plus faire pour nous, quoique nous ayons remplacé ce peuple, en faveur duquel il en opérait de si charmans jadis?

Comment concilierez-vous la chronologie des Chinois, des Chaldéens, des Phéniciens, des Egyptiens avec celle des Juifs, et comment accorderez-vous entre elles quarante manières différentes de supputer le tems chez les commentateurs? Si je dis que Dieu dicte ce livre, ne me répondra-t-on pas qu'alors ce Dieu est un donc fier ignorant?

Ne le voilà-t-il pas tel encore, quand j'avancerai qu'il dit que Moïse écrivit dans le désert au-delà du Jourdain? comment cela se fait-il, puisque Moïse ne passa jamais le Jourdain?

Le livre de Josué vous dit que Dieu fit graver le recueil des loix juives sur du mortier; or, tous les écrivains de ce tems vous apprennent

nent qu'alors on ne gravait que sur la pierre et la brique. N'importe, admettons l'idée ; je demande comment dans cette hypothèse, on a pu conserver ce recueil gravé sur du mortier ; et comment un peuple qui manquait de tout dans le désert, qui n'avait ni habits ni souliers, pouvait s'occuper de graver des loix ?

Comment se trouve-t-il dans un livre dicté par votre Dieu, des noms de villes qui n'existèrent jamais, des préceptes pour les rois que les Juifs avaient en horreur, et qui ne les gouvernaient pas encore... enfin une fourmillière de pareilles contradictions ? Votre Dieu est donc à-la-fois un imbécille et un inconséquent ! J'aimerais autant n'en point avoir, que d'être réduit à en adorer un de cette tournure.

Comment prenez-vous l'histoire burlesque de la côte d'Adam ? est-elle physique ou allégorique ? Comment Dieu créa-t-il la lumière avant le soleil ? Comment divisa-t-il la lumière des ténèbres, puisque les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière ? Comment fit-il le jour avant que le soleil fût fait ? Comment le firmament fut-il formé au milieu des eaux, puisqu'il n'y a point de firma-

ment (1) ? N'est-il pas clair que votre plat Dieu est aussi mauvais physicien, que détestable géographe et ridicule chronologiste ?

Voulez-vous une nouvelle preuve de sa sottise ? Avec quel dégoût ne lisez-vous pas dans les livres qu'il dicte, que quatre fleuves, distans de mille lieues l'un de l'autre, prennent pourtant leur source dans le paradis terrestre! Quelle est cette ridicule défense de manger du fruit d'un arbre dans un jardin dont on dispose ? Il y a bien de la méchanceté à Dieu de faire une pareille défense ; car il savait bien que l'homme succomberait ; c'est donc un piège qu'il lui tendait. Quel vil coquin que votre Dieu ! je ne le voyais que comme un imbécille ; mais, en le suivant d'un peu près, je le trouve un bien grand scélérat.

Comment trouvez-vous ce grand benêt d'Eternel qui vient promener, tête-à-tête avec Adam, Eve et le serpent, tous les jours à midi, et cela, dans le pays où le soleil est alors dans sa plus grande activité ? Pourquoi, quelque-tems après, cet original-là ne veut-

---

(1) Cette notion de firmament n'est qu'une fable grecque.

il plus qu'on prenne l'air dans son parc? et met-il près de la porte, pour en empêcher, un bœuf (1), l'épée flamboyante à la main? Peut-on rien voir de plus plat et de plus ridicule que cette collection d'anecdotes?

De quelle manière m'expliquerez-vous l'histoire des anges qui baisent les filles de l'homme, et qui engendrent des géants? Si tout cela est allégorique, c'est en vérité bien beau, et il y a un furieux effort de génie à avoir trouvé tout cela.

Comment vous tirerez-vous à présent du déluge, qui, s'il ne dura que quarante jours, comme Dieu le dit, ne dut pourtant donner que dix-huit pouces d'eau sur la terre? Comment m'expliquerez-vous les cataractes du ciel, les animaux arrivant des quatre parties du monde pour être enfermés dans un grand coffre, où il ne tiendrait seulement pas, d'après les proportions que vos livres divins en donnent, ce que contient la ménagerie du Grand-Seigneur? Et comment la famille de Noé, qui n'était composée que de huit personnes, put-elle alimenter et soigner toutes ces créatures? O puissant Dieu des Juifs! je

(1) Chérubin veut dire bœuf.

suis bien certain que parmi toutes ces bêtes, il n'y en avait pas une plus bornée que toi.

Et la tour de Babel, comment vous en tirerez-vous ? Elle était sans doute beaucoup plus haute que les pyramides d'Egypte ; puisque Dieu laissa subsister ces pyramides ; la seule analogie que je trouve ici, c'est la confusion des langues avec les fabricateurs de votre Dieu ; il y a certes une grande ressemblance entre les gens qui ne s'entendent plus en formant un colosse matériel, et ceux qui déraisonnent en en édifiant un moral.

Et le bon Abraham, qui, à l'âge de cent trente-cinq ans, fait passer Sara pour sa sœur, de peur qu'on ne la débauche ; ne vous amuse-t-il pas un peu ? J'aime assez Abraham, moi ; mais je le voudrais un peu moins menteur... plus soumis, et que quand Dieu veut que sa postérité se fasse circonscrire, le pauvre Abraham ne s'y oppose pas.

Ce qui me plaît infiniment, Justine, c'est le gaillard épisode des Sodomites, qui veulent enculer des anges, et le bon Lotht, qui aime mieux leur voir enculer ses filles, ce qui ne devait pas être la même chose aux yeux de gens aussi connaisseurs en cette partie, que les riverains du lac Asphalite.

Mais la question que vous allez résoudre sur-le-champ sans doute, c'est comment la statue de sel en laquelle fut changée la femme de Lotht, put résister si long-tems à la pluie ?

Comment justifierez-vous les bénédictions tombées sur Jacob, qui trompe Isaac son père, et qui vole Laban son beau-père ? Comment arrangerez-vous l'apparition de Dieu sur une échelle, et le duel de Jacob avec un ange ? Oh ! comme cela est joli ! comme cela est intéressant !

Mais dites-moi comment vous vous tirerez de la petite erreur de calcul de cent quatre-vingt-quinze ans, que l'on trouve en vérifiant le séjour des Juifs en Egypte ? comment vous arrangerez le bain des filles de Pharaon dans le Nil, où jamais personne ne se baigne, à cause des crocodiles ?

Moïse ayant épousé la fille d'un idolâtre, comment Dieu, qui n'aimait pas les idolâtres, le prit-il néanmoins pour son prophète ? Comment les magiciens de Pharaon firent-ils les mêmes miracles que Moïse ? Comment Moïse, guidé par votre puissant Dieu, et se trouvant (suivant Dieu) à la tête de six cent trente mille combattans, s'enfuit-il avec son

peuple, au lieu de s'emparer de l'Egypte, dont tous les premiers nés avaient été mis à mort par Dieu même ? Comment la cavalerie de Pharaon poursuivit-elle ce peuple dans un pays où jamais cavalerie ne put agir ? et comment d'ailleurs Pharaon avait-il une cavalerie, puisque, dans la cinquième plaie de l'Egypte, Dieu avait spirituellement fait périr tous les chevaux ?

Comment un veau d'or put-il être formé dans huit jours ? et comment Moïse réduisit-il ce veau d'or en cendre ? Vous paraît-il encore bien naturel que vingt-trois mille hommes, dans le fond d'un désert, se laissent égorger par une seule tribut ?

Et que penserez-vous de l'équité divine, quand vous verrez que Dieu ordonne à Moïse, qui a pour femme une Madianite, de tuer vingt-quatre mille hommes, parce qu'un seul d'entre eux a couché avec une Madianite ? Ces Hébreux, qu'on nous peint si féroces, n'étaient-ils pas néanmoins de bonnes gens de se laisser égorger ainsi pour des filles ? Mais, dites-moi, je vous prie, peut-on s'empêcher de rire, en voyant que Moïse trouve trente-deux mille pucelles dans le camp Madianite, avec soixante-un mille ânes ? Il

fallait au moins deux ânes par pucelle ; il n'y a pas d'honnête créature qui ne soit flattée, en pareil cas, d'en avoir un par devant, et l'autre par derrière.

Mais Dieu, bête, ignorant, mauvais géographe, affreux chronologiste, détestable physicien, sera-t-il meilleur naturaliste ? Non vraiment ; car il nous assure qu'il ne faut pas manger du lièvre, parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le pied fourchu ; tandis qu'il n'y a pas d'écolier de huitième qui ne sache que le lièvre a le pied fendu et qu'il ne rumine pas. Mais c'est quand il fait le législateur, votre sublime Dieu, qu'il devient réellement superbe : y a-t-il rien de si sage, de si essentiel que de recommander aux maris de ne point coucher avec leurs femmes quand elles ont leurs règles, et de les punir de mort si cela leur arrive, de prescrire la manière dont il faut se laver, se torcher le cul ?... En vérité tout cela est du plus grand genre ; et s'il est aisé de reconnaître à tout la main de l'Eternel... il est assurément bien facile d'aimer un Eternel qui prescrit de si belles choses.

Comment me prouverez-vous la nécessité d'un miracle pour passer le Jourdain, qui n'a pas quarante pieds de large ?

Comment arrangerez-vous qu'il n'y ait que les murs de Jérico qui puissent tomber au son de la trompette ?

Comment excuserez-vous l'action de la putain Rahal qui trahit Jérico sa patrie ? En quoi cette trahison était-elle nécessaire, puisqu'il suffisait d'un petit air de trompette pour se rendre maître de la ville ?

Pourquoi faut-il maintenant que ce soit des flancs de cette putain Rahal que Dieu veuille que son cher fils tire son origine ?

Pourquoi faut-il qu'enfant du crime et de la trahison, votre Jésus, sur le compte duquel nous allons bientôt revenir, tire également son origine de l'inceste de Thamar et de Juda, et de l'adultère de David et de Betsabé ? Oh ! comme les voies de Dieu sont incompréhensibles, et comme un être incompréhensible est aimable !

De quel œil verrez-vous Josué faire pendre trente-une personnes seulement, parce qu'il avait envie d'avoir leur bien ?

Comment parlerez-vous de la bataille de Josué contre les Amorhéens, pendant laquelle le Seigneur-Dieu, toujours très-humain, fait tomber pendant cinq heures de suite des quartiers de rochers sur les ennemis du peuple juif ?

Comment concilierez-vous, avec la connaissance que vous avez maintenant des astres, l'ordre de Josué au soleil de s'arrêter, pendant que le soleil est fixe, et que c'est la terre qui tourne ? Eh! vraiment, allez-vous me répondre, c'est que Dieu ne savait pas encore les progrès que nous ferions en astronomie; c'est un grand génie que votre Dieu !

Que penserez-vous de Jephté qui immole sa fille et qui fait égorger quarante-deux mille Juifs, seulement parce que leur langue n'est pas assez déliée pour prononcer le mot SHIBOLET ?

Pourquoi, dans votre nouvelle loi, me parlez-vous du dogme de l'enfer et de celui de l'immortalité de l'ame, tandis que l'ancienne, sur laquelle la nouvelle est calquée, ne dit pas un mot de ces dégoûtantes absurdités ?

Comment adoucirez-vous l'immoralité du joli petit conte de ce Lévite venu sur son âne à Gaba, et que les gens de cette ville veulent enculer ? Le pauvre diable abandonne sa femme pour se tirer d'affaire; mais comme les femmes sont plus délicates que nous, la malheureuse meurt dans l'opération sodomite. Ah ! je vous en prie, dites-moi l'utilité de pa-

reilles gentillesses dans un livre dicté par l'esprit de Dieu !

Mais ce que j'espère au moins que vous m'expliquerez, c'est le dix-neuvième verset du premier chapitre des Juges, par lequel il est dit que Dieu qui accompagne Juda ne peut gagner une victoire, attendu que les ennemis ont des charriots armés de faux. Comment se peut-il qu'un Dieu qui arrête le soleil, qui change tant de fois le cours de la nature, ne puisse venir à bout de vaincre les ennemis de son peuple, parce qu'ils ont des charriots armés de faux ? Ne se pourrait-il pas que les Juifs, infiniment plus athées que nous ne le croyons, n'eussent jamais regardé leur Dieu que comme une Divinité locale et protectrice, qui tantôt était plus puissante que les dieux ennemis, et tantôt était subjuguée par eux ? Cette opinion n'est-elle pas prouvée par cette réponse de Jephté... « Vous possédez de droit ce que votre Dieu CHAMOS vous a donné, souffrez donc que nous jouissions des biens qu'ADONAÏ notre Dieu nous a donné de même ». Maintenant je pourrais vous demander encore comment il se trouvait un si grand nombre de charriots armés de faux dans un pays si montagneux, qu'on ne pouvait y voyager qu'avec des ânes ?

Vous devriez bien m'expliquer aussi comment il est possible que dans un pays dénué de bois, Samson ait mis le feu aux moissons philistines, en attachant des flambeaux à la queue de trois cents renards, qui, communément, n'habitent que les bois? comment il tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne? et comment il sortit d'une des dents de cette mâchoire une fontaine d'eau limpide? Convenez que soi-même il faut être un peu MACHOIRE D'ANE pour avoir inventé une telle fable, ou pour y croire.

Je vous demande les mêmes éclaircissemens sur le bon-homme Tobie qui dormait les yeux ouverts, et qui fut aveuglé par une ordure d'hirondelle?... sur l'ange qui descendit exprès de ce qu'on appelle l'Empirée pour aller chercher avec Tobie de l'argent que le Juif Gabel devait au père de ce Tobie?... sur la femme de ce même Tobie, qui avait eu sept maris à qui le diable avait tordu le cou?... et sur la manière de rendre la vue aux aveugles avec le fiel d'un poisson? Ces histoires sont vraiment curieuses, et je ne connais rien de plus joli, après le roman du petit Poucet.

Mais pourrai-je, sans votre secours, interpréter le texte sacré, qui dit que la belle Judith

descendait de Siméon, fils de Ruben, quoique Siméon soit frère de Ruben, suivant le même texte sacré, qui ne peut mentir ! J'aime beaucoup Esther, et je trouve Assuérus fort censé d'épouser une Juive et de coucher six mois avec elle sans savoir qui elle est.

Lorsque Saül fut déclaré roi, les Juifs étaient esclaves des Philistins, et l'on ne leur permettait aucune arme; ils étaient même obligés d'aller chéz les Philistins pour aiguiser leurs fers de ménage et d'agriculture. Comment se peut-il donc, d'après cela, que Saül, à la tête de trois cent trente mille combattans dans un pays qui ne peut nourrir trente mille ames, gagne cependant une mémorable victoire sur ces Philistins ?

Votre David m'embarrasse au moins tout autant; je vois avec peine, dans un tel scélérat, la tige de votre Dieu-Jésus; il est dur, pour un individu qui se mêle d'être Dieu, de ne tenir son origine que d'un assassin, d'un adultère, d'un ravisseur de femme, d'un vérolé, d'un coquin en un mot, qui eût été roué vingt fois, si nos loix d'Europe eussent pu l'atteindre.

A l'égard de ses richesses et de celles de Salomon, vous conviendrez qu'elles paraissent

difficiles

difficiles à concilier avec la pauvreté du pays? On arrange difficilement que Salomon, comme dit votre texte sacré, ait eu quatre cent mille chevaux dans un pays où il n'y eut jamais que des ânes.

Comment accorderez-vous, je vous prie, les magnifiques promesses des prophètes juifs avec le perpétuel esclavage de ce malheureux peuple, qui, tantôt languit sous les Phéniciens, les Babyloniens, tantôt sous les Perses, sous les Syriens, sous les Romains, etc.

Votre Ezéchiel me paraît, ou un grand cochon ou un grand libertin, quand il mange de la merde, et il me scandalise quand il dit à une fille : « Lorsque votre gorge s'est formée et que vous avez eu du poil, je me suis étendu sur vous, j'ai couvert votre nudité, je vous ai donné de superbes choses; mais vous vous êtes bâti un bordel, vous vous êtes prostituée dans les places publiques, vous avez desiré avec fureur de coucher avec ceux qui possèdent des membres d'ânes, et qui éjaculent comme des chevaux ». Oh! pudique Justine, tout cela, selon vous, est-il très-honnête? un tel livre doit-il être nommé saint, et faire la pâture des jeunes filles?

L'histoire de votre Jonas enfermé trois jours

dans le ventre d'une baleine, n'est-elle pas tout aussi dégoûtante ? n'est-elle pas visiblement copiée d'après celle d'Hercule, également captif dans les flancs d'une pareille bête ? mais qui, plus adroit que votre prophête, eut l'esprit de manger sur le gril le foie de la baleine.

Faites-moi comprendre, je vous prie, les premiers versets du prophête Osée : Dieu lui ordonne expressément de prendre une putain, et de lui faire des fils de putains ; le malheureux obéit ; Dieu n'est pas encore content ; il veut qu'il prenne une femme qui ait fait son mari cocu, le prophête obéit encore ; dites-moi, je vous prie, à quoi bon tout cela dans un livre saint ?... Quel genre d'édifications, il revient aux fidèles croyans de ces révoltantes absurdités ?

Mais c'est sur le nouveau Testament que vos instructions me deviennent plus nécessaires ; j'ai peur d'être embarrassé quand il faudra que j'accorde les deux généalogies de Jésus ; on me dira que Mathieu donne Jacob pour père à Joseph, et que Luc le fait fils d'Elie ; on me demandera comment l'un compte cinquante-six générations, et comment l'autre n'en compte que quarante-deux ;

pourquoi enfin cet arbre généalogique est celui de Joseph, qui n'était pas le père de Jésus. Serez-vous de l'avis de Saint-Ambroise, qui dit que l'ange fit à Marie un enfant par l'oreille (Maria per aurem imprægnata est.) ou du jésuite Sanchès qui assure qu'elle déchargea pendant que l'ange la foutait?

Si j'ose parler, d'après Saint-Luc, du dénombrement de toute la terre ordonné par Auguste pendant que Cirénius gouvernait la Judée, ce qui fut cause de la fuite en Egypte, on me rira au nez; car il n'est personne qui ne sache qu'il n'y eut jamais de dénombrement dans l'Empire, et que c'était Varus et non Cirenius qui gouvernait pour-lors en Syrie.

Quand je parlerai, d'après Mathieu, de cette fuite en Egypte, on me dira que cette fuite est un roman, qu'aucun des autres évangélistes n'en parle; et, si j'accorde alors que la sainte famille resta en Judée, on me soutiendra qu'elle a été en Egypte.

Et croyez-vous que les astronomes ne se moqueront pas de moi, si je leur parle de l'étoile qui conduisit trois rois dans une étable; comment, à la suite de ce conte, arrangerez-vous qu'Hérode, le plus despote des hommes,

ait pu craindre un moment d'être supplanté par le bâtard d'une putain, venu au monde dans une étable. Il est fâcheux qu'aucun historien ne vienne à l'appui de votre prétendu massacre des Innocens ; il serait fort à desirer pour l'humanité, que ceux de la Saint-Barthélemy, de Mérindol, de Cabrières, etc., etc. fussent aussi douteux que ceux-là.

Mais, ce que j'espère me voir expliquer par vous, c'est la manière charmante dont le Diable emporte Dieu, et le perche sur une montagne, d'où l'on voyait toute la terre ; le Diable qui promet tous ces biens à Dieu, pourvu que Dieu adore le Diable, pourra peut-être scandaliser beaucoup d'honnêtes-gens pour lesquels je vous demande un mot de recommandation.

Quand vous vous marierez, Justine, vous voudrez bien me dire de quelle manière Dieu, qui allait aussi à la nôce, s'y prenait pour changer l'eau en vin, en faveur des gens qui étaient déjà ivres.

En mangeant des figues à votre déjeûner à la fin de juillet, vous voudrez bien me dire aussi, pourquoi Dieu, ayant faim, cherche aussi des figues au mois de mars, quand ce n'est pas le tems des figues ?

Après tous ces éclaircissemens, il m'échappera pourtant encore quelques bêtises; il faudra que je dise, par exemple, que Dieu a été condamné à être pendu pour le péché originel; si on me répond qu'il ne fut jamais question de péché originel ni dans l'ancien ni dans le nouveau Testament, qu'il est seulement dit qu'Adam fut condamné à mourir le jour qu'il aurait mangé du fruit de l'arbre de la science, mais qu'il n'en mourut pas; si on me traite de fou, pour oser dire que Dieu fut pendu pour une pomme mangée quatre mille ans avant sa mort, je vous assure que la réponse m'embarassera.

Dirai-je avec Luc, que c'est du petit village de Béthanie que Jésus s'élança vers le ciel, ou bien avec Mathieu, que ce fut de la Galilée; préférerai-je l'opinion d'un docteur, qui, pour tout concilier, prétend que Dieu avait un pied en Galilée et l'autre en Béthanie?

Instruisez-moi pourquoi le CREDO, qu'on appelle le Symbole des Apôtres, ne fut fait que du tems de Jérôme et de Rufin, quatre cents ans après les apôtres? Dites-moi pourquoi les premiers pères de l'église ne citent jamais que les évangiles appelés apocrifes;

n'est-ce pas une preuve évidente que les quatre canoniques n'étaient pas encore faits ?

Et toutes ces fraudes, pièces où le mensonge et la fourberie sont obligés de recourir pour étayer vos absurdités chrétiennes, ne sera-ce pas avec un peu de peine que vous les légitimerez à mes yeux ?

Dites-moi pourquoi Jésus n'ayant point institué sept sacremens, votre religion en admet pourtant sept ? Pourquoi Jésus n'ayant jamais parlé de la Trinité, vous adorez pourtant la Trinité ? En un mot, pourquoi votre Dieu, réunissant autant de puissance, n'a pourtant pas celle de nous instruire de toutes ces vérités si essentielles à notre salut ?

Abandonnons un instant tout ce qu'on dit de votre Christ ; jugeons-le sur ses paroles et sur ses actions, plus que sur les relations de ceux qui nous en parlent. Comment, je vous en prie, des hommes raisonnables peuvent-ils encore ajouter quelque croyance aux paroles obscures, aux prétendus miracles du vil instituteur de ce culte effrayant ? Exista-t-il jamais un bateleur plus fait pour l'indignation publique ? Qu'est-ce qu'un Juif lépreux, qui, né d'une catin et d'un soldat, dans le plus chétif coin de l'Univers, ose se faire passer

pour l'organe de celui qui, dit-on, a créé le monde ? Avec des prétentions si relevées, vous conviendrez, Justine, qu'il fallait au moins quelques titres ? Quels sont ceux de ce ridicule ambassadeur, que va-t-il faire pour prouver sa mission ? La terre va-t-elle changer de face ? les fléaux qui l'affligent vont-ils s'anéantir ? le soleil va-t-il l'éclairer nuit et jour ? les vices ne la souilleront-ils plus ? N'allons-nous voir enfin régner que le bonheur ? Pas un mot : c'est par des tours de passe-passe, par des gambades et par des calembours (1), que l'envoyé de Dieu s'annonce à l'Univers ; c'est dans la société respectable de manœuvres, d'artisans et de filles publiques, que le ministre du ciel vient manifester sa grandeur ; c'est en buvant avec les uns, foutant avec les autres, que l'ami de Dieu, Dieu même, vient soumettre à ses loix le pécheur endurci ; c'est en n'inventant, pour ses farces, que ce qui peut satisfaire ou

---

(1) Bièvre en fit-il jamais un qui valut celui du Nazaréen à ses disciples : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. » Et qu'on vienne nous dire que les calembours sont de notre siècle.

son luxe, ou sa gourmandise, que l'imposteur prouve sa mission. Quoiqu'il en soit, il fait fortune; de plats coquins se joignent à ce fripon, une secte se forme; les dogmes de cette canaille parviennent à séduire quelques Juifs : esclaves de la puissance romaine, ils devaient embrasser avec joie une religion qui, les dégageant de leurs fers, ne les assouplissait qu'au frein religieux; leur motif se devine; on arrête les séditieux; leur chef périt, mais d'une manière trop douce, sans doute, pour son genre de crime; et par un impardonnable défaut de politique, on laisse disperser les disciples de ce malotru, au lieu de les égorger avec lui : le fanatisme s'empare des esprits; des femmes crient, des fous se débattent, des imbécilles croyent; et voilà le plus méprisable des êtres, le plus mal-adroit fripon, le plus lourd imposteur qui ait encore paru, le voilà Dieu, le voilà fils de Dieu, égal à son père; voilà toutes ses rêveries consacrées, toutes ses paroles devenues des dogmes, et ses balourdises des mystères; le sein de son fabuleux papa s'ouvre pour le recevoir; et ce créateur, jadis simple, le voilà devenu triple, pour complaire à ce fils si digne de sa grandeur. Mais ce saint Dieu en

restera-t-il là ? Non, sans doute ; c'est à de bien plus grandes faveurs que se prêtera sa puissance. A la volonté d'un prêtre, c'est-à-dire, d'un gredin couvert de mensonges et de crimes, ce grand Dieu, créateur de tout ce que nous voyons, s'abaissera jusqu'à descendre dix ou douze millions de fois par matinée dans un morceau de pâte, qui, devant être digéré par les fidels, va se transmuer bientôt au fond de leurs entrailles, dans les excrémens les plus vils ; et cela, pour la satisfaction de ce tendre fils, inventeur odieux de cette impiété monstrueuse dans un souper de cabaret. Il l'a dit, il faut que cela soit ; il a dit : « Ce pain que vous voyez sera ma chair, vous le digérerez comme tel : or, je suis Dieu ; donc Dieu sera digéré par vous ; donc le créateur du ciel et de la terre, se changera en merde, parce que je l'ai dit ; et l'homme mangera et chiera son Dieu, parce que ce Dieu est bon, et qu'il est tout-puissant. »

Cependant les inepties s'étendent : on attribue leur accroissement à leur sublimité, à la puissance de celui qui les introduit, tandis que les causes les plus simples doublent leur existence ; tandis que l'accroissement de l'er-

reur ne prouve jamais que des filoux d'une part, et des imbécilles de l'autre.

Elle arrive enfin sur le trône, cette infâme religion; et c'est un empereur faible, cruel, ignorant, fanatique, qui, l'enveloppant du bandeau royal, en souille ainsi les deux bouts de la terre. O Justine! de quel poids doivent être ces raisons sur un esprit examinateur et philosophe! Le sage peut-il voir autre chose, dans ce ramas de fables épouvantables, que le fruit dégoûtant de l'imposture de quelques hommes, et de la fausse crédulité d'un plus grand nombre. Si Dieu avait voulu que nous eussions une religion quelconque, et s'il était réellement puissant, ou, pour mieux dire, s'il y avait véritablement un Dieu, serait-ce par des moyens aussi absurdes qu'il nous eut fait part de ses ordres? serait-ce par l'organe d'un bandit méprisable qu'il nous eut montré comme il fallait le servir? Sil est suprême, s'il est puissant, s'il est juste, s'il est bon, ce Dieu dont vous me parlez, sera-ce par des énigmes ou des farces qu'il voudra m'apprendre à le servir ou à le connaître? Souverain moteur des astres et du cœur de l'homme, ne peut-il nous instruire en se servant des uns, ou nous parler en se gra-

vant dans l'autre? Qu'il imprime un jour, en traits de feu, au centre du soleil, la loi qui peut lui plaire et qu'il veut nous donner; d'un bout de l'Univers à l'autre, tous les hommes la lisant, la voyant à-la-fois, deviendront coupables, s'ils ne la suivent pas alors; aucune excuse ne pourra légitimer leur incrédulité. Mais n'indiquer ses desirs que dans un coin ignoré de l'Asie; ne choisir, pour spectateur, que le peuple le plus fourbe et le plus visionnaire; pour substitut, que le plus vil artisan, le plus absurde et le plus fripon, embrouiller si bien la doctrine, qu'il est impossible de la comprendre, en absorber la connaissance chez un petit nombre d'individus, laisser les autres dans l'erreur, et les punir d'y être restés. Eh non, Justine, eh non, non, toutes ces atrocités-là ne sont pas faites pour nous guider; j'aimerais mieux mourir mille fois, que de les croire. Il n'y a point de Dieu, il n'y en eut jamais; cet être chimérique n'exista que dans la tête des fous; aucun être raisonnable ne pourra ni le définir, ni l'admettre; et il n'y a qu'un sot qui puisse adopter une idée si prodigieusement contraire à la raison. Mais la nature, me direz-vous, est inconcevable sans un Dieu. Ah! j'entends;

c'est-à-dire, que pour m'expliquer ce que vous comprenez fort peu, vous avez besoin d'une cause où vous ne comprenez rien du tout; vous prétendez démêler ce qui est obscur, en redoublant l'épaisseur des voiles; vous croyez briser un lien, en multipliant les entraves. Physiciens crédules et enthousiastes, pour nous prouver l'existence d'un Dieu, copiez des traités de botanique; entrez, comme Fénélon, dans un détail minutieux des parties de l'homme; élancez-vous dans les airs, pour admirer le cours des astres; extasiez-vous devant des papillons, des insectes, des polipes, des atômes organisés, dans lesquels vous croyez trouver la grandeur de votre vain Dieu : toutes ces choses, vous aurez beau dire, ne démontreront jamais l'existence de cet être absurde et imaginaire; elles prouveront seulement que vous n'avez pas les idées que vous devez avoir de l'immense variété des matières, et des effets que peuvent produire les combinaisons diversifiées à l'infini, dont l'univers est l'assemblage; elles prouveront que vous ignorez ce qu'est la nature, que vous n'avez aucune idée de ses forces, lorsque vous les jugez incapables de produire une foule de formes et d'êtres dont vos yeux,

même armés de microscopes, ne voyent jamais la moindre partie; elles prouveront enfin que, faute de connaître les agens sensibles, vous trouvez plus court d'avoir recours à un mot sous lequel vous désignez un agent spirituel, dont il vous sera toujours impossible d'avoir une idée sûre.

On nous dit gravement qu'il n'y a point d'effet sans cause; on nous répète à tout moment que le monde ne s'est pas fait lui-même : mais l'Univers est une cause, il n'est point un effet, il n'est point un ouvrage; il n'a point été créé, il a toujours été ce que nous le voyons; son existence est nécessaire; il est sa cause lui-même. La nature, dont l'essence est visiblement d'agir et de produire, pour remplir ses fonctions, comme elle le fait sous nos yeux, n'a pas besoin d'un moteur invisible, bien plus inconnu qu'elle-même : la matière se meut par sa propre énergie, par une suite nécessaire de son hétérogénéité; la diversité des mouvemens ou des façons d'agir constitue seule la diversité des matières; nous ne distinguons les êtres des uns des autres que par la différence des impressions ou des mouvemens qu'ils communiquent à nos organes. Quoi! vous voyez que tout est en ac-

tion dans la nature, et vous prétendez que la nature est sans énergie! vous croyez imbécillement que ce tout, agissant essentiellement, peut avoir besoin d'un moteur! Et quel est-il donc ce moteur? Un esprit, c'est-à-dire, un être nul. Persuadez-vous donc, au contraire, que la matière agit par elle-même, et cessez de raisonner sur votre moteur spirituel, qui n'a rien de ce qu'il faut pour la mettre en action; revenez de vos incursions inutiles; rentrez d'un monde imaginaire dans un monde réel; tenez-vous-en aux causes secondes; laissez aux théologiens leur cause première, dont la nature n'a nullement besoin pour produire tout ce que vous voyez. Oh! Justine, comme j'abhorre, comme je déteste cette idée d'un Dieu! comme elle choque ma raison et déplaît à mon cœur! Quand l'athéisme voudra des martyrs, qu'il le dise, et mon sang est tout prêt.

Détestons ces horreurs, chère fille; que les outrages les mieux constatés cimentent le mépris qui leur est si bien dû. A peine avais-je les yeux ouverts, que j'abhorrais ces rêveries grossières; je me fis dès-lors une loi de les fouler aux pieds... un serment de n'y plus revenir. Imites-moi, si tu veux être heureuse;

déteste, abjure, profane, ainsi que moi, et l'objet odieux de ce culte effrayant, et ce culte lui-même, créé pour des chimères, fait, comme elles, pour être avili de tout ce qui prétend à la sagesse. Mais, vous disent à cela les sots, plus de morale, si vous n'avez plus de religion. Imbécilles! quelle est-elle donc cette morale que vous prêchez? et quel besoin l'homme a-t-il de morale pour exister content sur la terre? Je n'en connais qu'une, moi, mon enfant, celle de se rendre heureux, n'importe aux dépens de qui; celle de ne se rien refuser de tout ce qui peut augmenter notre bonheur ici bas, fallut-il même, pour y réussir, troubler, détruire, absorber absolument celui des autres. La nature, qui nous fit naître seuls, ne nous commande nulle part de ménager notre prochain; si nous le faisons, c'est par politique; je dis plus, c'est par égoïsme; nous ne nous nuisons point, de peur qu'on ne nous nuise; mais celui qui sera assez fort pour pouvoir nuire sans craindre le retour, nuira beaucoup, s'il n'écoute que ses penchans, parce qu'il n'en est aucun de plus caractérisé, de plus violent dans l'homme que celui de faire du mal et de despotiser: ces mouvemens nous viennent de la nature;

la seule obligation de vivre en société les modifie. Mais cette nécessité où la civilisation nous met de nous contraindre, n'érige pas cette contrainte en vertu; elle n'empêche pas que la volupté la plus grande pour l'homme existe à en franchir toutes les loix. N'est-ce pas une ridiculité, je le demande, que d'oser dire qu'il faut aimer les autres hommes comme soi-même? et ne reconnaît-on pas, à l'absurdité de ce commerce, toute la faiblesse d'un législateur fourbe et pauvre? Eh! que m'importe à moi le sort de mes semblables, pourvu que je me délecte? en quoi tiens-je à cet individu, si ce n'est par les formes? Or, je vous prie de me dire s'il faut que j'aime un être seulement parce qu'il existe, ou qu'il me ressemble, et que, sous ces uniques rapports, je le préfère subitement à moi. Si c'est-là ce que vous appellez de la morale, en vérité, Justine, votre morale est bien ridicule; et ce que je puis faire de mieux, est, en l'assimilant à votre religion absurde, de la mépriser également. Il n'est aucun motif qui puisse engager raisonnablement un homme à contraindre ses goûts, ses habitudes ou ses penchans, pour plaire à un autre homme: je le répète, s'il le fait, c'est par faiblesse ou par

egoïsme; il ne le fera jamais, s'il est le plus fort; d'où je conclus que toutes les fois que la nature donnera plus de puissance ou plus de moyens à un autre qu'à moi, cet être fera très-bien de me sacrifier à ses penchans, tout comme il peut être sûr que je ne le ménagerai pas, si c'est moi qui l'emporte, parce que, se rendre heureux, abstraction faite de toute considération de quelqu'espèce qu'on puisse la supposer, est, en un mot, la seule et l'unique loi que nous impose la nature. Je connais toute l'étendue de ce principe; je sais jusqu'à quel point il peut conduire les hommes. Mais des hommes à qui je n'assigne d'autres barrières que celles de la nature, peuvent aller impunément à tout, et s'ils sont vraiment raisonnables, ils ne mettront jamais à leurs actions d'autres bornes que leurs desirs, que leurs volontés... leurs passions. Ce qu'on nomme vertu est un être chimérique pour moi : ce mode insignifiant et mobile, qui varie de climat en climat, ne m'inspire aucune grande idée; la vertu d'un peuple ne sera jamais que celle de son sol ou de ses législateurs; celle de l'homme vraiment philosophe doit être la jouissance de ses desirs, ou le résultat de ses passions. Le mot

crime, également arbitraire, ne men impose pas davantage. Il n'est, à mes yeux, de crime à rien, parce qu'il n'est aucune des actions que vous nommez criminelles, qui n'ait été jadis couronnée quelque part. Dès qu'aucune action ne peut être universellement regardée comme crime, l'existence du crime, purement géographique, devient absolument nulle, et l'homme qui s'abstient d'en commettre, quand il en a reçu le penchant de la nature, n'est qu'un sot qui s'aveugle à plaisir sur les premières impressions de cette nature, dont il méconnaît les principes. O Justine! mon unique morale consiste à faire absolument tout ce qui me plaît, à ne jamais rien refuser à mes desirs : mes vertus sont vos vices, mes crimes vos bonnes actions; ce qui vous semble honnête, est vraiment détestable à mes yeux; vos bonnes œuvres me répugnent, vos qualités m'effrayent, vos vertus me font horreur; et si je n'en suis pas encore, comme Cœur-de-Fer, au point d'aller assassiner sur les grands chemins, ce n'est pas que je n'en ai souvent conçu le desir; ce n'est pas que, par unique volupté, je ne l'aie peut-être exécuté quelquefois; mais c'est que je suis riche, Justine,

et que je peux jouir, et faire pour le moins autant de mal, sans me donner autant de peines, et sans courir autant de dangers.

La sensible Justine réfutait mal des argumens de cette force; mais ses larmes coulaient en abondance; c'est la ressource du faible, en se voyant ravir la chimère qui le consolait; il n'ose la réédifier aux yeux du philosophe qui la pulvérise; mais il la regrète, le vide l'effraie, n'ayant pas, comme l'homme puissant, les doux plaisirs du despotisme, il frémit du rôle d'esclave, et le voit d'autant plus horrible, que son tyran n'a plus de frein.

Chaque jour Bressac employait à-peu-près les mêmes armes pour tâcher de corrompre Justine; mais il ne pouvait en venir à bout. Le pauvre tient à la vertu par besoin; la fortune, en lui refusant les moyens du crime, lui ôte en même-tems tout intérêt à secouer un joug qu'il ne verrait ravir à la société qu'aux dépens de sa triste existence. Voilà tout le secret de la vertueuse misère.

Madame de Bressac, remplie de sagesse et de piété, n'ignorait pas que son fils légitimait, par des systêmes indestructibles, tous les vices dont il se souillait; elle en répandait des larmes bien amères dans le sein de la

tendre Justine; lui trouvant de l'esprit, de la sensibilité, et cet âge naïf, où la vertu séduit et trompe à-la-fois les hommes, elle aimait à lui confier ses chagrins.

Il n'était pourtant plus de bornes aux mauvais procédés de son fils pour elle : le comte était au point de ne se plus cacher. Non-seulement il avait entouré sa mère de toute cette canaille servant à ses plaisirs, mais il avait même porté l'insolence et le délire, au point de déclarer à cette femme respectable que si elle s'avisait encore de contrarier ses goûts, il la convaincrait des charmes dont ils étaient, en s'y livrant à ses yeux même.

C'est ici où l'exactitude dont nous nous sommes fait une loi pèse horriblement à nos cœurs vertueux; mais il faut peindre; nous avons promis d'être vrais, toute dissimulation, toute gaze deviendrait une lésion faite à nos lecteurs, de qui l'estime nous est plus chère que tous les préjugés de la décence.

Madame de Bressac, dont l'usage était de venir tous les ans faire ses pâques à la paroisse de sa terre, et parce qu'elle y était plus tranquille, et parce que le pasteur de ce village plaisait mieux à son ame douce et peut-être un peu timorée; madame de Bressac, disons-

nous, venait d'arriver dans cette intention, et n'avait amené, pour ce voyage, que deux ou trois valets et Justine. Mais son fils, peu sensible à ces considérations, et n'ayant pas le projet de s'ennuyer pendant que sa mère allait s'extasier devant un Dieu de pain, auquel il ne croyait guères, avait à-peu-près mené le même train qu'à tous les voyages; valets-de-chambre, laquais, coureurs, secrétaire, jockeis, tout, en un mot, ce qui servait ordinairement ses plaisirs; ce peu d'égards donna de l'humeur à madame de Bressac; elle osa représenter à son fils, que, pour une course de huit jours, ce n'était pas la peine d'avoir tant de monde, et sur l'insouciance du jeune homme à d'aussi sages représentations elle employa le ton de l'autorité. Ecoute, dit Bressac à Justine, devenue très-à-contre-cœur dans cette occasion l'organe des volontés de sa maîtresse, vas dire à ma mère, que le ton qu'elle prend avec moi me déplaît... qu'il est tems que je l'en corrige, et que malgré les bonnes œuvres... les devoirs pieux dont elle s'est acquittée ce matin avec toi, car je sais qu'en dépit de tout ce que j'ai fait pour te persuader des ridicules de la religion chrétienne, il n'est pas de jour où tu n'en remplisses les

infâmes devoirs, que malgré tout cela, dis-je, je vais dans un instant lui donner une petite leçon sous tes yeux, dont j'espère qu'elle profitera pour ne plus me faire de remontrances. — Oh! monsieur. — Obéis, et ne t'avises jamais de répliquer quand c'est de moi que tu reçois des ordres.

Le château se ferme; deux gardes, laissés au dehors, ont ordre de dire à tous ceux qui se présenteront, que madame vient de retourner à Paris; et Bressac remontant dans l'appartement de sa mère avec son fidèle Jasmin, un autre de ses gens nommé Joseph, beau comme un ange, insolent comme le bourreau, et membré comme Hercule; madame, lui dit-il en entrant, il faut que je vous tienne enfin la parole que je vous ai donnée de vous faire juger par vous-même de l'excès des plaisirs qui me transportent quand je me livre à la bougrerie, afin que vous ne cherchiez plus à les traverser désormais. — En vérité, mon fils... — Taisez-vous, madame, ne vous imaginez pas que cette qualité illusoire de mère vous laisse aucun droit sur moi; ce n'est pas un titre à mes yeux que de vous être fait foutre pour me mettre au monde, et ces liens absurdes de la nature n'ont aucune

puissance sur des ames comme la mienne ; vous allez voir de quoi il s'agit, madame ; quand vous aurez jugé mes plaisirs, je suis persuadé que vous les respecterez, vous les trouverez trop piquans pour oser me les interdire; et pénétrée de votre injustice, vous préférerez, je l'espère, les doux effets de mes passions à ceux de votre ridicule autorité.

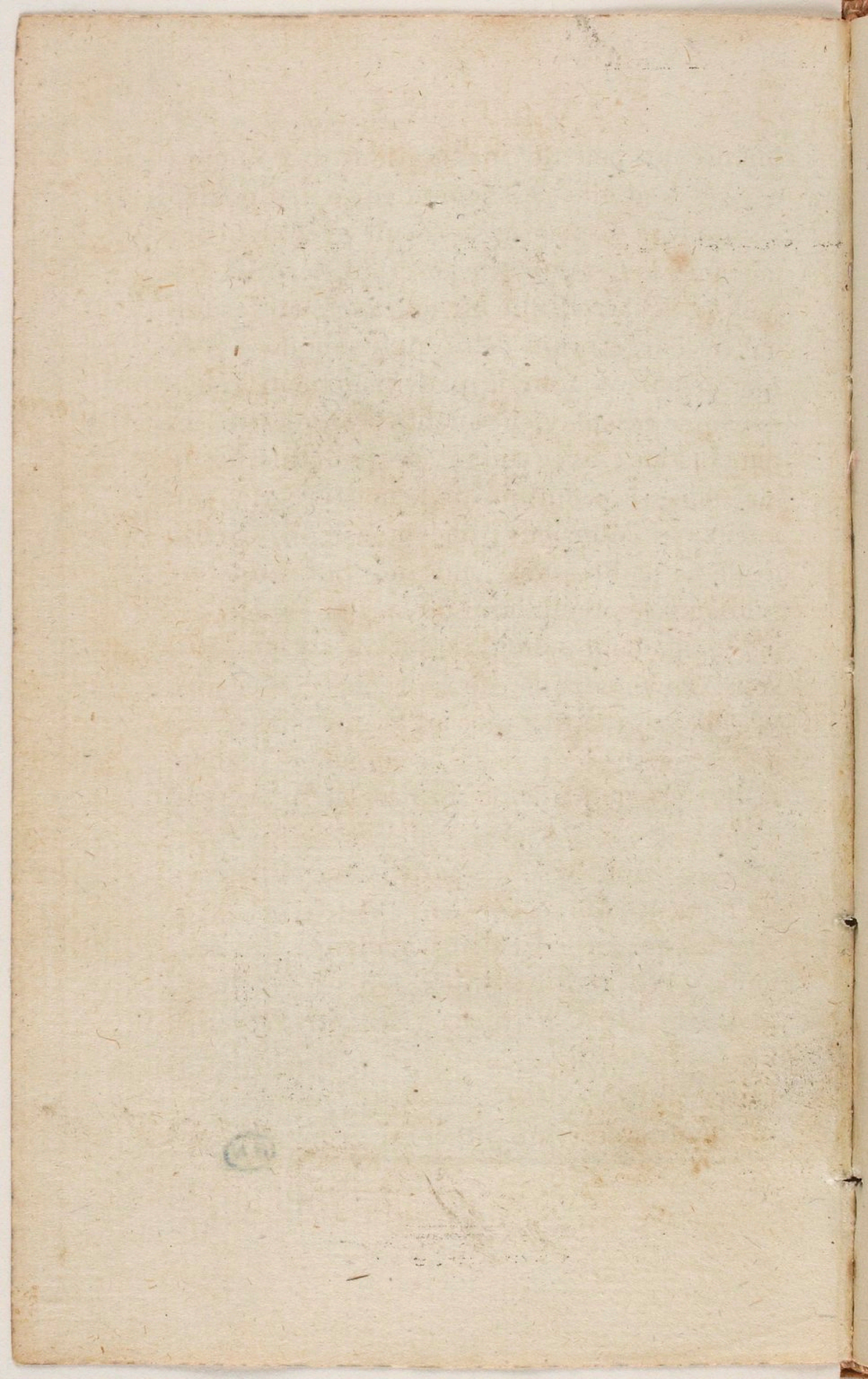
Bressac, en disant cela, ferme porte et fenêtre ; puis s'approchant du lit sur lequel sa mère venait de se jeter un instant pour se reposer des saintes fatigues du matin, il saisit brutalement la dame, ordonne à Joseph de la contenir sous ses yeux, et se fait enculer tout près d'elle par Jasmin ; observez, madame, disait le scélérat, observez avec soin ces mouvemens, je vous conjure... regardez l'extase où me plongent les élans vigoureux de mon fouteur ; voyez mon vit, comme il se dresse... attendez, tout en vous contenant d'une main, Joseph peut me branler de l'autre, et faire dégorger sur vos cuisses charnues le sperme que vont décider les hauts-le-corps de mon amant; vous serez mouillée de mon foutre, madame, vous en serez inondée ; cela vous rappellera l'heureux tems où

mon très-honoré père vous en barbouillait le nombril... Mais, que vois-je, Justine! tu te détournes, places-toi comme ta maîtresse, et contiens-là comme Joseph.

Il n'est pas aisé de peindre à-la-fois ce qu'éprouvaient ici nos différens personnages: l'infortunée Justine pleurait en obéissant; madame de Bressac se dépitait; Joseph enflammé de libertinage, donnait l'essort à un vit monstrueux, qui n'attendait pour se nicher que de trouver une place vuide; Jasmin foutait comme un Dieu; et le méchant Bressac, en dévorant avec volupté les larmes de sa mère, paraissait prêt à la couvrir de foutre; un moment, dit-il en se retirant, je crois qu'on peut ajouter ici quelques épisodes. Joseph, prends ces verges, et fais-moi le plaisir d'étriller ma mère devant moi; ne la ménage pas, je t'en prie; vous, Justine, venez me branler, et dirigez bien à-plomb mon foutre sur les fesses de votre patrône, en observant de ménager vos secousses, afin que les flots n'éjaculent qu'au moment où ce cul respectable sera suffisamment ensanglanté par les soins de mon cher Joseph, qui, j'espère, n'épargnera pas madame, et la traitera d'autant plus rigoureusement, qu'il est essentiel de

joindre





joindre un peu de macérations aux bonnes œuvres dont elle s'est sanctifiée ce matin. Hélas ! tout se dispose et s'exécute avec rigueur ; madame de Bressac a beau crier, le cruel Joseph la déchire, elle est en sang ; et Jasmin qui décharge avant celui qu'il sodomise, va fouetter à son tour la pauvre maman, pendant que Joseph vient enculer son maître, et que Justine, avec autant de pudeur que de mal-adresse, continue de le masturber de son mieux. — Monsieur, oh ! monsieur, s'écrie madame de Bressac, vous me faites une insulte que je n'oublierai de la vie. — Je l'espère, madame, mon intention est que vous vous souveniez de cette scène, afin que vcus ne me mettiez plus à l'avenir dans le cas de la renouveler ; et en ce moment, comme le derrière de madame de Bressac se trouvait étonnamment écorché... que notre libertin, pressé par tout le sel de cette scène piquante, ne pouvait plus se contenir, vos fesses... vos vos fesses... s'écrie-t-il, madame, je sens qu'il est nécessaire de pousser encore les choses plus loin, et je prétends, en votre faveur, faire un effort unique. Ce cul très-blanc, et beaucoup plus beau que je ne l'aurais cru, me détermine à une infidélité... mais il faut

que je le fustige avant. Le scélérat prend les verges, il déchire sa mère, pendant que l'on continue de le foutre; puis, jetant les instrumens de ce supplice, et s'engloutissant dans l'anus, oui, en vérité, madame, lui dit-il, oui, d'honneur, c'est un effort, c'est un pucelage : oh! foutre, qu'il est divin d'enculer sa mère! Approchez, Justine, approchez, puisque je suis en train d'outrager mon culte, venez partager l'offense, faites-moi manier vos fesses. Justine rougit; mais comment résister à ce qu'on aime? n'est-ce pas toujours une faveur que la pauvre fille en obtient? Son cul mignon s'offre aux intempérances de tous ces libertins, tous le palpent et l'admirent à l'envi; elle est condamnée à poursuivre son opération masturbante; il faut qu'elle branle la racine de ce vit niché dans le cul maternel, et de ses doigts délicats s'échappent enfin des torrens de sperme dans les entrailles de madame de Bressac, qui s'évanouit à cette horreur.

Le jeune homme sort sans s'inquiéter de l'état de la respectable femme qu'il vient d'outrager, et Justine s'enferme avec elle pour la consoler s'il se peut.

Nos lecteurs imaginent facilement ici que

cette conduite faisait frémir notre malheureuse héroïne, et qu'elle tâchait d'en résoudre des motifs personnels pour étouffer dans son ame la terrible passion dont elle était travaillée ; mais l'amour est-il donc un mal dont on puisse guérir ? Tout ce qu'on cherche à lui opposer n'attise que plus vivement sa flamme : le perfide Bressac ne paraissait jamais plus aimable aux yeux de cette pauvre fille, que quand sa raison avait réuni devant elle tout ce qui devait l'engager à le haïr.

CHAPITRE V.

Projet d'un crime exécrable. — Efforts pour le prévenir. — Sophismes de celui qui le conçoit. — Préliminaires, exécution de cette horreur. — Justine s'échappe.

IL y avait deux ans que Justine était dans cette maison, toujours persécutée par les mêmes chagrins, toujours consolée par le même espoir, lorsque l'infâme Bressac, se

croyant à la fin sûr d'elle, osa lui dévoiler ses perfides desseins.

On était pour-lors à la campagne, et Justine seule auprès de sa maîtresse, la première femme ayant obtenu de passer l'été à Paris pour quelques affaires de son mari ; un soir, peu après que cette belle fille fut retirée, tout-à-coup Bressac frappe à la porte, et la prie de le laisser un instant causer avec elle ; hélas ! tous ceux que lui accordait le cruel auteur de ses maux lui paraissaient trop précieux pour qu'elle osât en refuser aucun. Il entre, ferme avec soin la porte, et se jetant à ses côtés, dans un fauteuil ; écoute-moi Justine, lui dit-il, avec un peu d'embarras, j'ai des choses de la plus grande conséquence à te dire : jure-moi que tu n'en révéleras jamais rien. — Oh ! monsieur, pouvez-vous me croire capable d'abuser de votre confiance. — Tu ne sais pas ce que tu risquerais si tu venais à me prouver que je me suis trompé en te l'accordant. — Le plus affreux de tous mes chagrins, serait de l'avoir perdue, je n'ai pas besoin de plus grandes menaces. Ma chère, poursuivit Bressac, en saisissant les mains de Justine, cette mère que je déteste, — eh bien ! — je l'ai condamnée

à la mort... et c'est toi qui doit me servir... Moi ! s'écria Justine, en reculant d'horreur... N'espérez pas... Oh ! monsieur, avez-vous pu concevoir un semblable projet ? Non, non, disposez de ma vie s'il vous la faut; mais n'imaginez jamais obtenir la complicité du crime affreux que vous avez conçu. Ecoute, Justine, poursuivit Bressac, en la ramenant avec douceur : je me suis bien douté de tes répugnances ; mais comme tu as de l'esprit, je me suis flatté de les vaincre... De te prouver que ce crime qui te paraît si énorme n'est au fond qu'une chose toute simple.

Deux forfaits s'offrent ici, Justine, à tes yeux peu philosophiques, la destruction d'une créature qui nous ressemble, et le mal dont cette destruction s'augmente, selon toi, quand cette créature nous tient d'aussi près. A l'égard du crime de la destruction de son semblable, sois-en certaine, chère fille, ce crime est purement chimérique, le pouvoir de détruire n'est pas accordé à l'homme, il a tout au plus celui de varier des formes ; mais il n'a pas celui de les anéantir. Or, toute forme est égale aux yeux de la nature, rien ne se pert dans le creuset immense où ses variations s'exécutent, toutes les portions de

matière qui y tombent en réjaillisent incessamment sous d'autres figures, et quelque soient nos procédés sur cela, aucun ne l'outrage sans doute, aucun ne saurait l'offenser; nos destructions raniment son pouvoir, elles entretiennent son énergie; mais aucune ne l'attenue, elle n'est contrariée par aucune; et qu'importe à sa main créatrice que cette masse de chair conformant aujourd'hui l'individu bipède, se reproduise demain sous la forme de mille insectes différens; osera-t-on dire que la construction de cet animal à deux pieds lui coûte plus que celle du vermisseau, et qu'elle doit y prendre un plus grand intérêt? Si donc ce degré d'attachement, ou bien plutôt d'inffèrence, est le même, que peut lui faire que par le glaive d'un homme, un autre homme soit changé en mouche ou en herbe; quand on m'aura convaincu de la sublimité de notre espèce, quand on m'aura démontré qu'elle est tellement importante à la nature, que nécessairement ses loix s'irritent de cette transmutation, je pourrai croire alors que le meurtre est un crime; mais quand l'étude la plus réfléchie, m'aura prouvé que tont ce qui végète sur ce globe, le plus imparfait des ouvrages de la nature,

est d'un égal prix à ses yeux, je n'admetrai jamais que le changement d'nn de ces êtres en mille autres, puisse en rien déranger ses vues : je me dirai ; tous les animaux, toutes les plantes croissant, se nourrissant, se détruisant, se réproduisant par les mêmes moyens, ne recevant jamais une mort réelle, mais une simple variation dans ce qui les modifie, tous, dis-je, paraissant aujourd'hui sous une forme, et quelques années après sous une autre, peuvent, au gré de l'être qui veut les mouvoir, changer mille et mille fois dans un jour, sans qu'aucune loi de la nature en soit un instant affectée; que, dis-je, sans que ce transmutateur ait produit autre chose qu'un bien, puisqu'en décomposant des individus dont les bases redeviennent nécessaires à la nature, il ne fait que lui rendre, par cette action improprement appelée criminelle l'énergie créatrice dont le prive nécessairement celui qui, par une stupide indifférence n'ose entreprendre aucun bouleversement ; c'est le seul orgueil de l'homme qui érigea le meurtre en crime ; cette vaine créature s'imaginant être la plus sublime du globe, se croyant la plus essentielle, partit de ce faux principe pour as-

surer que l'action qui le détruisait ne pouvait qu'être horrible ; mais sa vanité, sa démence ne change rien aux loix de la nature, il n'y a point d'être qui n'éprouve au fond de son cœur le desir le plus véhément d'être défait de ceux qui le gênent, ou dont la mort peut lui être avantageuse ; et de ce desir à l'effet, Justine, t'imagines-tu que la différence soit bien grande ? Or, si ces impressions nous viennent de la nature, est-il présumable qu'elles l'irritent ? Nous inspirerait-elle ce qui la dégraderait ? Ah ! tranquilise-toi, chère fille, nous n'éprouvons rien qui ne lui serve, tous les mouvemens qu'elle place en nous, sont les organes de ses loix, les passions de l'homme ne sont que les moyens qu'elle employe pour accélérer ses desseins ; a-t-elle besoin d'individus, elle nous inspire l'amour, voilà des créations ; les destructions lui deviennent-elles nécessaires, elle place dans nos cœurs la vengeance, l'avarice, la luxure, l'ambition, voilà des meurtres ; mais elle a toujours travaillé pour elle, et nous sommes devenus, sans nous en douter, les débiles agens de ses moindres caprices.

Tout dans l'univers est subordonné aux

loix de la nature ; si d'un côté les élémens agissent sans aucun égard aux intérêts particuliers des hommes, de même les hommes sont livrés à leurs propres jugemens dans les différens chocs de la matière, et peuvent employer toutes les facultés dont ils sont doués, à pourvoir à leur conservation et à leur bonheur; comment ose-t-on dire, d'après cela, qu'un homme qui se défait, ou de celui qui l'a outragé, ou de celui que ses passions condamnent, puisse encourir, par ce procédé, l'indignation de la nature, qui elle-même lui a suggéré ce mouvement? Comment peut-on dire, qn'aveugles instrumens des volontés de la nature, il puisse en usurper les droits? Dirons-nous qu'elle s'est réservée, d'une manière spéciale, celui de disposer de la vie des hommes, et qu'elle n'a pas soumis cet événement, ainsi que les autres, aux loix générales par lesquelles sa main règle l'Univers. La vie de l'homme, persuadons-nous-le bien, dépend des mêmes loix que celles des animaux, l'une et l'autre de ces existences sont soumises aux loix générales de la matière et du mouvement. Or, comment ose-t-on dire que l'homme peut disposer de la vie des bêtes, et qu'il ne le peut de

celle de son semblable ? Comment légitimer ces sophismes autrement que par les plus absurdes raisonnemens de l'amour-propre et de l'orgueil ! Tous les animaux, abandonnés dans le monde à leur propre prudence, sont tous également, à leur tour, tantôt victimes et tantôt meurtriers ; ils ont tous également reçu de la nature le droit d'altérer les opérations de cette nature, autant que leurs facultés peuvent le leur permettre. Rien n'existerait dans l'Univers sans l'exercice absolu de ce droit : tous les mouvemens, toutes les actions des hommes changent l'ordre de quelques portions de la matière, et détournent de lenr cours usité les loix générales du mouvement. En rapprochant ces conséquences, nous trouverons donc que la vie de l'homme dépend des loix générales du mouvement, et que ce n'est point outrager la nature que de troubler ou que d'altérer ces loix générales en quelque manière que ce puisse être. Il est donc clair que, d'après cela, chaque homme a le droit de disposer de la vie de son semblable, et d'user librement d'une puissance que lui a délégué la nature ; il n'y a que les loix qui n'ont pas ce privilège, et cela, par deux excellentes raisons : la première, parce

que leurs motifs ne sont pas puisés dans l'égoïsme, la plus puissante et la plus légitime de toutes les excuses ; la seconde, parce qu'elles agissent toujours de sang-froid et de leur propre gré, au lieu que le meurtrier est toujours entraîné par ses passions... toujours l'aveugle instrument des volontés d'une nature qui le fait agir malgré lui ; d'où il résulte que le spectacle de l'exécution d'un criminel n'offre à l'œil philosophique qui l'observe, que le crime, où les sots respectent la loi ; et dans l'autre cas, que la justice, où ils n'apperçoivent que le forfait et l'infamie (1).

O Justine ! persuade-toi donc bien que la vie du plus sublime des hommes n'est pas à la nature d'une plus grande importance que celle d'une huître, et qu'elle nous est abandonnée tout de même. Si la nature s'était réservé le soin particulier de disposer de la vie des hommes, de manière que ce fut usur-

---

(1) Que font les loix en punissant l'infracteur du pacte social ? Elles vengent des intérêts particuliers. Si le crime qu'elles commettent alors en ma faveur est nul, celui que je commettrai dans les mêmes vues doit assurément l'être de même.

per son droit que d'oser en jonir comme elle, il serait aussi mal d'agir pour se conserver que pour se détruire; et l'action que je ferais en détournant la pierre prête à écraser mon voisin, deviendrait aussi criminelle que celle que je commettrais en lui enfonçant un poignard dans le sein; de ce moment je troublerais les loix de la nature; de ce moment je m'arrogerais ses droits, en prolongeant au-delà du terme une vie dont sa main puissante avait marqué les limites. Un cheveu, une mouche, un insecte suffit à détruire cet être puissant, dont la vie nous paraît d'une si grande importance. Y a-t-il donc une absurdité à croire que nos passions ne puissent de même disposer légitimement d'une chose dépendante de causes si frivoles? Ces passions ne sont-elles pas des agens de la nature, comme l'insecte qui tue l'homme, ou la plante qui l'empoisonne? et ne sont-elles pas également dirigées par les mêmes volontés de la nature? Eh quoi! je ne serais pas coupable en arrêtant, si j'en avais le pouvoir, le cours du Nil ou du Danube, et je le serais en détournant quelques onces de sang de leurs canaux naturels! Quelle imbécillité! Il n'y a aucun être dans le monde

qui

qui ne tienne de la nature toute la puissance, toutes les facultés dont il jouit; il n'en est aucun qui, par une action quelqu'étendue qu'elle soit, quelqu'irrégulière qu'elle paraisse, puisse empiéter sur les plans de la nature, puisse troubler l'ordre de l'univers : les opérations de ce scélérat sont l'ouvrage de la nature, comme la chaîne des évènemens qu'il croit déranger; et quelque soit le principe qui le fasse agir, nous pouvons, par cette raison même, le regarder comme celui que la nature favorise davantage. Rien de ce qui met nos forces en activité ne saurait outrager celle de qui nous tenons ces forces, parce qu'il n'est ni présumable, ni possible qu'elle nous en ait donné au-delà de ce qui peut la servir : certes, nous n'avons sûrement pas reçu d'elle la dose nécessaire à lui nuire. Quand l'individu que j'aurai désorganisé sera mort, les élémens qui le forment ne tiendront-ils pas toujours leur place dans l'univers, et ne seront-ils pas tout aussi utiles dans la grande machine, que lorsqu'ils composaient l'être que j'ai détruit. Que cet homme soit mort ou qu'il soit vivant, rien ne change dans l'univers, rien n'en est distrait. C'est donc un véritable blasphême que d'oser dire

qu'une chétive créature comme nous puisse, en quoi que ce soit, troubler l'ordre du monde, ou usurper l'office de la nature; c'est lui supposer un pouvoir qu'il serait impossible que lui transmît cette mère commune. L'homme est isolé dans le monde; le fer qui le poignarde n'atteint matériellement que lui; celui qui dirige ce fer ne trouble en rien les loix d'une société, à laquelle la victime n'était liée que moralement. En convenant un minute, si vous le voulez, que l'obligation de faire le bien soit perpétuelle, elle doit nécessairement avoir quelques bornes : le bien qui résultait pour la société de l'existence qu'il m'a plû de troubler, n'équivalait certainement pas aux maux que je ressentais de la prolongation des jours de cet homme; pourquoi donc allongerai-je ses jours, quand ils sont d'une si médiocre importance pour les autres, et d'un poids si funeste pour moi? Je vais plus loin; si le meurtre est un mal, il l'est dans tous les cas, dans toutes les suppositions, alors les souverains, les nations qui exposent la vie des hommes pour leurs passions ou pour leurs intérêts, toutes ces mains, en un mot, qui dirigent sur lui des glaives homicides, sont toutes également cri-

minelles, ou toutes également innocentes (1). Si elles sont criminelles, je puis l'être à leur exemple; car la somme des passions et des intérêts d'une nation n'est que le résultat des intérêts et des passions paticulières; et il ne doit être permis à une nation de tout sacrifier à ses intérêts ou à ses passions, qu'autant qu'elle sera assez juste pour permettre que les individus qui la composent puissent, dans de pareils cas, faire des sacrifices égaux. Embrassons-nous la seconde branche de l'hypothèse, toutes ces actions sont-elles innocentes, que risquai-je alors de m'en souiller toutes les fois que mon plaisir ou mon intérêt l'exigeront? et de quel œil regarderai-je l'individu qui osera les trouver criminelles?

Eh! non, non, Justine, la nature ne laisse pas dans nos mains la possibilité des crimes qui troubleraient son économie. Peut-il tomber sous le sens que le plus faible ait la puissance d'offenser le plus fort? Que sommes-nous relativement à la nature? peut-elle, en nous créant, avoir placé dans nous ce qui serait capable de lui nuire? Cette imbécille

---

(1) Ce qui a été dit des loix tout-à-l'heure les fait rentrer dans cette hypothèse.

supposition s'accorde-t-elle avec la manière sublime et sûre dont nous la voyons parvenir ses à ses fins ? Ah ! si le meurtre n'était pas une des actions de l'homme qui remplisse le mieux ses intentions, permettrait-elle qu'il s'opérât ? l'homme ne serait-il pas impassible aux coups de l'homme. Imiter la nature peut-il donc nuire à la nature ? peut-elle s'offenser de voir l'homme faire à son semblable ce qu'elle lui fait elle-même tous les jours ! puisqu'il est démontré qu'elle ne peut se reproduire que par des destructions, n'est-ce pas agir d'après ses vues, que de les multiplier sans cesse ? n'est-ce pas lui être agréable, que de coopérer à ses plans ? Et sous ce rapport, l'homme qui se livrera le plus ardemment et le plus souvent au meurtre, ne sera-t-il pas celui qui la servira le mieux, puisqu'il deviendra celui qui remplira le plus énergiquement des desseins qu'elle manifeste à tous les instans ? La première et la plus belle qualité de la nature est le mouvement qui l'agite sans cesse ; mais ce mouvement n'est qu'une suite perpétuelle de crimes ; ce n'est que par des crimes qu'elle le conserve ; elle ne vit, elle ne s'entretient, elle ne se perpétue qu'à force de destructions ; l'être

qui en produira davantage, celui qui lui ressemblera le mieux, celui qui sera le plus parfait, sera donc infailliblement celui dont l'agitation la plus active deviendra la cause d'un plus grand nombre de crimes; celui qui, pour ainsi dire, en remplira le monde; celui qui, sans aucun effroi, sans aucune retenue, sacrifiera indistinctement tout ce que son intérêt ou ses passions pourront lui présenter de victimes, de quelque genre ou de quelque nature que ce puisse être; tandis, je le répète, que l'être inactif ou indolent, c'est-à-dire, l'être vertueux, doit être à ses regards le moins parfait sans doute, puisqu'il ne tend qu'à l'apathie... qu'à la tranquillité, qui replongerait incessamment tout dans le cahos, si son ascendant l'emportait; il faut que l'équilibre se conserve; il ne peut l'être que par des crimes, les crimes servent donc la nature; s'ils la servent... si elle les exige... si elle les desire, peuvent-ils l'offenser, et qui peut l'être si elle ne l'est pas?

Mais, la créature que je détruis est ma mère, c'est donc sous ce second rapport que nous allons examiner le meurtre:

On ne saurait douter assurément que la volupté attendue par la mère dans l'acte con-

jugal, ne soit l'unique motif qui l'y détermine : ce fait établi, je demande par où la reconnaissance peut naître dans le cœur, du fruit de cet acte égoïste ? la mère, en s'y livrant, a-t-elle alors travaillé pour elle ou pour son enfant ? Je ne crois pas qu'une telle chose puisse se mettre en question. Cependant l'enfant naît, la mère le nourrit ; sera-ce dans cette seconde opération que nous découvrirons le motif du sentiment de reconnaissance que nous cherchons ? assurément non. Si la mère rend ce service à son enfant, ne doutons point qu'elle n'y soit entraînée par le sentiment naturel qui la porte à se dégager d'une sécrétion, qui, sans cela, pourrait lui devenir dangereuse ; elle imite les femelles des bêtes que le lait tuerait comme elle, si comme elles ce procédé ne l'en dégageait aussi-tôt ; or, les unes et les autres peuvent-elles s'en dégager autrement, qu'en le laissant sucer â l'animal qui le desire, et qu'un autre mouvement naturel rapproche également du sein ? Ainsi, ce n'est point un service que la mère rend à l'enfant quand elle le nourrit, c'est, au contraire, celui-ci qui en rend un très-grand à sa mère, obligée sans cela d'avoir recours à des moyens artificiels, qui la

plongeraient bientôt au cercueil. Voici donc l'enfant né et nourri, sans que nous ayons encore découvert ni dans l'une ni dans l'autre de ces opérations, aucun motif de reconnaissance envers celle qui lui donna le jour, et qui le lui conserve. Me parlerez-vous des soins qui suivent ceux de l'enfance ? Ah! n'y voyez d'autres motifs que ceux de l'orgueil de la mère; ici la nature muette ne lui commande pas plus qu'elle ne le fait aux autres femelles animales; au-delà des soins nécessaires à la vie de l'enfant, et à la santé de la mère, mécanisme qui n'est pas plus extraordinaire que celui du mariage de la vigne à l'ormeau, au-delà de ces soins, dis-je, la nature ne dicte plus rien, et la mère peut abandonner l'enfant, il s'élevera et se fortifiera sans elle; ses secours sont absolument superflus; ceux des animaux souffrent-ils dès qu'ils ont quitté le teton ? C'est par habitude... par vanité que les femmes prolongent ces soins, et loin d'être utiles à l'enfant, ils affaiblissent son instinct, ils le dégradent, ils lui font perdre son énergie; on dirait qu'il a toujours besoin d'être conduit. Je vous demande maintenant, si, parce que la mère continue de prendre des soins dont l'enfant peut se passer, et qui ne

sont avantageux qu'à elle, cet enfant doit se tenir engagé par la reconnaissance ; quoi ! je devrais quelque chose à quelqu'un, parce que ce quelqu'un a fait pour moi ce dont je puis me passer à merveille, et ce dont lui seul a besoin ; vous conviendrez qu'une telle façon de penser serait une affreuse extravagance. Voilà donc l'enfant parvenu à l'âge de puberté, sans que nous ayons encore apperçu dans lui, le plus léger motif de gratitude pour sa mère ; que résultera-t-il de ses réflexions, s'il en fait alors ? Ose-t-on le dire, de l'éloignement, de la haine pour celle qui lui a donné le jour ; elle lui a transmis ses infirmités, les mauvaises qualités de son sang, ses vices... une existence enfin, qu'il n'a reçu que pour être malheureux ; y a-t-il là, je vous le demande, de très-grands motifs de reconnaissance, et n'en voyez-vous pas bien plutôt, de la plus forte antipathie ? Il est donc clair que dans toutes les occasions de sa vie, où l'enfant sera le maître de disposer des jours de sa mère, il le pourra sans le plus petit scrupule, il le devra même décidément, parce qu'il ne peut que détester une telle femme ; que la vengeance est le fruit de la haine, et le meurtre, le moyen de la vengeance ; qu'il

immole donc sans pitié, cet individu auquel il s'imagine à tort devoir autant d'obligation, qu'il déchire, sans aucun égard, ce sein qui l'a nourri; il ne fera pas un mal plus grand, que celui qu'il commettrait avec une autre créature, et plus léger, sans doute, s'il n'a pas avec cette autre créature, autant de raison de haine et d'éloignement qu'avec celle-ci. Les animaux marchandent-ils autant les êtres dont ils tiennent la vie? Ils en jouissent, ils les immolent, et la nature ne dit mot; mesurez tous les autres prétendus devoirs de l'homme à celui-là; toisez-les tous à ces réflexions, et prononcez ensuite sur vos prétendus devoirs, envers votre père, votre femme, votre époux, vos enfans, etc.; une fois bien pénétré de cette philosophie, vous verrez que vous êtes seul dans l'Univers, que tous les liens chimériques que vous vous êtes forgé, sont l'ouvrage des hommes, qui, naturellement nés faibles, cherchent à s'étayer de ces liens; un fils croit avoir besoin de son père, le père, à son tour, s'imagine avoir besoin de son fils; voilà le ciment de ces prétendus liens... de ces devoirs sacrés; mais, je défie qu'on les trouve dans la nature; laisse donc là tes préjugés, Justine, et sers-moi, ta fortune est faite.

Oh! monsieur, répondit cette pauvre fille toute effrayée; cette indifférence que vous supposez dans la nature, n'est encore ici que le résultat des sophismes de votre esprit; écoutez plutôt votre cœur, et vous entendrez comme il condamnera tous ces faux argumens du vice et du libertinage; ce cœur, au tribunal duquel je vous renvoie, n'est-il donc pas le sanctuaire où cette nature que vous outragez, veut qu'on l'écoute et qu'on la respecte; si elle y grave la plus forte horreur pour le crime que vous méditez, m'accorderez-vous qu'il est condamnable? Les passions, je le sais, vous aveuglent à présent; mais aussi-tôt qu'elles se tairont, à quel point le remords vous rendra malheureux; plus est active votre sensibilité, plus l'aiguillon du repentir vous tourmentera; oh! monsieur, conservez, respectez les jours de cette tendre et précieuse amie; ne la sacrifiez point, vous en péririez de désespoir; chaque jour, à chaque instant, vous la verriez devant vos yeux cette mère chérie, qu'aurait plongé dans le tombeau votre aveugle fureur; vous entendriez sa voix plaintive, prononcer encore ces doux noms qui fesaient la joie de votre enfance; elle apparaîtrait dans vos veilles, elle vous tour-

menterait dans vos songes, elle ouvrirait de ses doigts sanglans les blessures dont vous l'auriez déchirée ; pas un moment fortuné dès-lors ne luirait pour vous sur la terre, tous vos plaisirs seraient souillés, toutes vos idées se troubleraient, une main céleste dont vous méconnaissez le pouvoir, vengerait les jours que vous auriez détruits, en empoisonnant tous les vôtres ; et sans avoir joui de vos forfaits, vous péririez du regret mortel d'avoir osé les accomplir.

Justine était en larmes, en prononçant ces derniers mots ; elle était à genoux aux pieds de cet homme féroce, qui l'écoutait avec un air mêlé de rage et de mépris ; elle le suppliait, par tout ce qu'il pouvait avoir de plus sacré, d'oublier un projet infâme qu'elle lui jurait de cacher toute sa vie ; mais elle ne connaissait pas le monstre auquel elle avait à faire ; elle ne savait pas, l'innocente créature, à quel point les passions étayent et fortifient le crime dans une ame telle que celle de Bressac ; elle ignorait que tout ce que la vertu, la sensibilité peut inspirer dans pareille circonstance, devient dans le cœur du scélérat, comme autant d'aiguillons dont les piqûres acérées déterminent l'horreur projetée avec

encore plus de violence; le véritable libertin aime jusqu'au déshonneur, jusqu'aux flétrissures, jusqu'aux reproches que lui méritent ses exécrables procédés; ce sont des jouissances pour son ame perverse; n'en a-t-on pas vu qui aimaient jusqu'aux supplices que la vengeance humaine leur préparait... qui les subissaient avec joie... qui regardaient l'échafaud comme un trône de gloire, où ils eussent été bien fâchés de ne pas périr avec le même courage qui les avait animés dans l'exécrable exercice de leurs forfaits et de leurs attentats. Voilà l'homme au dernier degré de la corruption réfléchie; voilà Bressac. Il se lève froidement; je vois bien, dit-il à Justine, que je m'étais trompé, j'en suis plus fâché pour vous que pour moi; n'importe, je trouverai d'autres moyens, et vous aurez beaucoup perdu sans que votre maîtresse y ait rien gagné.

Une telle menace changea toutes les idées de Justine; en n'acceptant pas le crime qu'on lui proposait, elle risquait beaucoup pour son compte, et sa maîtresse périssait infailliblement; en consentant à la complicité, elle se mettait à couvert du courroux de Bressac, et sauvait certainement la marquise : cette réflexion, qui fut en elle l'ouvrage d'un instant,

la détermine à tout accepter ; mais comme un retour si prompt l'eut infailliblement fait soupçonner de fraude, elle ménagea quelque tems sa défaite, et mit Bressac dans le cas de lui répéter souvent ses maximes. Insensiblement elle eut l'air de ne plus savoir que répondre ; Bressac la croit convertie, il se précipite dans ses bras. Quelle jouissance pour Justine, si ce mouvement eût eu la sagesse pour cause !... Mais il n'était plus tems ; l'horrible conduite de cet homme, ses desseins parricides, avaient anéanti tous les sentimens conçus par le faible cœur de cette pauvre fille ; et maintenant calme, elle ne voyait plus dans l'ancienne idole de son cœur qu'un scélérat indigne d'y régner... même un seul instant.

Tu es la première femme que j'embrasse, lui dit Bressac en la pressant avec ardeur, tu es délicieuse, mon enfant ; un rayon de philosophie a donc pénétré ton esprit ? Est-il possible que cette tête charmante soit si long-tems restée dans d'affreux préjugés ?... O Justine ! le flambeau de la raison dissipe donc les ténèbres où la superstition te plongeait, tu vois clair, tu conçois le néant des crimes, et les devoirs sacrés de l'intérêt personnel l'emportent à la fin sur les frivoles considérations de

la vertu ; viens, tu es un ange, je ne sais à quoi il tient que tu ne me fasses à l'instant changer de goût; effectivement Bressac animé, bien plus par la certiude actuelle de son projet que par les attraits de Justine, la jette à plat-ventre sur un lit, la trousse jusqu'au dessus des reins malgré ses défenses, et dit... « Oui, foutre, voilà le plus beau cul du monde ; mais malheureusement un con se trouve-là : quel obstacle invincible !... » et la recouvrant, viens Justine, convenons de nos faits, en t'écoutant l'illusion se soutient, elle se détruit quand je te vois ; et continuant de bander, d'obliger même Justine à presser son vit... à le baloter dans ses jolis doigts, ma courageuse amie, lui dit-il, tu empoisonneras donc ma mère, je puis y compter; tiens, voila le venin subtil que tu jetteras dans l'eau de tilleul qu'elle prend chaque matin pour sa santé ; il est infaillible et n'a nul goût ; j'en ai fait mille expériences... — Mille, monsieur? — Oh! oui, Justine, je me sers souvent de ces moyens-là, ou pour me débarrasser de ceux qui me gênent, ou par unique lubricité; je trouve qu'il est délicieux d'être traîtreusement ainsi le maître de la vie des autres, et j'ai bien souvent fait des proscriptions dans

la seule vue d'amuser ma tête ; tu agiras donc, Justine... oui, tu agiras, je te garantis toutes les suites, et je te donne pour récompense un contrat de deux mille écus de rente le jour même de l'exécution : ces promesses furent signées sans expression de motif. Bressac sonne ; un beau giton paraît. — Que voulez-vous, monsieur ? — Votre cul, mon enfant ; Justine, déculottez-le, branlez mon vit, et conduisez-le au trou. Bressac, servi comme il le desire, fout son homme, et décharge en fureur. O Justine ! dit-il en se retirant, ce n'est qu'à toi qu'est dû cet hommage ; tes autels ne pouvaient le recevoir, tu le sais, mais ton acquiescement au forfait desiré a seul allumé l'encens ; il n'a donc brûlé que pour toi.

Il arriva, sur ces entrefaites, quelque chose de trop singulier... de trop capable de dévoiler l'ame atroce du monstre dont nous entretenons nos lecteurs, pour ne pas interrompre une minute le récit qu'ils attendent de l'aventure où sa scélératesse vient d'engager notre héroïne.

Le surlendemain du pacte criminel dont nous venons de parler, Bressac apprit qu'un oncle, sur la succession duquel il ne comptait

nullement, venait de lui laisser cinquante mille écus de rente. Oh ciel! se dit Justine en apprenant cette nouvelle, est-ce donc ainsi que la main de l'Etre-Suprême punit le complot du forfait?... et se repentant bientôt de ce blasphême envers la Providence, elle se jette à genoux, implore son pardon, et se flatte que cet évènement inattendu va du moins changer les projets de Bressac : quelle était son erreur! Oh! ma chère Justine, s'écrie-t-il, en accourant le même soir dans sa chambre, comme les prospérités pleuvent sur moi? Je te l'ai dit souvent, l'idée d'un crime ou son exécution sont les plus sûrs moyens d'attirer le bonheur; il n'en est plus que pour les scélérats. Eh, quoi! monsieur, répondit Justine, cette fortune sur laquelle vous ne comptiez pas... la main qui vous la donne... oui, monsieur, madame m'a tout dit, sans elle votre oncle disposait ailleurs de son bien; vous le savez, il ne vous aimait pas; ce n'est qu'à madame votre mère que vous devez cette dernière disposition; elle seule l'a contraint à la signer... et votre ingratitude.... Tu me fais rire, interrompt Bressac; que signifie donc cette reconnaissance que tu m'imposes? en vérité, rien n'est aussi plaisant : eh, quoi?

tu ne comprendras jamais, Justine, qu'on ne doit rien au bienfaiteur, puisqu'il s'est satisfait en obligeant, et pourquoi donc faut-il que je récompense un individu quelconque du plaisir qu'il lui a plu de se faire à lui-même ? et je différerais mes desseins pour rendre graces à madame de Bressac ? et j'attendrais le reste de ma fortune pour remercier madame de Bressac du grand service qu'elle m'a rendu ?.. Oh ! Justine, que tu me connais mal; faut-il t'en dire plus... cette nouvelle mort est mon ouvrage; j'essayais sur le frère le poison dont je veux trancher les jours de la sœur... Ose à présent exiger des délais.., eh, non, non, Justine, hâtons-nous, loin de différer... demain, après-demain au plus tard... il me tarde déjà de te compter un quartier de tes rentes... de te mettre en possession de l'acte qui te les assure. Justine frémit, mais cacha son trouble, et vit qu'avec un tel homme il était sage de reprendre ses résolutions de la veille. Il lui restait la voie de la dénonciation; mais rien au monde n'aurait déterminé la sensible Justine à des moyens qui n'empêchent une premiere horreur qu'en en commettant une seconde; elle se détermina donc à prévenir sa maîtresse; de tous les partis possibles, celui-là lui parut le meilleur; elle s'y livra.

Madame, lui dit-elle, le lendemain de sa dernière entrevue avec le jeune comte, j'ai quelque chose de la plus grande importance à vous révéler; mais à quelque point que cela vous intéresse, je suis décidée au silence, si vous ne me donnez votre parole avant, de ne témoigner aucun ressentiment à votre fils; vous agirez, madame... vous prendrez les meilleurs moyens, mais vous ne direz mot; daignez me le promettre, ou je me tais.

Madame de Bressac, qui crut qu'il ne s'agissait ici que de quelques extravagances ordinaires à son fils, s'engagea par le serment qu'exigeait Justine, et celle-ci révéla tout... L'infâme! s'écria cette malheureuse mère, qu'ai-je jamais fait que pour son bien! Ah! Justine, Justine, prouve-moi la vérité de ce projet, mets-moi dans la situation de n'en pouvoir douter; j'ai besoin de tout ce qui peut achever d'éteindre en moi les sentimens que mon cœur aveugle ose encore garder pour ce monstre; et alors Justine montra le paquet; il était difficile d'établir une meilleure preuve. Madame de Bressac qui desirait toujours l'illusion, voulut faire des essais; on en fit avaler sur-le-champ une légère dose à un chien qui mourut, au bout de deux heures, dans d'ef-

froyables convulsions. Madame de Bressac ne pouvant plus douter, prit un parti ; elle ordonna à Justine de lui donner le reste du poison, et écrivit sur-le-champ à monsieur de Sonzeval son parent, de se rendre en secret chez le ministre, d'y développer l'atrocité d'un fils dont elle était à la veille de devenir victime, de se munir d'une lettre-de-cachet, et d'accourir à sa terre la délivrer le plutôt possible, du monstre qui complotait aussi cruellement contre ses jours.

Mais cet abominable crime devait se consommer ; il fallait encore cette fois-ci que, par une inconcevable permission du ciel, la vertu cédât aux efforts de la scélératesse : l'animal sur lequel on avait opéré découvrit tout. Bressac l'entendit hurler ; il demanda ce qu'on lui avait fait : ceux auxquels il s'adressait ignorant tout, ne répondirent rien de positif. De ce moment, ses soupçons s'accrurent ; il ne dit mot, mais il se troubla ; Justine fit part de cet état à la marquise, qui s'en inquiéta davantage, sans pouvoir néanmoins imaginer autre chose que de presser le courrier et de mieux cacher encore, s'il était possible, l'objet de sa mission ; elle dit à son fils qu'elle envoyait en diligence à Paris prier monsieur

de Sonzeval, de se mettre à la tête de la succession de l'oncle dont on venait d'hériter, parce que si personne ne paraissait sur-le-champ, il y aurait des procès à craindre ; elle ajouta qu'elle engageait ce parent à venir lui rendre compte de la négociation, afin qu'elle se décidât à partir elle-même avec son fils, si l'affaire l'exigeait.

Mais Bressac, trop bon phisionomiste pour ne pas démêler l'embarras qui régnait sur le visage de sa mère, pour ne pas observer un peu de confusion sur celui de Justine, se paya de tout et ne crut rien. Sous le prétexte d'une chasse, il s'éloigne du château ; il attend le courrier dans un lieu où il doit nécessairement passer : cet homme, bien plus à lui qu'à sa mère, ne fait aucune difficulté de lui remettre ses dépêches, et Bressac, convaincu de la trahison de Justine, donne cent louis au courrier, avec ordre de ne jamais reparaître chez sa mère ; il revient, la rage dans le cœur, renvoie tous les domestiques à Paris, et ne garde au château que Jasmin, Joseph et Justine. A la fureur qui régnait dans les yeux de ce scélérat, notre malheureuse orpheline pressentit bientôt tous les malheurs dont sa maîtresse et elle allaient être accablées ; ce-

pendant, Bressac ne perd point de tems, les portes se ferment, tout se barricade, des gardes-chasses interdisent l'entrée à tout le monde. Un grand crime vient de se commettre, dit Bressac, il faut que j'en démêle les auteurs... Vous saurez tout, mes amis, quand j'aurai trouvé le coupable; je ne garde à l'intérieur que les témoins avec celui que je soupçonne... Hélas! il n'était pas commis, ce crime atroce; mais le scélérat allait le consommer... il allait... Nous frémissons de la nécessité de transmettre ces faits odieux, mais nous avons promis d'être exacts, et nous le devons, aux dépends même de notre pudeur.

Exécrable créature, dit le jeune homme en abordant Justine, tu m'as trahi; mais tu t'envelopperas toi-même dans les pièges que tu me préparais. Pourquoi me promettais-tu le service que je te demandais, dès que tu n'avais dessein que de me tromper? et comment as-tu imaginé de servir la vertu, en risquant la liberté... la vie peut-être de celui auquel tu devais le bonheur? Nécessairement placée entre deux crimes, pourquoi as-tu choisi le plus abominable? Il fallait refuser, putain, oui, refuser, et ne pas accepter pour me trahir. Alors Bressac dit à Justine tout ce

qu'il avait fait pour surprendre les dépêches de la marquise, et comment était né le soupçon qui l'avait engagé à les détourner. Qu'as-tu fait, par ta fausseté, imbécille créature, continue Bressac; tu as risqué tes jours, sans sauver ceux de ta maitresse; car elle mourra de même, et ce sera sous tes yeux; tu la suivras. Je te convaincrai, Justine, que la route de la vertu n'est pas constamment la meilleure, et qu'il y a des circonstances dans le monde où la complicité du crime est préférable à sa délation. Bressac revole de-là chez sa mère. Votre arrêt est porté, madame, lui dit ce monstre, il faut le subir; peut-être auriez-vous mieux fait, connaissant mes desseins et ma haine pour vous, d'avaler tout simplement le breuvage; en évitant une mort douce, vous vous en êtes préparé une cruelle. Allons, madame, plus de délai. — Barbare, de quoi m'accuses-tu? — Lisez votre lettre. — Dès que tu conspirais contre mes jours, ne devais-je me défendre de toi? — Non, tu n'es plus qu'un être inutile sur terre, tes jours m'appartiennent, et les miens sont sacrés. — Oh! scélérat, la passion t'aveugles — Socrate avala sans résistence le poison qui lui fut présenté; on t'en a offert de ma part,

pourquoi ne l'as-tu pas pris ? — Oh ! mon cher fils, comment peux-tu traiter avec tant de rigueur celle qui t'a porté dans son sein ! — Ce service est nul pour moi ; tu ne m'avais pas pour objet en travaillant à mon existence ; et le résultat d'un procédé qui n'a satisfait qu'un con, ne saurait avoir nul mérite à mes yeux. Suis-moi, putain, suis-moi, et ne raisonne plus. A ces mots, il la saisit, l'entraîne par les cheveux jusques dans un petit jardin planté de cyprès et entouré de hauts murs, asyle impénétrable, et dans lequel, avec l'obscurité des tombeaux, régnait le silence affreux de la mort. Là, Justine, conduite par Jasmin et Joseph, attendait, en tremblant, le sort qui lui était réservé. Les premiers objets qui s'offrent aux yeux de madame de Bressac, sont, d'un côté, un large trou, préparé pour la recevoir ; de l'autre, quatre dogues monstrueux, écumant de rage, et qu'on laissait jeûner, à cette intention, depuis la découverte du malheureux secret ; Parvenu dans ce lieu d'horreur, Bressac lui-même trousse sa mère ; ses mains impures se portent avec lasciveté sur les chastes attraits de cette respectable femme : le sein qui l'allaita excite sa fureur ; il le paitrit

dans ses doigts matricides ; apporte, dit-il à l'un de ses dogues, en lui désignant un teton; le chien s'élance, et ses dents imprégnées sur cette chair blanche et délicate, en font aussitôt jaillir le sang. Ici, reprend Bressac, en pinçant la motte et l'offrant au mâtin ; nouvelle morçure. Ils la déchireront, ils la dévoreront, je l'espère, continue ce monstre; attachons et voyons l'effet. Quoi ! tu n'encule pas, dit Jasmin, mets lui donc ton vit dans le cul, je lui ferai mordre les fesses, pendant que tu la sodomiseras. La bonne idée, dit Bressac; et le drôle exécute : il encule sa mère, pendant que Jasmin, prenant des pincées sur le milieu des fesses, les offre alternativement au chien, qui les dévore aussi-tôt qu'il les voit. Fais-lui déchirer encore les tetons pendant que je fous, dit Bressac au mignon ; et que Joseph m'encule, en maniant Justine. Quel spectacle ! Eloigné de la vue des hommes, toi seul pouvais le voir, oh! grand Dieu ! et tu ne tonnas point ? et ta foudre impuissante demeura suspendue ! ton insouciance sur les crimes des hommes est donc vraie, puisque ta colère était nulle en voyant consommer celui-là !

Retirons-nous, je déchargerais, dit l'infâme,



fâme, au bout d'une courte carrière, et lions cette garce à des arbres : il la dépouille et l'y attache lui-même, par le moyen d'une corde qui, prenant le long de ses reins, lui laisse les bras libres, et la possibilité d'avancer et de reculer dans un espace d'environ six pieds. Les belles fesses, dit le scélérat, en retouchant le cul, déjà tout en sang, de sa malheureuse mère ! les superbes chairs ! l'excellent déjeûner pour mes chiens ! Ah ! garce, ce sont des chiens qui m'ont découvert, ce seront des chiens qui te puniront. Et, à la manière brutale dont il manie les cuisses, le sein et toutes les parties charnues de sa mère, il semble que ses mains meurtrières voudraient le disputer de rage à la dent acérée de ses dogues. Allons, Jasmin, pique ces animaux ; toi, Joseph, encule Justine ; nous la ferons dévorer après : il faut que cette fidèle domestique périsse de la même mort que sa chère maîtresse ; il faut qu'un même tombeau les réunisse ; tu vois comme il est profond, je l'ai fait creuser à dessein. Et la tremblante Justine pleurait, demandait grace, et n'obtenait de ses bourreaux que des mépris et des éclats de rire. Les chiens, enfin, environnent la malheureuse Bressac ; excités par

Jasmin, ils se jettent à-la-fois sur le corps sans défense, de cette mère infortunée et la dévorent à belles dents ; elle a beau les repousser, elle a beau multiplier ses efforts pour éviter leurs dents cruelles, tous ses mouvemens ne servent qu'à les animer davantage, et des ruisseaux de sang inondent le gazon. Bressac encule Jasmin, pendant que Joseph sodomise Justine ; il se repaît des exécrations qu'il fait exécuter. Les cris de notre pauvre orpheline se mêlent douloureusement à ceux de sa maitresse ; peu faite au traitement qu'elle endure, il faut toutes les forces de Joseph pour l'y contenir. Ce duo de gémissemens... de cris, détermine bientôt l'extase du jeune homme ; il fout, il excite les chiens, il encourage Joseph, sa mère est prête d'expirer, Justine s'évanouit, et l'extase la plus délicieuse vient combler la scélératesse du génie le plus extraordinaire qu'ait encore créé la nature.

Allons, dit Bressac, ramenons ces dindes ; il faut achever l'une, et déterminer le sort de l'autre. On remène madame de Bressac dans son appârtement ; on la jette sur son lit ; et son indigne fils voyant qu'elle vit encore, arme d'un poignard la main de Justine, lui saisit le bras qui tient le fer, le conduit, en

dépit de toutes les résistances de cette malheureuse, dans le cœur de la triste Bressac, qui expire, en demandant à Dieu la grace de son fils. Tu vois le meurtre que tu viens de commettre, dit le barbare Bressac à Justine, presque sans connaissance, et mouillée du sang de sa maitresse ; tu le vois, peut-il exister au monde une plus effrayante action ? Tu en seras punie... il le faut... tu seras rouée vive, tu seras brûlée; et la poussant dans une chambre voisine, il l'y enferme, en plaçant le poignard tout sanglant auprès d'elle : il ouvre ensuite le château, joue la douleur et les larmes, dit qu'un monstre vient d'assassiner sa mère, qu'il a trouvé l'arme dans la chambre de cette scélérate, qu'il l'y tient enfermée, et qu'il réclame avec diligence tous les secours de la justice. Mais un Dieu protecteur sauve ici l'innocence ; la mesure n'était pas remplie, et c'était par bien d'autres épreuves que la malheureuse Justine devait accomplir ses destins. Bressac, égaré, croit avoir bien fermé la porte, elle ne l'est pas ; Justine profite du moment où tout ce train est dans la cour du château ; elle sort rapidement, s'évade par les jardins, trouve la porte du parc entr'ouverte, et la voilà dans la forêt.

Entièrement livrée à sa douleur, Justine se jette aux pieds d'un arbre, et là, lui donnant le plus libre cours, elle fait retentir le bois de ses gémissemens; elle presse la terre de son malheureux corps... elle arrose l'herbe de ses larmes.

« O mon Dieu! s'écrie-t-elle, vous l'avez voulu, il était dans vos décrets éternels que l'innocent devînt la proie du coupable : disposez de moi, Seigneur; je suis encore bien loin des maux que vous avez soufferts pour nous. Puissent ceux que j'endure en vous adorant, me rendre digne un jour des récompenses que vous promettez au faible, qnand il vous a pour objet dans ses tribulations, et qu'il vous glorifie dans ses peines! »

La nuit tombait, Justine n'ose aller plus loin; elle craint, en évitant un danger, de tomber dans un autre; elle jette les yeux autour d'elle; elle apperçoit le fatal buisson où elle avait couché deux ans auparavant, dans une situation tout aussi malheureuse; elle s'y traîne; et, s'étant mise à la même place, accablée d'inquitudes et de chagrins, elle y passe la plus cruelle nuit qu'il soit possible d'exprimer.

Cependant, à peine le jour parut-il, que

son inquiétude redoubla. Que de dangers n'y avait-il pas pour elle, en se trouvant encore dans la dépendance du château de Bressac? Elle se lève, elle fuit à grands pas, elle quitte la forêt, et, résolue de gagner, à tout hasard, la première habitation qui s'offrirait à elle, elle entre dans le bourg de Saint-Marcel, éloigné de Paris d'environ cinq lieues: une superbe maison se présente à l'entrée du village; elle s'informe; on lui dit que c'est une célèbre école, où les enfans des deux sexes viennent de plus de vingt lieues recevoir la meilleure éducation; où le maître, homme très-instruit dans toutes les sciences, et principalement dans celles de la médecine et de la chirurgie; donne lui-même à ses élèves et tous les secours que leur physique exige, et toute l'éducation la plus soignée. Entrez, dit à Justine la personne qui l'instruisait; si, comme je le suppose, vous cherchez une place, il y en a toujours de vacantes dans cette maison; monsieur Rodin, le maître du logis, se fera, j'en suis sûr, le plus grand plaisir de vous être utile; c'est un parfait honnête homme, extrêmement aimé dans Saint-Marcel, et qui jouit de la considération générale.

Justine ne balance point, elle frappe; et ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit, ce qu'elle fit dans cette nouvelle maison, fera la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Ce que c'est que le nouvel asyle offert à notre infortunée. — Sorte d'hospitalité qu'elle y reçoit. — Aventure épouvantable.

NOTRE héroïne avait dix-sept ans lorsqu'elle se présenta chez monsieur Rodin, maître de la pension de Saint-Marcel : ses attraits, mieux développés, offraient encore plus de charmes; toute sa personne avait, malgré ses chagrins, acquis un genre de perfection qui la rendait vraiment une des plus jolies filles qu'il fut possible de voir. Mademoiselle, lui dit Rodin, en la recevant très-honnêtement, vous me trompez sans doute, en vous présentant à moi comme domestique; ce n'est ni avec une aussi jolie taille, ni avec

une peau aussi belle, des yeux aussi brillans, des cheveux si superbes, une manière de s'exprimer aussi pure; ce n'est pas, sans doute, avec toutes ces graces que l'on se trouve réduite à servir : si bien traitée par la nature, vous ne sauriez être la victime du sort, et je dois bien plutôt attendre des ordres de vous, qu'il ne m'appartient de vous en donner. — Oh ! monsieur, à quel degré pourtant je dois me plaiudre de la fortune ! — Eh bien. c'est une injustice; nous la réparerons, mademoiselle; et, là-dessus, Justine, encouragée, raconta ses malheurs à Rodin. Voilà qui est affreux, dit l'adroit imposteur ; ce monsieur de Bressac est un monstre, connu depuis long-tems par ses excessives débauches, et je vous regarde comme très-heureuse d'être sortie de ses mais. Mais, belle Justine, je persiste à vous dire que vous n'êtes pas créée pour servir : celle aux genoux de qui devrait être l'Univers, celle qui pourrait l'enchaîner par ses yeux, ne doit exister que pour être libre. Si ma maison vous convient, je vous l'offre; j'ai une fille qui vient d'atteindre sa quatorzième année, elle sera trop heureuse d'avoir une société comme la vôtre, vous mangerez avec nous, vous partagerez nos

peines pour cette classe intéressante de l'humanité, que la France entière daigne confier à mes soins attentifs ; comme nous vous contribuerez à l'œuvre méritoire de cultiver les talens de la jeunesse ; et comme nous, vous travaillerez à la perfection de ses mœurs.

Etait-il au monde un rôle plus analogue au caractère doux, pieux et sensible de notre intéressante orpheline ? en était-il un qui dût lui convenir davantage ? Des larmes coulèrent de ses yeux ; elle pressa la main de son bienfaiteur... la couvrit des baisers de sa reconnaissance ; mais l'adroit Rodin se soustrait à des témoignages qu'il sent bien mériter aussi peu. On fait venir Rosalie, Justine lui est présentée, et les liens de la plus vive tendresse réunissent bientôt ces deux charmantes personnes.

Avant que d'aller plus loin, nous devons, il semble, rendre compte des premiers devoirs que Justine crut nécessaires à remplir. Elle desirait avec ardeur savoir ce qui s'était passé au château de Bressac depuis l'époque de sa fuite; elle jette les yeux pour cette commission sur une jeune paysanne vive, spirituelle, qui lui promet de prendre au plutôt sous main toutes les informations capables de l'instruire. Malheu-

reusement Jeannette est soupçonnée, on la questionne, elle se coupe; et la seule chose qu'elle a la prudence de taire, est le lieu de la retraite de celle qui l'envoie. Eh bien! gardez votre secret, dit Bressac; mais en quelque lieu que soit cette coquine, remettez-lui cette lettre, et dites-lui de prendre garde à elle. Jeannette effrayée revient en hâte, et voici la lettre qu'elle rend à Justine.

« Une scélérate, capable d'avoir assassiné ma mère, est bien hardie de renvoyer dans le même lieu où son crime s'est exécuté! Ce qu'elle peut faire de plus sage, est de cacher avec soin le lieu de sa retraite; elle peut être sûre qu'on l'y troublera, si on l'y découvre; qu'elle s'abstienne d'une seconde mission; on lui déclare qu'on ferait arrêter son ambassadrice. Au reste, il est bon qu'elle sache que l'affaire de la Conciergerie qu'elle a cru terminée, ne l'est point; le décret n'a pas été purgé. On la laissait ainsi sous le glaive, pour voir comment elle se conduirait, avec le projet de ne s'intéresser à elle, qu'au cas qu'elle en fût digne : qu'elle juge donc, d'après l'état où elle est, de quel poids doit être en justice la seconde accusation bien plus grave qui vient d'être dirigée contre elle ».

Justine pensa s'évanouir en voyant ce billet; elle le porte à Rodin qui la rassure, et la chère innocente revient questionner Jeannette. En se retirant, l'adroite commissionnaire avait donné le change; et dans la crainte d'être poursuivie, elle était entrée dans Paris, elle y avait couché, et en était sortie le lendemain à la pointe du jour. Tout d'ailleurs était dans le trouble au château de Bressac; les parens étaient là, la justice venait d'accourir; et le fils qui jouait la désolation, n'accusait que Justine du malheur arrivé. Plusieurs vols précédens, dont Bressac chargeait également la malheureuse Justine, jetaient du jour sur le second crime; et, à moins que de l'avoir vu commettre, il devenait certain qu'on ne pouvait en soupçonner d'autres.

Jasmin, Joseph avaient déposé, on les croyait; Justine devait frémir. Bressac devenait d'ailleurs, au moyen de cette nouvelle succession, beaucoup plus riche qu'on ne l'avait cru. Le coffre-fort, le porte-feuille, le mobilier, les bijoux mettaient ce jeune homme, indépendamment des revenus, en possession de plus d'un million comptant. A travers sa douleur affectée, il avait, disait-

on, bien de la peine à cacher sa joie; et les parens convoqués pour l'examen du cadavre, en déplorant le sort de la victime, avaient juré de la venger. Les morçures un moment avaient embarrassé l'artiste examinateur; mais Bressac, en prouvant qu'un chien était resté par mégarde enfermé vingt-quatre heures auprès du cadavre, avant qu'on eût eu le tems d'appeler des prêtres de Paris, avait par cet adroit mensonge dissipé la surprise du chirurgien.

Eh bien! dit Justine, voilà donc encore une croix que la main du ciel me présente! Par une inconcevable fatalité du destin, je serai suspectée, accusée, peut-être même punie d'un crime... dont j'ai détesté jusqu'à l'idée; et celui qui me l'a fait commettre, celui qui a guidé mon bras, celui qui seul est coupable du plus infâme matricide dont la terre ait été souillée; celui-là, dis-je, est heureux, il est riche, il est comblé des bienfaits de la fortune, et je n'ai pas, moi, dans le monde, un seul coin où je puisse me reposer en paix. Etre-Suprême! poursuivit-elle en larmes, je me soumets à tes desseins sur moi, que ta volonté s'accomplisse, je ne suis née que pour la remplir... Et pendant que

l'intéressante créature fait de profondes réflexions sur la méchanceté des hommes, et sur-tout sur celle des libertins assez dépravés pour sacrifier tout au plaisir d'éjaculer leur foutre un peu plus chaudement, nous allons donner au lecteur une idée succincte, et du personnage chez lequel elle était, et des motifs de l'agréable réception qu'elle avait reçue.

Rodin, maître du logis, était un homme de trente-six ans, brun, le sourcil épais, l'œil vif, l'air vigoureux, bandant fort dur, la taille haute, bien prise, l'air de la force et de la santé, mais en même-tems du libertinage. Très-au-dessus de son état, Rodin, n'exerçant la chirurgie que par goût et l'institution que par raison de luxure, possédait, indépendamment des fruits de sa profession, environ vingt mille livres de rente. Une sœur belle comme un ange, et dont nous allons parler tout-à-l'heure, remplaçait près de lui, dans toute l'étendue du terme, l'aimable épouse, que depuis près de dix ans lui avait enlevé la mort. Une très-jolie gouvernante et Rosalie sa fille, partageaient les faveurs de cet impudique. Essayons, s'il se peut, de peindre ces objets.

Célestine,

Célestine, sœur de Rodin, âgée de trente ans, était grande, mince, bien faite, les yeux les plus expressifs, et la physionomie la plus lubrique qu'il fût possible de posséder, brune, très-velue, le clitoris fort long, le cul coupé à la manière des hommes, peu de gorge, un tempérament excessif, beaucoup de méchanceté et de libertinage dans l'esprit, ayant tous les goûts, mais principalement celui des femmes, et celui plus extraordinaire encore pour une femme, de n'aimer à se prêter aux hommes que de cette manière que les sots proscrivent, et dont la nature a fait si délicieusement le plus divin des écarts de l'amour (1).

Marthe était le nom de la gouvernante; elle avait dix-neuf ans, une figure ronde et fraîche, de beaux yeux bleus, blanche comme un cigne, toutes les formes de la plus agréable proportion, et le plus beau cul qu'il fût possible de voir.

Pour Rosalie, on peut dire avec vérité que c'était une de ces filles célestes que la nature

(1) Presque toutes les tribades en sont-là; en imitant les passions des hommes, elles en chérissent leurs raffinemens; et comme celui de la sodomie est le plus délicat de tous, il est tout simple qu'elles en composent un de leurs plus divins plaisirs.

offre bien rarement à l'hommage des mortels ; atteignant à peine sa quatorzième année, Rosalie réunissait à tous les charmes les plus capables de faire sensation, une taille de nymphe, des yeux pleins du plus tendre intérêt, des traits mignons et piquans, la plus jolie bouche, de superbes cheveux châtains, tombant au bas de sa ceinture, la peau d'un éclat... d'une finesse... déjà la plus jolie gorge du monde et le plus beau cul... O divins amateurs de cette délicieuse partie ! il n'en est pas un de vous qui ne se fût enthousiasmé à l'aspect de ces fesses divines, pas un qui ne leur eût rendu le culte le plus saint ; il n'y avait peut-être que celles de Justine au monde qui pussent leur être comparées.

Monsieur Rodin, comme nous l'avons dit, tenait chez lui une pension des deux sexes ; il en avait obtenu le privilège du vivant de sa femme, et sa sœur remplaçant la maîtresse du logis, les choses n'avaient point changées ; les élèves de Rodin étaient nombreux et choisis ; il y avait toujours chez lui deux cents pensionnaires, moitié filles et moitié garçons ; jamais il ne les prenait au-dessous de douze ans ; ils étaient toujours renvoyés à dix-sept. Rien n'était joli comme les élèves qu'il ad-

mettait. Si on lui en présentait un qui eût quelques défauts corporels ou de vilains traits, il était aussi-tôt rejeté sous vingt prétextes, colorés de sophismes toujours indestructibles; par ce moyen ou le nombre de ses pensionnaires n'était pas complet, ou ce qu'il possédait était toujours charmant.

Rodin donnait lui-même les leçons aux jeunes gens; il leur enseignait les scienceset les arts, et Célestine sa sœur en faisait autant chez les filles; aucun maître étranger n'entrait; par ce moyen tous les petits mystères lubriques de la maison, toutes les iniquités secrètes se concentraient dans l'intérieur.

Dès que Justine vit clair, son esprit pénétrant ne put s'empêcher de se livrer à bien des réflexions, et l'intimité qu'on lui laissait avec Rosalie la mit bientôt à même de tout éclaircir avec elle; la charmante fille de Rodin ne fit d'abord que sourire aux questions de Justine; et ce procédé redoublant l'inquiétude de notre jeune aventurière, elle n'en pressa Rosalie de s'éclaircir qu'avec infiniment plus d'instances. Ecoute, lui dit cette charmante fille, avec toute la candeur de son âge et toute la naïveté de son aimable caractère; écoute, Justine, je vais tout t'apprendre, je

vois que tu es incapable de trahir les secrets que j'ai à te révéler, et je ne veux plus en avoir pour toi :

Assurément ma chère amie, mon père, ainsi que tu l'observes fort bien, pourrait se passer du métier qu'il exerce, et s'il tient à l'une et à l'autre de ces professions, deux motifs que je vais te développer en sont causes. Il exerce la chirurgie par goût, pour le seul plaisir de faire de nouvelles découvertes; il les a tellement multipliées, il a donné sur cette partie des ouvrages si goûtés, qu'il passe pour le plus habile homme qu'il y ait maintenant en France; il a travaillé quelques années à Paris, et c'est pour son agrément qu'il s'est retiré dans cette campagne; le véritable chirurgien de Saint-Marcel est un nommé Rombeau qu'il a pris sous sa protection, et qu'il associe à ses expériences. Tu veux savoir à présent, ce qui l'engage à tenir pension, le libertinage, ma chère, le seul libertinage, passion portée à l'extrême en lui; mon père et ma tante, aussi débauchés l'un que l'autre, trouvent tous deux dans leurs écoliers mâles ou femelles des objets que la faiblesse et la dépendance soumettent à leur luxure, et ils en profitent; leurs goûts se ressemblent,

leurs penchans sont les mêmes, ils se servent si bien l'un et l'autre, qu'il n'est pas une fille que Rodin ne donne à sa sœur, et pas un garçon que celle-ci ne fournisse à son frère. Et les suites de cette abominable intrigue, dit Justine, établissent sans doute entre eux l'inceste le plus effrayant. Plût au ciel qu'ils en restassent là, dit Rosalie! — Dieu! tu m'effrayes. — Tu sauras tout, mon ange, reprit l'aimable fille de Rodin... oui, je t'apprendrai tout. Viens, suis-moi, nous sommes à vendredi, c'est précisément un des jours où l'instituteur corrige les coupables; telle est la source des plaisirs de Rodin; c'est en infligeant ces tourmens qu'il se délecte; suis-moi, te dis-je, tu vas voir comment il opère; on peut tout observer du cabinet de ma chambre, voisin de ses expéditions; rendons-nous-y sans bruit, et garde-toi sur-tout de jamais ouvrir la bouche de tout ce que je te dis et de tout ce que je te fais voir.

Il était important pour Justine de connaître les mœurs du nouveau personnage qui lui offrait un asyle, elle le sentit; et ne voulant rien négliger de tout ce qui pouvait les lui dévoiler, elle suit les pas de Rosalie, qui la place près d'une cloison assez mal jointe,

pour laisser entre les planches qui la forment, un jour suffisant à distinguer et à entendre tout ce qui se dit, et tout ce qui se fait dans la chambre voisine.

Mademoiselle Rodin et son frère y étaient déjà ; nous allons rendre le compte le plus exact de tout ce qu'ils se dirent, du moment où Justine put les entendre ; et comme ils ne fesaient que d'entrer, vraisemblablement ils ne s'étaient pas encore dit grand chose. Qui fouette-tu, mon frère, dit la demoiselle ? — je voudrais que ce fût Justine ; — cette jolie fille t'échauffe terriblement la tête ? — Tu l'as vue, ma sœur, je t'ai foutu cette nuit deux coups, et je ne déchargeais que pour elle... je lui crois le plus délicieux cul... tu n'imaginerais pas le desir que j'ai de le voir ; — il me semble que cela n'est pas difficile. — Plus que tu ne le penses... de la vertu, de la religion, des préjugés. Voilà tous les monstres que j'ai à combattre : si je ne prends pas la citadelle d'assaut, je n'en serai jamais le maître. — Oh ! par Dieu, s'il ne faut que la violer, je te promets mon aide ; sois bien certain que nous en viendrons à bout, ou par séduction ou par force ; il faudra bien que la putain y passe. — Est-ce qu'elle ne t'inspire

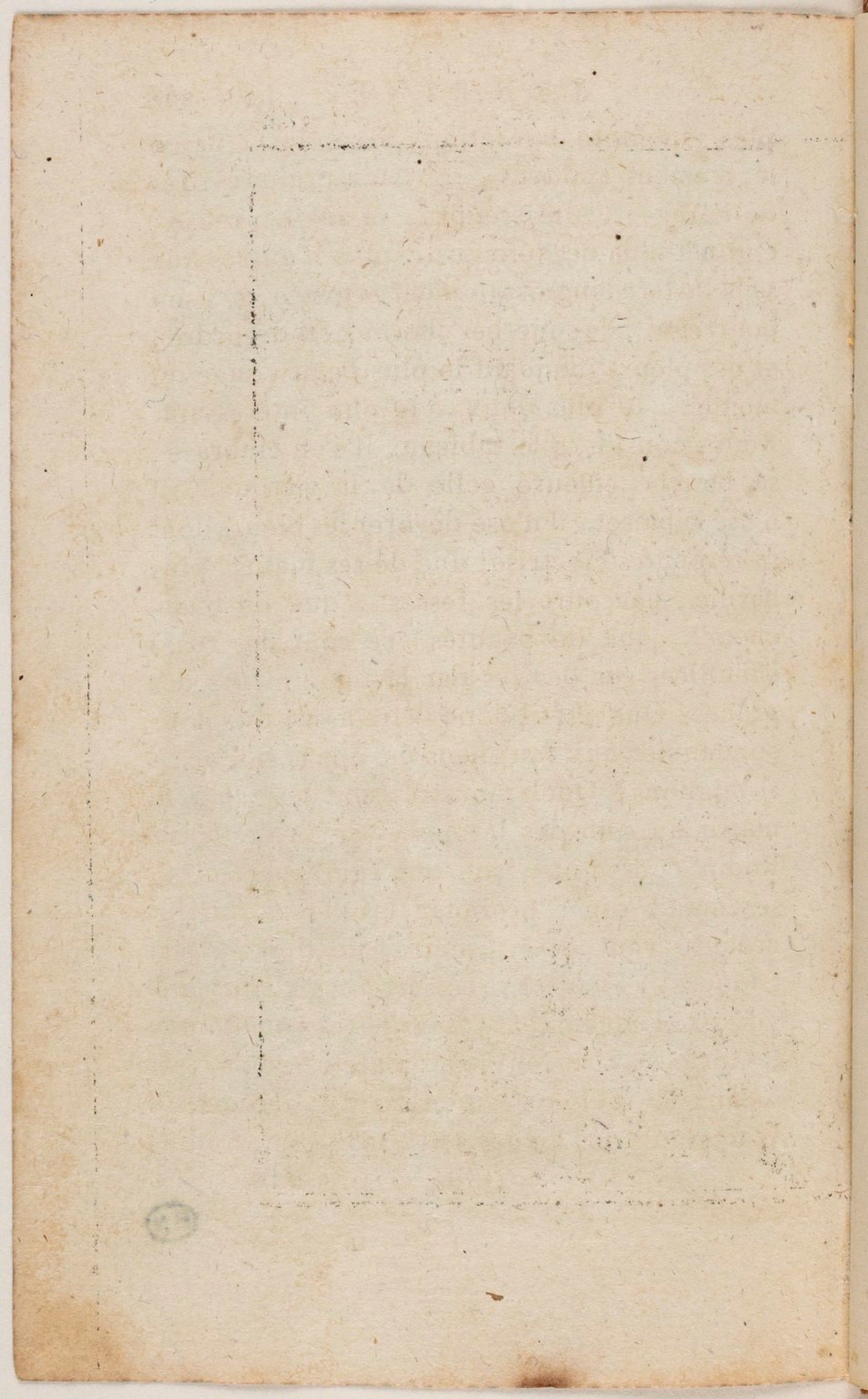
rien, ma sœur ? — Elle est charmante, mais je lui crois peu de tempérament ; et je ne m'étonne point qu'avec sa tournure, elle échauffe plus facilement un homme qu'une femme. — Tu as raison ; mais elle m'irrite beaucoup, moi... Oh ! étonnamment ; et ici Rodin leva par derrière les jupons de sa sœur, et lui claqua les fesses assez fortement à plusieurs reprises. Branle-moi, Célestine, lui dit-il, mets-moi en train ; et notre homme s'asseyant sur un fauteuil, place son vit mollet dans les mains de sa sœur, qui, en deux ou trois tours de main, lui rendit bientôt toute son énergie. Pendant ce tems, Rodin, tenant toujours les jupes de sa sœur relevées, exposait à ses yeux paillards les fesses de la libertine : il les maniait, il les entr'ouvrait ; il était même facile de distinguer, par le genre de baisers dont il les accablait, à quel point ce trône de l'amour avait d'empire sur ses sens. Prends des verges, dit Rodin en se relevant, et vient t'égayer sur mon cul ; il n'est point de cérémonie au monde qui me mette plus en train que celle-là ; j'ai besoin d'y être ce matin, mon imagination est très-allumée, et je sens que mes forces ne la soutiennent pas. Célestine ouvre une armoire, en tire une douzaine de poi-

gnées de verges, qu'elle étale sur une commode, et choisissant la meilleure, elle vient en flageller son frère, qui se branle, qui s'extasie sous les coups qu'on lui porte, en s'écriant toujours à voix basse : « Ah! Justine, si je te tenais... mais je te tiendrai, Justine, tu y passera ; il ne sera pas dit que je t'aie donné l'hospitalité pour rien... je brûle de voir ton cul, je le verrai... je le fouetterai, je le fouetterai, ce beau cul, Justine ; tu ne sais pas ce que sont mes desirs, quand le libertinage les allume ; » et Célestine cessant un moment ici de flageller son frère, vint s'appuyer les mains sur les bras du fauteuil, les fesses en l'air, en le provoquant au combat ; mais Rodin, qui ne voulait qu'essayer ses forces, et non les perdre, se contente de quelques claques, de deux ou trois morçures, et prie sa sœur d'aller lui chercher tour-à-tour les enfans de l'un et l'autre sexe, que son dessein est d'expédier. En ce moment de repos, Justine se jette dans les bras de son amie : oh! Dieu, dit-elle, as-tu donc entendu la conjuration formée contre moi? Ah! ma chère fille, s'écria Rosalie, je crains bien que tu ne t'en tires pas ; tu serais la seule qui serais sortie intacte de cette maison. Je me sauverai, dit Justine.

Cela est impossible, reprit Rosalie ; sa profession lui donne le droit de fermer ses portes ; cette maison est comme un couvent. Une évasion, en te faisant traiter de séductrice ou de voleuse, pourrait te conduire à Bicêtre ; prends patience, ma chère, c'est le plus court ; et le bruit que nos deux espions entendirent les obligea de se remettre au trou. Célestine amenait avec elle une jeune fille de quatorze ans, blonde et jolie comme l'amour : la pauvre enfant, toute en larmes, trop malheureusement au fait de ce qui l'attend, n'approche qu'en gémissant son dur instituteur ; elle se jette à ses pieds, elle implore sa grace ; mais Rodin, inflexible, allume, dans cette sévérité même, les premières étincelles de son plaisir ; elles jaillissent déjà de son cœur par ses regards farouches. Oh ! non, s'écrie-t-il, non, non, voilà trop de fois que cela vous arrive, Julie ; je me repends de mes bontés, elles n'ont servi qu'à vous plonger dans de nouvelles fautes ; la gravité de celle-ci, d'ailleurs, pourrait-elle me permettre la clémence, à supposer que je le voulusse ? Gardez-vous-en, mon frère, s'écrie Célestine, ce serait encourager cette fille au mal ; l'exemple en serait pernicieux dans la mai-

son : oubliez-vous donc que cette petite coquine a donné hier un billet à un garçon, en entrant dans la classe... Je vous proteste que non, dit la charmante Agnès en larmes; oh! rien n'est plus faux, monsieur, croyez-moi... croyez-moi, j'en suis incapable. Ne sois pas la dupe de ces reproches, dit promptement Rosalie à Justine; toutes ces fautes sont imaginées à dessein de consolider ses prétextes : cette petite fille est un ange; c'est parce qu'elle lui résiste, qu'il la traite avec dureté; et pendant ce tems, la sœur de Rodin, lâchant le cordon des jupes, les fait couler au bas des jambes, et relevant la chemise de l'enfant autour des reins, expose aux yeux de son frère le petit corps le plus voluptueux qu'il fût possible de voir. Le paillard, pendant ce tems-là, saisit les mains de la jeune fille, les attache à l'anneau du pillier placé à ce dessein dans le milieu de la chambre de correction, s'empare d'une poignée de verges, prise cette fois au sein d'une cuve remplie de vinaigre, où elles acquièrent, par cette lotion, plus de verdeur et de piquant, met son vit entre les mains de sa sœur, qui, agenouillée devant lui, le branle, pendant qu'il va opérer et se prépare à la plus rigoureuse... à la





plus sanglante opération. Six coups, assez légèrement appuyés, sont les préliminaires de l'orage; Julie frémit... la malheureuse, elle n'a plus de défenses... plus d'autres que sa belle tête languissamment tournée vers son bourreau... de superbes cheveux en désordre, et des pleurs inondant le plus beau visage du monde... le plus doux... le plus intéressant. Rodin considère le tableau, il s'en embrâse, sa bouche effleure celle de la victime... il n'ose la baiser, il n'ose dévorer les pleurs dont sa férocité s'électrise; une de ses mains, plus hardie, parcourt les fesses... que de blancheur!.. que de beautés! ce sont des roses effeuillées sur des lys par la main même des grâces! Quel est-il donc l'être assez dur pour condamner aux tourmens des appas si frais... si mignons? Quel monstre peut chercher le plaisir au sein des larmes et de la douleur? Rodin contemple; son œil égaré parcourt, ses mains osent profaner les fleurs que sa cruauté veut flétrir; tantôt le libertin entr'ouvre, et tantôt il resserre ces attraits divins qui l'enchantent; il les offre, sous toutes les formes, à son œil examinateur: mais c'est à ceux-là seuls qu'il s'en tient; quoique le vrai temple de l'amour soit à sa portée, Rodin,

fidèle à son culte, n'y jette pas même ses regards; il en craint jusqu'aux apparences. Si l'attitude les expose, il les déguise; le plus léger écart troublerait son hommage, il ne veut pas qu'on le distraie; enfin, sa fureur n'a plus de bornes; il l'exprime par des invectives, il accable de sottises et de menaces cette pauvre petite malheureuse, tremblante sous les coups dont elle se voit prête à être déchirée : Rodin, que l'on branle toujours, est aveuglé par le plaisir. Allons, dit-il, préparez-vous, il faut souffrir; et le cruel laissant, d'un bras vigoureux, tomber ses faisceaux à-plomb sur toutes les parties qui lui sont offertes, en applique cette fois-ci vingt coups, qui changent bientôt en vermillon le tendre et divin incarnat de cette peau si fraîche. Julie pousse des cris, des pleurs coulent de ses beaux yeux et se répandent en perles sur sa jolie gorge : Rodin n'en devient que plus furieux; il reporte brutalement ses mains sur les parties molestées, les touche, les comprime, semble les préparer à de nouveaux assauts. Rodin recommence, sa sœur l'excite. Tu la ménages, lui crie cette mégère. Eh non, non, dit Rodin, n'appuyant plus un seul coup qui ne soit précédé d'une

invective, d'une menace ou d'un reproche. Le sang paraît ; Rodin s'extasie, il se délecte à contempler les preuves parlantes de sa férocité ; il ne peut plus se contenir ; son vit gonflé, distille le foutre ; il s'approche de l'enfant, contenu par Célestine, qui fait voir à son frère le cul qu'il desire. Le bougre, en furieux, se présente à la brêche. Fais-le entrer, dit-il tout bas à sa sœur ; et du bout de la tête de l'énorme machine, il attaque légèrement le petit trognon de rose qui se présente à lui : que ne donnerait-il pas pour aller plus avant ? mais il n'ose. Célestine le secoue de nouveau ; et le cruel recommençant à frapper, achève d'entr'ouvrir, à force de cinglons, cet asyle des grâces et de la volupté ; il ne sait plus où il en est ; son ivresse est au point de ne plus même lui laisser l'usage de sa raison ; il jure, il blasphême, il tempête ; tout ce qu'il voit de charmes est traité avec la même rigueur ; les reins, les cuisses, les fesses, ce qu'il peut saisir en dessous du plus joli petit con-vierge, tout se déchire, tout se flagelle en détail ; rien n'est soustrait à ses barbares coups : à la violence dont sa sœur le pollue, on dirait qu'elle pompe une citerne. Le scélérat s'arrête ce-

pendant; il sent l'impossibilité de passer outre, sans risquer de perdre des forces qui lui deviennent utiles pour de nouvelles opérations. R'habillez-vous, dit-il à Julie, en la détachant et se rajustant lui-même, et si pareille chose vous arrive encore, songez que vous n'en serez pas quitte pour si peu. Julie sort, et rentre dans sa classe. Tu me branlais trop vîte, dit Rodin à sa sœur, peu s'en est fallu que je ne déchargeasse; il ne faut faire que plotter et me sucer de tems en tems. Elle est jolie, cette petite fille, l'as-tu eue? — Et quelle est celle qui ne m'a point passé par les mains? — Mais tu ne t'attendris pas quand je les fouette. — Que m'importe le sort d'une putain qui m'a fait décharger? je la déchirerais moi-même. Ah! tu ne connais pas mon cœur; il est encore plus féroce que le tien. Entre un instant dans mon cul, Rodin, je brûle; et se remettant à la même place où elle s'était présentée avant la fustigation de Julie, elle relève ses jupes et présente ses fesses; Rodin s'y plonge sans préparation; il la lime un demi-quart-d'heure; la coquine se branle, décharge, et, contente sans être appaisée, elle va chercher de nouvelles victimes.

Celle qu'on présente cette fois-ci est une fille de l'âge de Justine ; elle lui ressemblerait même un peu, s'il était possible d'admettre que la nature eût pu refaire deux fois un aussi parfait modèle de grâces et de beautés. Aimée, lui dit Rodin, il est singulier qu'à votre âge vous vous mettiez dans le cas d'être fouettée comme un enfant. Mon âge et ma conduite ne devraient pas m'exposer à un tel affront, monsieur, répondit fièrement cette charmante fille, mais quand on est la plus faible, on a toujours tort. Voilà une réponse bien insolente, mademoiselle, dit Celestine, je me flatte qu'elle n'excitera pas beaucoup d'indulgence dans l'ame de mon frère; elle en peut être sûre, dit Rodin, en dénouant les jupes avec brutalité. — Mais monsieur, je ne croyais... et le paillard, achevant de détacher promptement tout ce qui le gêne, met au jour le cul le plus frais, le plus appétissant qu'il eût encore vu. Aimée, lui dit Rodin en la courbant sur un fauteuil, vous m'avez dit que vous souffriez quelquefois d'hémoroïdes; pendant que j'y suis, je vais examiner, et si vraiment ce mal paraissait de quelqu'importance, je vous traiterais avec plus de douceur; jamais, monsieur, répondit modestement Ai-

mée, non, jamais, je ne me suis plaint d'une telle chose... N'importe, poursuivit Rodin, et continuant de courber, cela pourrait venir, il est bon que j'observe ; et comme Célestine aidait à la chose, la pauvre Aimée, sans pouvoir s'en défendre, fut bientôt mise à quatre pattes, et voila Rodin examinant, parcourant, maniant tout-à-l'aise les plus belles chairs... les plus divins attraits ; non vraiment, il n'y a rien de ce que je croyais, dit Rodin, tout cela est en bon état, allons, nous pouvons châtier; les mains se saisissent, on les attache, et la belle Aimée reste en proie aux scélératesses de ces monstres ; commence-là, ma sœur, dit Rodin, je veux voir si la pitié ne te fera pas enfreindre ton devoir ; Célestine, prend les verges, son frère examine en face, il veut jouir des contorsions que la frayeur arrache, il n'ose se branler, il est vu ; mais sa main frotte la cuisse sur laquelle repose l'engin tout dressé. L'opération commence, et mademoiselle Rodin, tout aussi cruelle que son frère, frappe pour le moins avec autant de force ; cependant celui-ci qui veut tout voir, tout saisir, passe auprès de sa sœur pour mieux juger de l'effet des coups sur les belles masses qu'ils ensan-

glantent; ne pouvant plus se contenir, il se saisit d'une nouvelle poignée, éloigne sa sœur, et flagelle avec une telle violence, que le sang paraît aussi-tôt. La pauvre infortunée ne souffle pas; on ne se doutait de ses douleurs que par un mouvement convulsif de ses deux fesses qui s'entr'ouvraient quand on ne frappait point, et se resserraient à l'approche du coup; même tentative à celle-ci qu'à l'autre, Rodin se présente au combat, Aimée le devine, et resserre le cul; Rodin de rage lui assène un coup de poing dans les reins qui la fait aussi-tôt courber; il se représente, mais Aimée se relève, et par ce mouvement le fait reglisser encore; tout cela, monsieur, dit-elle à la fin, ne me paraît pas tenir à la pénitence que vous avez dessein de m'infliger, je vous supplie donc de finir; Rodin furieux refouette de nouveau, et deux cents coups de fouet appliqués d'un bras sûr, calment à peine la colère où le plongent les refus qu'il éprouve; son engin furieux semble menacer le ciel; Célestine veut le saisir et le diriger vers l'inattaquable forteresse; non, dit Rodin, qu'on l'éloigne de mes yeux... Emmenez, emmenez cette fille rebelle, je veux qu'elle soit huit jours enfermée au pain et à l'eau pour lui apprendre à me manquer.

Aimée sort en baissant les yeux, et le féroce instituteur demande un garçon.

Celui que Célestine amène est un écolier de quinze ans, plus beau que l'Amour même; Rodin le gronde. Plus à l'aise avec lui, sans doute, il le cajeole, il le baise, en le sermonant. Vous avez mérité d'être puni, lui dit-il, et vous allez l'être. A ces mots, la culotte est à-bas. Mais tout l'intéresse ici; rien n'est exclut, les voiles se relèvent, tout se palpe indistinctement; le cul, le vit, les couilles, le ventre, les cuisses, la bouche, tout se baise, tout se dévore; Rodin menace, il caresse, il invective, il flatte, il est dans ce désordre délicieux de la luxure, où les passions n'écoutent plus que leur organe, où le voluptueux ne se plaint, que de l'impossibilité dans laquelle il est de ne pas multiplier ses outrages. Ses doigts obscènes cherchent à faire naitre dans ce jeune garçon les mêmes sentimens de lubricité qu'il en reçoit; il le branle. Eh bien, dit le satire en voyant ses succès, vous voilà pourtant dans cet état impur que je vous ai si sévèrement défendu; je gage qu'avec deux mouvemens de plus, tout partirait sur moi. Trop sûr des titillations qu'il produit, le libertin s'avance pour en re-

cueillir l'hommage, et sa bouche est le temple offert à ce divin encens; ses mains en excitent les jets, il les attire, il les dévore, lui-même est tout prêt d'éclater; mais il veut en venir au but. Ah! je vais vous punir de cette sottise, dit-il en se relevant, les lèvres encore inondées du foutre qu'il avale; oui, fripon, je vais vous punir. Il prend les mains du jeune homme, il les captive, s'offre en entier l'autel où veut sacrifier sa fureur, il l'entrouve, ses baisers le parcourent, sa langue s'y enfonce, elle s'y perd. Rodin, ivre d'amour et de férocité, remèle encore les expressions et les sentimens de tous deux. Ah! petit fripon, s'écrie-t-il, il faut que je me venge de l'impression que tu me fais. Les verges se prennent, Célestine suce son frère, celui-ci fouette. Plus excité sans doute qu'avec la vestale, ses coups deviennent et plus forts et bien plus nombreux. L'enfant pleure, Rodin s'extasie. Mais de nouveaux plaisirs l'appellent. On détache l'écolier; d'autres surviennent. Une petite fille de douze ans, belle comme le jour, succède au garçon; à celle-ci un écolier de seize, suivi d'une fille de quatorze. Rodin, toujours servi, toujours aidé par sa sœur, en fustige soixante dans sa

matinée, trente-cinq filles et vingt-cinq garçons. Le dernier est un Adonis de quinze ans, d'une figure vraiment enchanteresse. Rodin n'y tient plus ; en venant de le mettre en sang, il veut le foutre ; sa sœur aide à ce viol affreux ; elle contient le patient aux desirs effrénés de son frère. Rodin encule, il sacre, il pourfend, il déchire, et darde bientôt au fond du cul de ce bel ange les jets écumeux de sa flamme. On console l'enfant, il est escorié ; on lui donne des bonbons, il se tait. Et voilà comme ce libertin abusait de la confiance que l'on avait en lui ; voilà comme il trompait les parens, qui, ne voyant que les progrès vraiment rapides de cette école, fermaient imbécillement les yeux sur les dangers dont elle était remplie.

O ciel! dit Justine, quand ces orgies furent terminées, comment ose-t-on se livrer à de tels excès ? comment peut-on trouver des plaisirs dans les tourmens que l'on inflige ?

Ah! tu ne sais pas tout, répondit Rosalie. Ecoute, lui dit-elle en repassant dans sa chambre, ce que tu as vu a pu te faire comprendre, que, lorsque mon père trouve quelques facilités dans les jeunes filles, il agit avec elles de la même manière qu'il vient de

traiter ce jeune garçon. Les filles, au moyen de cette précaution, ne sont point déshonorées, poursuivit Rosalie, point de grossesse à craindre, et rien dès-lors ne peut les empêcher de trouver des époux. Il n'y a point d'années où il ne jouisse ainsi de plus de la moitié des garçons ou des filles. O Justine! poursuivit cette chère enfant en se précipitant dans les bras de son amie, et moi-même j'ai été victime de son libertinage; à sept ans il m'avait violée, et presque tous les jours depuis... Mais, interrompit Justine, depuis que tu as atteint un âge plus mûr, la religion t'offrait un recours, que ne consultais-tu un directeur? Hélas! ignores-tu donc, reprit vivement Rosalie, qu'il étouffe dans nous toutes les semences de religion, à mesure qu'il nous pervertit, et qu'il nous en défend tous les actes. D'ailleurs, j'ignore ma religion; à peine m'en a-t-il instruit. Le peu qu'il m'a dit sur ces matières n'a jamais été que dans la crainte que mon ignorance ne trahît son impiété; mais je n'ai jamais été à confesse, je n'ai jamais fait ma première communion. Il jette un si grand ridicule sur toutes ces choses, il en absorbe si bien dans nous jusqu'aux moindres idées, qu'il éloigne

à jamais de ces devoirs celles dont il a joui; ou, si elles sont contraintes à les remplir, à cause de leur famille, c'est avec une tiédeur, une indifférence, un mépris tel qu'il ne redoute rien de leurs indiscrétions avec les confesseurs. Quelquefois il réunit les jeunes personnes de l'un et l'autre sexe dont il est sûr; et là, il leur fait des conférences, dont le but est d'anéantir totalement en elles tous les germes de religion et toutes les semences de vertu. Mais il en est qui ne participent jamais à ces faveurs, soit à cause de leur trop de faiblesse, ou de leur ridicule attachement aux préjugés dont leur famille les empoisonne. Que de prudence, dit Justine! Il en faut, répondit Rosalie, pour maintenir le calme qu'il veut goûter au milieu des orages qui doivent nécessairement s'élever sans cesse sur l'atmosphère d'une route semblable; et c'est à cette politique étonnante qu'est due la tranquillité dont il jouit depuis dix ans.

Viens Justine, dit Rosalie quelques jours après cette scène, viens juger par tes propres yeux de tout ce qu'entreprend mon père avec sa sœur, avec moi, sa gouvernante et quelques-uns de ses favoris. Ces horreurs, je l'espère, te convaincront de ce que je t'ai dit;

elles te prouveront ce que doit souffrir une fille honnête comme moi, à laquelle la nature semble avoir donné de l'horreur pour tout ce à quoi son devoir la soumet. — Son devoir! Jamais; dis son malheur.. — Hélas! le cruel me compose des devoirs de mes malheurs, et je serais perdue si je résistais. Pressons-nous, poursuivit Rosalie; voilà la classe qui se ferme; c'est l'heure où, échauffé des préliminaires, il va venir se dédommager de la contrainte que lui impose quelquefois sa prudence. Remets-toi où je t'avais placée l'autre jour, et tes yeux vont tout découvrir.

Pour peindre à nos lecteurs la scène libidineuse dont Justine fut témoin, il faut d'abord leur indiquer les acteurs.

Ces personnages étaient Marthe, gouvernante de Rodin, âgée, comme nous l'avons dit, de dix-neuf ans, et jolie comme un ange; Célestine, sœur du même; Rosalie sa fille; un jeune écolier de seize ans, nommé Fierval; et sa sœur, âgée de quinze ans, que l'on appelait Léonore; couple enchanteur qui semblait se disputer de grâces, de figure, de taille et d'agrémens. Tous deux se ressemblaient beaucoup, tous deux s'aimaient, et l'on va voir jusqu'à quel degré notre lubrique

instituteur favorisait cette incestueuse passion.

Nous voilà tranquilles, dit Rodin en fermant soigneusement toutes les portes ; ne nous occupons que de paillardises ; les fustigations de ce matin m'ont mis dans un état... Vous le voyez, dit-il en mettant sur la table un vit dur et bandant, qui paraissait déjà menacer tous les culs... oui, tous les culs ; il faut que nos lecteurs se familiarisent ici avec l'idée de ne voir fêter à Rodin que cet unique temple ; soit prédilection, soit sagesse, le bon Rodin s'interdisait tout autre jouissance, et ce n'est que dans celle-ci que nous allons le voir s'escrimer.

Viens, cher petit ange, dit-il à Fierval en lui dardant sa langue dans la bouche ; viens que je commence par toi ; tu sais que je t'idolâtre ; Léonore, venez déculotter votre frère ; vous savez que ce soin vous regarde : que ce soient vos mains qui présentent à mes baisers le sublime cul de ce bel enfant... A merveille ! voilà précisément ce que je veux... et le coquin baisait, palpait, entr'ouvrait, suçait le plus joli derrière qu'on pût imaginer. Ma sœur, poursuivit Rodin, pendant que je gamahuche ce beau jeune homme, agenouille-toi devant lui, et suce-le ; toi, Marthe,

the, viens trousser Léonore; je veux baiser son cul près de celui de son frère; cette réunion m'excitera... oui, voilà ce que c'est. Mais il manque quelque chose au tableau; Rosalie, trousse Marthe, et place-toi de façon à ce que je puisse manier à-la-fois vos deux culs; un instant, le tableau reste fixe. Mais Rodin avait trop de desirs, trop d'imagination, pour ne pas le varier promptement.

Voici comme le second s'arrange :

Sa sœur, agenouillée devant lui, suce son vit; Léonore et Fierval se placent par échelon en face de sa bouche, en telle sorte qu'il puisse baiser à-la-fois, et celle du jeune homme et le trou du cul de la sœur; de droite et de gauche il manie les fesses de Marthe et de Rosalie.

Essayons autre chose, dit-il encore au bout d'un instant; il faut que je fouette, ce plaisir est inoui pour moi, je ne puis m'en rassasier. Léonore, voyons votre beau cul; les baisers dont je viens de le couvrir n'ont fait qu'irriter en moi le desir de le traiter avec fureur; mais je voudrais que votre frère commençât l'opération; placé derrière lui, les verges à la main, je le traiterai durement, s'il a le

malheur de vous ménager ; l'attitude s'arrange ; mais Rodin, pendant qu'il opère, veut que sa sœur le branle sur les fesses de sa fille, et que Marthe le fouette. Qui le croirait! Fierval, digne élève de Rodin, n'annonce aucune envie de ménager sa sœur; excité par les coups qu'il reçoit lui-même, le petit libertin la frappe à tour-de-bras : allons, mon ami, dit Rodin, fous ta sœur, encule-là; rien n'est délicieux comme de foutre un cul qu'on vient de fouetter ; viens, que je te conduise, que je devienne le premier agent de ton voluptueux inceste ; et le saisissant par le vit, il l'attire près du derrière de Léonore, mouille lui-même avec sa bouche et le vit du jeune homme, et le cul de la victime, les unit, leur apprend à se baiser en se foutant de cette manière, place la main du jeune homme au clitoris de la patiente, et se dispose alors à sodomiser lui-même le fouteur : monte sur les reins de Fierval, dit-il à Rosalie, je gamahucherai ton cul en foutaut celui de cet Amour; Marthe, continue de me fouetter, et que ma sœur remplisse ma main de ses belles fesses.

Oh, foutre! quelle jouissance! s'écrie le paillard en la savourant, en peut-il être de

plus délicieuse?... Oui, sans doute il en est, reprend-il, Rosalie, tu vas m'en convaincre; c'est ton beau cul qui va me le prouver : dérangeons tout cela, c'est ma fille que je veux foutre. Inconstant, lui dit Célestine, tu n'es satisfait de rien. — Eh! ma sœur, l'est-t-on jamais avec une tête aussi dépravée que la mienne? mais est-ce à toi de te surprendre? et la plus lubrique des filles doit-elle donc s'étonner de quelques caprices libertins?

Attendez, dit le paillard, avant que de former le groupe qui me coûtera sûrement du sperme, papillonnons encore une minute. Placez-vous tous à genoux, appuyés contre ce canapé, de manière à ce que Léonore m'offre un cul, Fierval une bouche, ma sœur un cul, Marthe une bouche; Rosalie, tenant mon engin, me conduira d'autels en autels, et j'offrirai mon hommage à chaque; aussi-tôt qu'elle m'aura niché, elle s'élancera sur le sopha, s'accroupira sur mon visage, et me fera baiser, comme malgré moi, ses fesses et le trou mignon de son cul... Ah! petite coquine, dit-il à Rosalie, quand il fut au bout de la file, c'est-à-dire, dans la bouche de Marthe, ah! petite gueuse, vous allez être punie de l'indécence que vous venez de com-

mettre... faire baiser votre cul à celui dont vous tenez le jour! oser lui en torcher le nez! impudente créature...! je vais vous faire voir si l'on se moque ainsi de son père; et il la saisit, tout en se faisant sucer par Marthe; il la fouette, il la déchire avec un martinet armé de camions; rien n'est épargné, la malheureuse est en sang, depuis le milieu des reins, jusqu'au bas des cuisses; les branches de son cruel instrument ne s'impriment nulle part, que ses lèvres ne s'y collent aussi-tôt; et l'intérieur de l'autel, et la bouche de la victime, tout, excepté le devant, tout est dévoré de suçons. Bientôt, sans varier l'attitude, se contentant de se la rendre plus propice, Rodin pénètre dans l'asyle étroit des plaisirs: le scélérat encule sa fille, Fierval le sodomise, la perspective est le délicieux cul de Léonore, que Rodin couvre de baisers; à droite et à gauche sont, sous ses mains, les culs de sa gouvernante et de sa sœur. Que pouvait-il desirer davantage? Il touche, il baise, il pourfend, il déchire, on l'encule, mille suçons plus chauds les uns que les autres expriment son ardeur sur ce qu'on offre à sa luxure. La bombe éclate; c'est le cul de sa fille qu'il inonde de foutre; et le libertin,



enivré, ose goûter les plus doux plaisirs au sein de l'inceste et de l'infamie.

Un moment de repos succède à ces orgies : on entoure Rodin, on le caresse ; l'une s'efforce à le rendre à la vie par la chaleur de ses baisers lascifs ; celle-ci presse son vit, le décalotte et le secoue légèrement, pendant qu'une troisième chatouille le trou de son cul, et qu'une quatrième offre son beau derrière à toutes les caresses qu'il lui plaît d'inventer ; le jeune Fierval lui fait sucer son vit. Tant de soins raniment bientôt notre moribond ; Marthe, qui le branlait, en montrant l'état du patient, félicite chacun de ses succès. Vous voulez me tuer à force de plaisirs, dit Rodin ; eh bien, j'y consens ; il est doux d'expirer ainsi. Célestine, fous sous mes yeux, je t'en prie, avec le jeune Fierval, et que Léonore, sa sœur, agenouillée entre tes jambes, suce ton clitoris ; pendant ce tems-là, Rosalie et Marthe me branleront, l'une le cul, l'autre le vit, en face de l'opération, et sois sûre que ton foutre aura bientôt déterminé le mien.

Mais Rodin augurait beaucoup trop de ses forces ; sa sœur avait déjà déchargé six fois, avant que le triste vit de Rodin eut seulement

acquis le quart de la consistance nécessaire à l'éjaculation qu'il projette. Venez, dit-il, venez tous me sucer les uns après les autres; pendant qu'une de vos bouches comprimera mon vit, qu'une autre s'adapte sur mes lèvres; qu'une troisième gamahuche mon cul; afin que je sois chatouillé, par des langues, aux endroits les plus lascifs de mon corps, et que ce ne soit qu'à des langues que mon éjaculation soit due. Le projet était bien senti, mais Rodin n'en avait pas calculé la durée; on fut une heure à le mordiller, à le pressurer, à le sucer dans tous les sens, lorsque la nature, revêche, le comble enfin de ses faveurs; il décharge dans la bouche de sa fille, ayant celle de Léonore sur la sienne, celle de Fierval au trou de son cul, et sous ses mains de droite et de gauche, les fesses de sa sœur et de Marthe.

S'il est quelque chose de délicieux dans le monde, dit Rodin, dès qu'il fut tranquille, assurément c'est le libertinage; où trouver une passion qui tienne tous nos sens dans un chatouillement plus lascif? est-il rien sur la terre qui rende plus heureux? C'est le libertinage qui brise les hochets de l'enfance; c'est lui qui allume le flambeau de la raison, qui

donne de l'énergie à l'homme ; et si cela est, ne doit-il pas induire de-là que c'est pour ce seul plaisir que l'a créé la nature; qu'il mette tous les autres en parallèle avec celui-ci, il verra quelle différence, il sentira s'il en est un seul qui l'embrâse avec autant d'ardeur. Son empire est tel sur une ame, qu'aussi-tôt qu'elle en est remplie, elle ne peut plus penser à autre chose. Examinez un homme vraiment libertin, vous le verrez toujours occupé ou de ce qu'il a fait, ou de ce qu'il projette de faire. Dans une parfaite insouciance sur tout ce qui ne tient pas à ses plaisirs, vous le verrez pensif, concentré dans lui-même, et comme s'il craignait de donner accès à un mouvement qui pût le distraire une minute des libidineuses idées qui l'enflamment; on dirait qu'une fois enchaîné au culte de ce Dieu, il lui devient absolument impossible d'être ému par quoi que ce puisse être, et que rien n'est capable de distraire son ame de la délicieuse passion qui le captive : c'est donc à elle seule que nous devons tout sacrifier ; il ne doit être qu'elle seule de respectable à nos yeux ; méprisons souverainement tout ce qui s'en éloigne ou la combat ; et pour mieux lui prouver notre hommage,

plongeons - nous aveuglément dans tous les écarts de ses vices ; que rien ne soit sacré pour nous que ce qui la caractérise ou la sert ; ne sentons, n'existons, ne respirons que pour elle ; il n'y a que les sots qui la trouvent dangereuse. Eh ! comment pourrait jamais l'être un rafinement de jouissance ? Le libertinage est-il autre chose ? Non, sans doute : eh bien, comment ce qu'il y a de meilleur peut-il avoir des inconvéniens ? Je dis plus, ces inconvéniens même, existassent-ils, ne seraient-ils pas préférables encore à tous les dangers de la tempérance... à tout l'ennui de la sagesse ? L'état d'inertie de l'homme sobre n'est-il pas l'image du sommeil de la mort ? l'homme froid et indifférent est le repos de la nature : à quoi sert-il dans l'univers ? que met-il en mouvement ? qu'exécute-t-il ? à quoi son pédantisme est-il bon ? S'il est nul, n'est-il pas condamnable, et n'est-il pas dès-lors à charge à la société ? Si la tempérance et la sobriété dominaient malheureusement dans le monde, tout y languirait, tout y végéterait ; il n'y aurait plus ni mouvement ni force, et tout retomberait dans le cahos. Voilà ce que nos moralistes ne veulent point comprendre, parce qu'étayant sans cesse leurs principes sur les

bases religieuses, ils ne peuvent concevoir un état au-delà des plans de leur divinité, tandis qu'il n'est point de divinité, et que ce monstre de l'imagination échauffée des hommes ne peut jamais entrer pour rien dans les calculs de la philosophie. Mais une chose bien singulière, c'est que les freins que l'homme oppose au libertinage ne sont que les aiguillons du libertinage même; la pudeur, le premier de ces freins, n'est-elle pas un des stimulans les plus actifs de cette passion? elle est essentielle à la luxure; on est fâché qu'un autre sache nos fantaisies; il semble qu'elles ne devraient être entendues que de nous, et que tout ce qui n'est pas NOUS ne devrait pas avoir l'esprit de les comprendre. Tel fut le premier motif qui fit jeter des gazes sur les actions impures; on ne voulut pas faire devant tout le monde ce qu'il ne paraissait pas que tout le monde dût savoir; mais le rideau ne fut tiré que pour redoubler ses excès. Ne doutons pas qu'il n'y eût moins de libertins, si le cinisme était à la mode; on ne se cache, que parce qu'on veut sortir de la règle ordinaire, et le premier qui, dans l'enfance des sociétés, fit passer sa maîtresse derrière un buisson, fut le plus libertin de la peuplade.

Corrompons-nous donc, mes enfans, souillons-nous donc de toutes les impuretés possibles, foutons sans règle et sans mesure, lâchons la bride à tous nos penchans, chérissons nos goûts, et soyons certains que plus nous nous livrerons à la débauche des sens, et plus nous approcherons du bonheur dont la lubricité couronnera toujours ceux qui la chérissent et la servent.

Ici le jeune Fierval témoigna le desir de foutre Rosalie; il était près d'elle, il la baisait, il la maniait. Encule donc, imbécille, lui dit Rodin; ne semble-t-il pas que tu craignes de céder à tes desirs; sont-ce donc là les fruits du sermon que je viens de te faire. Viens sodomiser ma fille dans mes bras, je vais te la tenir; j'aime l'idée d'être son maquereau. Ma sœur, branle-lui le cul pendant qu'il fout ma fille; et toi, Marthe, fais-lui baiser ton joli derrière; il faut environner de plaisirs ce joli petit ange; il faut l'en rassasier, et Rosalie, soumise, fut encore obligée de soutenir cet assaut... elle dont la vertu composait l'existence! elle qui, consultée, n'eût voulu pour bonheur qu'un couvent et qu'un Dieu!

Fierval ne fut pas long; aussi vivement

excité, le petit libertin déchargea bientôt. Rodin qui, en tenant sa fille sur ses genoux, avait pris plaisir à lui sucer la bouche pendant l'opération, voulut aussi sucer le vit du jeune homme au sortir du cul de sa fille; il en exprima jusqu'à la dernière goutte de foutre; et ces épisodes l'ayant fait rebander, il encule Léonore et sa fille alternativement; il baise le cul de Fierval, Célestine et Marthe le fouettent tour-à-tour; et c'est dans le derrière de sa fille qu'il décharge, en étrillant à tour-de-bras les délicieuses fesses de Léonore.

Le brave instituteur va se mettre à table après de tels exploits; et Justine, affligée, honteuse de tout ce qu'elle a vu, s'écrie, en se repliant sur la pureté de sa conscience : O mon Dieu! ne suis-je donc née que pour vivre au milieu du crime et de l'infamie, et serait-ce pour exercer ma patience que votre équité me condamne à de si cruelles épreuves!

Sans l'extrême amitié qu'elle portait à sa jeune compagne, on ne doit pas douter que Justine ne se fût évadée sur-le-champ. Mais pleine de cette force que donne la vertu, elle aspirait à l'honneur d'arracher Rosalie au libertinage; cet espoir la déterminait à la pa-

tience, lorsque Rodin, las d'en avoir autant, se décide enfin à savoir ce qu'il doit attendre de sa nouvelle acquisition.

Il y avait environ quinze jours que notre héroïne était dans cette maison, lorsque Rodin, enflammé du desir que nous venons de peindre, se présente un matin chez elle. Après quelques instans de conversation générale, Rodin fit parler ses desirs. Peu accoutumé aux préliminaires d'un sentiment dont le coquin n'éprouve que le besoin physique, il saisit Justine à brasse-corps et veut la culbuter sur un lit; laissez-moi, monsieur, dit cette vertueuse fille; laissez-moi où j'appelle toute la maison en témoignage de l'horreur que vous vous proposez; et à quel titre, je vous prie, prétendez-vous faire de moi la victime de votre brutalité; est-ce parce que vous m'avez reçu chez vous? Mais, je m'y rends utile, j'y gagne ma vie; et quand je m'y conduis bien, j'y dois être à l'abri de vos insultes; souvenez-vous qu'il ne sera jamais rien dans le monde qui puisse m'y soumettre; ma reconnaissance vous est due, mais je ne l'acquitterai pas au prix de mon honneur.

Rodin, confondu d'une résistance à laquelle il ne s'attendait point avec une fille tellement

dénuée

dénuée de ressources, et que d'après l'injustice ordinaire aux hommes il ne devait pas supposer si sauvage; Rodin, dis-je, regarda Justine avec attention. Mon cœur, lui dit-il, au bout d'un instant, c'est assez mal-à-propos que tu fais la vestale avec moi; j'avais, ce me semble, quelque droit à des complaisances de ta part; n'importe, ne me quittes pas pour cette bagatelle, je suis bien-aise d'avoir une fille sage dans ma maison; celles qui m'entourent, le sont si peu! Puisque tu affiches tant de vertu dans ce cas-ci, tu en montreras, j'espère, dans tous, mes intérêts y gagneront, ma fille t'aime, elle me supplie de t'engager à ne nous jamais quitter; restes donc près de nous, je t'y invite; monsieur, répondit Justine, je n'y serai pas heureuse, on ne m'y verra pas sans jalousie, et je serai bientôt contrainte à vous quitter; ne l'appréhendes pas, dit Rodin; ne crains nul effet de la jalousie de ma sœur ou de ma gouvernante; celle-ci te sera toujours subordonnée, et je sais que ma sœur t'aime; sois donc sûre que ma protection et ma confiance te seront toujours accordées; mais pour continuer d'en être digne, il est bon que tu saches qu'une discrétion à toute épreuve est la première qualité

que j'exige de toi ; il se passe ici beaucoup de choses qui contrarieront tes principes ; il faut tout voir et tout entendre, sans te permettre même une réflexion... Oh ! oui oui, Justine, poursuivit chaleureusement Rodin, à ces conditions ne me quitte jamais ; au sein des vices multipliés où m'emporte un tempérament de feu... un cœur très-gangrené, j'aurai du moins la consolation de posséder un être vertueux près de moi, et dans les bras duquel je me jetterai comme aux pieds d'un Dieu, quand je serai rassasié de mes débauches. Eh bien ! pensa Justine en ce moment, la vertu est donc nécessaire, elle est donc indispensable à l'homme, puisque le vicieux lui-même est obligé de se rassurer par elle ; et notre aimable fille se rappelant alors les instances que Rosalie lui avait faites pour ne la point quitter... croyant reconnaître quelques bons principes dans Rodin, s'engagea décidément avec lui ; Justine, lui dit Rodin, c'est bien décidément auprès de ma fille que je vais te placer à présent ; tu n'auras rien à démêler avec mes autres femmes, et je te donne quatre cents livres d'appointemens.

Une telle place devenait une fortune dans la position de notre malheureuse orpheline.

Enflammée du desir de ramener Rosalie au bien, et peut-être même son père, si elle acquérait quelqu'empire sur lui, elle ne se repentit point de ce qu'elle venait de faire. Rodin la présente à sa fille. Rosalie, lui dit-il, je n'avais jusqu'à ce moment qu'un desir vague de lier éternellement Justine à toi, cette intention fait aujourd'hui le charme et la consolation de ma vie; daigne accepter ce présent de ma main : les deux jeunes filles s'embrassent, et voilà Justine instalée.

Il ne se passa pas huit jours sans que cette sage et vertueuse fille ne commençât à travailler aux conversions qu'elle desirait; mais l'endurcissement de Rodin rompait toutes ses mesures.

« Ne crois pas, répondait-il un jour aux sages conseils de cette vertueuse créature, que l'espèce d'hommage que j'offre à la vertu, dans toi, soit une preuve, ou que j'estime la vertu, ou que j'aie envie de la préférer au vice; non Justine, ne l'imagines pas, tu t'abuserais. Ceux qui, partant de mon procédé pour toi, soutiendraient, d'après lui, qu'il prouve, ou l'importance ou la nécessité de la vertu, tomberaient dans une grande erreur; et je serais bien fâché que tu crusses que telle

est ma façon de penser. La mâzure qui me sert d'abri à la chasse, quand les rayons trop ardens du soleil dardent à-plomb sur mon individu, n'est assurément pas un monument utile ; sa nécessité n'est bien sûrement que de circonstance. Je m'expose à une sorte de danger, je trouve quelque chose qui m'en garantit, je m'en sers ; mais ce quelque chose est-il moins inutile, en doit-il être moins méprisable ? Dans une société totalement vicieuse, la vertu ne servirait à rien ; nos associations n'étant pas de ce genre, il faut absolument ou jouer la vertu ou s'en servir, afin d'être moins redouté de ceux qui la suivent : que personne ne l'adopte, elle deviendra inutile ; je n'ai donc pas tort, quand je soutiens que sa nécessité n'est que d'opinion ou de circonstance. La vertu, ne nous y trompons pas, n'est pas d'un prix incontestable ; elle n'est qu'une manière de se conduire, qui varie suivant chaque climat, et qui, par conséquent, n'a rien de plus réel que les modes usitées dans telle province, et inadoptées dans d'autres. Il n'y a que ce qui est utile à tous les âges, à tous les peuples, à tous les pays, qui soit réellement bon ; ce qui n'a pas une utilité démontrée, et ce qui change perpé-

tuellement, ne saurait prétendre à un caractère de bonté. Voilà d'où vient que les Théistes, en établissant une chimère, mirent l'immutabilité au rang des perfections de leur dieu. Mais la vertu est absolument privée de ce caractère; non-seulement il y a des vertus de religion, de mode, de circonstance, de tempérament, de climat, mais il y en a aussi de gouvernement. Les vertus d'une révolution, par exemple, sont bien éloignées d'être celles d'un gouvernement tranquille. Brutus, le plus grand des hommes en république, eût été roué dans une monarchie; Labarre, exécuté sous Louis XV, eût peut-être mérité des couronnes quelques années plus tard. En général, il n'est pas deux peuples sur la surface de la terre qui soient vertueux de la même façon; donc la vertu n'a rien de réel, rien de bon intrinséquement, et ne mérite en rien notre culte. Il faut s'en servir comme d'étaie, adopter hypocritement celle du pays où l'on vit, afin que ceux qui la pratiquent par goût, ou qui doivent la révérer par état, vous laissent en repos; et afin aussi que cette vertu, respectée où vous êtes, vous garantisse, par sa prépondérance de convention, des attentats de ceux qui professent le vice. Mais encore

une fois, tout cela est de circonstance, et rien de tout cela n'assigne un mérite réel à la vertu. Il est telle vertu d'ailleurs impossible à certain homme. Recommandez la chasteté à un libertin, la tempérance à un ivrogne, la bienfaisance à un homme féroce, la nature, plus forte que vos recommandations et vos loix, rompra tous les freins que vous voudrez imposer; et vous serez forcé de convenir qu'une vertu qui contrarie ou qui combat les passions, ne peut être que très-dangereuse. Ce seront assurément chez les hommes que je viens de citer, les vices opposés à ces vertus qui deviendront préférables, puisque ce seront les seuls modes... les seules manières d'être qui s'arrangeront le mieux à leur physique ou à leurs organes; il y aura donc dans cette hypothèse des vices très-utiles. Or, comment la vertu le sera-t-elle, s'il est démontré que ses contraires puissent l'être. On vous dit à cela, la vertu est utile aux autres, et, sous ce rapport, elle est bonne; car, s'il est reçu de ne faire que ce qui est bon aux autres, à mon tour je ne recevrai que du bien. Prenons-y bien garde, ce raisonnement n'est qu'un sophisme. Pour le peu de bien que je reçois des autres, en raison de ce

qu'ils pratiquent la vertu ; par l'obligation de la pratiquer à mon tour, je fais un million de sacrifices qui ne me dédommagent nullement ; recevant moins que je ne donne, je fais donc un mauvais marché ; j'éprouve beaucoup plus de mal des privations que j'endure pour être vertueux, que je ne reçois de bien de ceux qui le sont. Le pacte n'étant point égal, je ne dois donc pas m'y soumettre ; et sûr, étant vertueux, de ne pas faire aux autres autant de bien que je recevrai de peine, en me contraignant à l'être, ne vaudra-t-il donc pas mieux que je renonce à leur procurer un bonheur qui doit me coûter autant de mal : reste maintenant le tort que je peux faire aux autres étant vicieux, et le mal que je recevrai à mon tour, si tout le monde me ressemble. En admettant une entière circulation de vices, je risque assurément, j'en conviens ; mais le chagrin éprouvé par ce que je risque, est compensé par le plaisir de ce que je fais risquer aux autres. Dès-lors, tout le monde est à-peu-près également heureux, ce qui n'est pas, et ce qui ne saurait être, dans une société, où les uns sont bons et les autres méchans, parce qu'il résulte de ce mélange des piéges perpétuels, qui n'existent point

dans l'autre cas. Dans la société mélangée tous les intérêts sont divers, voilà la source d'une infinité de malheurs; dans l'association totalement vicieuse tous les intérêts sont égaux; chaque individu qui la compose est doué des mêmes goûts, des mêmes penchans, tous marchent au même but, tous sont heureux. Mais, vous disent les sots, le mal ne rend point heureux; non, quand on est convenu d'encenser le bien. Mais déprisez, avilissez ce que vous appelez le bien, ne révérez plus que ce que vous avez la bêtise d'appeler le mal, et tous les hommes auront du plaisir à le commettre, non point parce qu'il sera permis (ce serait souvent une raison pour en diminuer l'attrait), mais c'est que les loix ne le punissent plus, et qu'elles diminuent, par la crainte qu'elles inspirent, le plaisir qu'a placé la nature au crime. Je suppose une société où il sera convenu que l'inceste (adoptons ce délit moral comme tout autre), que l'inceste, dis-je, soit un crime, ceux qui s'y livreront seront malheureux, parce que l'opinion, les loix, le culte, tout viendra glacer leurs plaisirs; ceux qmi desireront de commettre ce mal, ou qui ne l'oseront d'après ces freins, seront également malheureux :

ainsi la loi qui proscrira l'inceste n'aura fait que des infortunés. Que dans la société voisine l'inceste ne soit pas un crime, ceux qui ne le desireront pas ne seront point malheureux, et ceux qui le desireront seront heureux; donc la société qui aura permis cette action conviendra mieux aux hommes, que celle qui aura érigé cette même action en crime. Il en est de même de toutes les autres choses mal-adroitement considérées comme criminelles; en les observant sous ce point de vue, vous faites une foule de malheureux; en les permettant, personne ne se plaint; car celui qui aime cette chose quelconque, s'y livre en paix; et celui qui ne s'en soucie pas, ou reste dans une sorte d'indifférence qui n'est nullement douloureuse, ou se dédommage de la lésion qu'il a pu recevoir par une foule d'autres lésions dont il grève à son tour ceux qu'il n'aime pas; donc, tout le monde dans une société criminelle se trouve ou très-content, ou dans un état d'insouciance qui n'a rien de pénible; par conséquent, rien de bon, rien de respectable, rien de fait pour rendre heureux dans ce qu'on appelle la vertu; que ceux qui la suivent, ne s'énorgueillisent donc pas de cette sorte d'hommage, que le

genre de constitution de nos sociétés nous force à lui rendre. C'est une affaire purement de circonstance ; mais, dans le fait, ce culte est ridicule... il est chimérique ; et la vertu qui l'obtient un instant, n'en est pas pour cela plus belle ; le vice, au contraire, est rempli d'agrémens ; dans sa seule pratique est tout le bonheur de la vie ; lui seul enflamme, échauffe les passions ; et celui qui a pris, comme moi, l'habitude d'y vivre, n'a même plus la faculté d'adopter une autre carrière ; je sais que les préjugés le combattent, que l'opinion en triomphe quelquefois ; mais y a-t-il rien de plus méprisable au monde que les préjugés, et rien qui mérite d'être bravé comme l'opinion ! L'opinion, a dit Voltaire, est la reine du monde ; n'est-ce pas avouer qu'elle n'a, comme les reines, qu'une puissance de convention, qu'une arbitraire autorité ; et que me fait à moi l'opinion des hommes ; que m'importent ce qu'ils pensent de mon individu, pourvu que je trouve le bonheur dans les principes que je me suis fait. De deux choses l'une : ou ils me cachent cette opinion, de ce moment elle ne me fait aucun mal ; ou ils me la témoignent, et j'éprouve dès-lors une jouissance de plus... oui,

sans doute, une jouissance ; le mépris des sots en est une pour le philosophe ; il est délicieux de braver l'opinion publique ; et le comble de la sagesse, sans doute, est de la reduire au silence. On nous vante l'estime générale, et que gagne-t-on, je vous prie, à être estimé des autres ? Ce sentiment coûte à l'homme ; il offense l'orgueil ; j'aimerai quelquefois celui que je méprise ; jamais celui que je révère ; ce dernier aura toujours un grand nombre d'ennemis, quand on prendra à peine garde à l'autre ; ne balançons donc point entre deux modes, dont l'un, la vertu, ne conduit qu'à l'inaction la plus stupide et la plus monotone, et l'autre, le vice, à tout ce que l'homme peut espérer de plus délicieux sur la terre.

Telle était la logique infernale des malheureuses passions de Rodin ; l'éloquence douce et naturelle de Justine n'en pouvait sapper les sophismes : mais Rosalie, plus douce et moins corrompue, Rosalie détestant les horreurs auxquelles on la soumettait, se livrait plus facilement aux conseils prudens de son amie. Cette sage directrice desirait avec ardeur faire remplir à son élève les premiers devoirs de la religion ; il aurait fallu pour cela mettre un prêtre dans la confidence, et

Rodin n'en voulait aucun dans sa maison ; il les détestait tous aussi cordialement que le culte qu'ils professaient; pour rien au monde il n'en eut souffert un près de sa fille. Conduire cette jeune personne à un confesseur, était également impossible ; Rodin ne laissait jamais sortir Rosalie sans qu'elle fût accompagnée : il fallait donc attendre que quelque occasion se présentât ; et, pendant ce délai, Justine instruisait toujours son élève; en lui donnant le goût des vertus, elle lui inspirait celui de la religion ; elle lui en expliquait les dogmes , elle lui en dévoilait les mystères, et liait tellement ces deux sentimens dans son jeune cœur, qu'elle les rendaient indispensables au bonheur de sa vie.

O mademoiselle ! lui disait-elle un jour, en recueillant les larmes de sa componction, l'homme peut-il s'aveugler au point de croire qu'il ne soit pas destiné à une meilleure fin ? ne suffit-il pas qu'il ait été doué du pouvoir et de la faculté de connaître son Dieu, pour s'assurer que ces dons ne lui ont été accordés que pour remplir les devoirs qu'ils imposent ? Or, qu'y a-t-il au monde de plus capable de plaire à l'Eternel, si ce n'est la vertu dont lui-même est l'exemple ? Le créateur de

tant de merveilles peut-il avoir d'autres loix que le bien ? et nos cœurs pourraient-ils lui plaire, si la bonté, la bienfaisance et la sagesse n'en étaient pas les premiers élémens ? Il me semble, poursuivait la crédule orpheline, qu'avec les ames sensibles il ne faudrait jamais employer d'autres motifs d'amour envers cet Etre-Suprême, que ceux qu'inspire la reconnaissance. N'est-ce pas une faveur que de nous avoir fait jouir des beautés de cet univers ? et ne lui devons-nous pas quelque gratitude pour un tel bienfait ? Mais une raison, plus forte encore, établit, constate la chaîne universelle de nos devoirs : pourquoi refuserions-nous de remplir ceux qu'exige sa loi, puisque ce sont les mêmes que ceux qui consolident notre bonheur avec les hommes ? N'est-il pas doux de sentir qu'on se rend agréable à l'Etre-Suprême, rien qu'en se livrant aux vertus qui doivent contribuer à notre félicité sur la terre, et que les moyens qui nous rendent propres à vivre avec nos semblables, sont les mêmes que ceux qui nous donnent, après cette vie, l'assurance de renaître au sein de l'Eternel ? Ah ! Rosalie, comme ils s'aveuglent ceux qui voudraient nous ravir cet espoir ! Séduits, trompés par

leurs misérables passions, ils aiment mieux nier les vérités éternelles, que d'abandonner ce qui les en rend indignes; ils aiment mieux dire, on nous abuse, que d'avouer qu'ils s'abusent eux-mêmes : l'idée des pertes qu'ils se prépareraient ainsi, troublerait leurs affreuses voluptés; il leur paraît moins terrible d'anéantir l'espoir du ciel, que de s'assujétir à ce qui doit le leur acquérir; mais quand ces tyranniques passions s'affaiblissent en eux, quand le voile se déchire, quand rien ne balance plus dans leur cœur corrompu, cette voix impérieuse du Dieu que méconnaissait leur délire, quel il doit être, ô Rosalie! ce cruel retour sur eux-mêmes, et combien le remords qui l'accompagne doit leur faire payer cher l'instant d'erreur qui les aveuglait! Voilà l'état où il faut juger l'homme pour régler sa propre conduite : ce n'est ni dans l'ivresse, ni dans le transport d'une fièvre ardente, que nous devons croire à ce qu'il dit; c'est lorsque sa raison, calmée, jouissant de toute son énergie, cherche la vérité, la soupçonne et la voit. Nous le desirons de nous mêmes alors, cet être saint, autrefois méconnu; nous l'implorons, il nous console; nous le prions, il nous écoute; et pourquoi le nierions-nous!

pourquoi le méconnaîtrions-nous cet objet si nécessaire au bonheur? pourquoi préférerions-nous de dire, avec l'homme égaré, il n'est point de Dieu, tandis que le cœur de l'homme raisonnable nous offre à tout instant des preuves de l'existence de cet être divin? Vaut-il donc mieux rêver avec les fous, que de penser juste avec les sages? Tout découle néanmoins de ce premier principe : dès qu'il existe un Dieu, ce Dieu mérite notre culte; et la première base de ce culte est incontestablement la versu.

De ces premières vérités, Justine déduisait facilement les autres, et Rosalie, déiste, était bientôt chrétienne; mais quel moyen de joindre un peu de pratique à la théorie? Rosalie, contrainte d'obéir à son père, ne pouvait tout au plus que montrer du dégoût à porter la chaîne qu'il lui imposait; et avec un homme comme Rodin, cela ne pouvait-il pas devenir dangereux? Il était intraitable, aucun des systêmes pieux et moraux de Justine ne tenait contre lui; mais si elle ne réussissait pas à le convaincre, au moins ne l'ébranlait-il pas.

Pendant que Justine cherchait à convertir la fille de la maison où elle était, Rodin ne

perdait pas l'espoir de faire, à son tour, une prosélite de Justine. Au nombre d'une infinité de petits pièges tendus pour se procurer le plaisir d'examiner les corps de ceux des pensionnaires que Rodin voulait connaître avant que de séduire, ou dont il voulait simplement se procurer la vue, sentant l'impossibilité d'aller plus loin avec ces sujets-là, il y avait un cabinet d'aisance très-élégant, et dont on ne donnait la clef qu'aux individus dont on voulait dérober les charmes. Le siège de ce cabinet d'aisance était pratiqué de manière que quand la personne qui s'y plaçait était assise, tout son postérieur se trouvait à la vue et à la portée de Rodin, commodément assis dans un cabinet contigu; l'enfant se doutait-il de quelque chose, se levait-il pour regarder? une trappe à ressort se fermait soudain sans le moindre bruit, et l'opérant, tranquille, se replaçait en paix; la trappe se r'ouvrait alors, et Rodin, le nez près du cul, le voyait chier tout à l'aise : ce qu'il avait dérobé lui plaisait-il? on était bientôt condamné au fouet, et du fouet à la sodomie.

On imagine bien que la clef de ce cabinet magique fut bientôt confiée à Justine, et que notre paillard, électrisé de ce qu'il surprit

chez cette aimable enfant, complotta bientôt contre ses charmes d'une manière plus certaine et plus décidée qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Oh Dieu! ma sœur, s'écria-t-il, en revoyant Célestine, au retour de l'une de ces expéditions; oh! juste ciel! tu n'as pas d'idée des divins appas de cette fille; non, il n'est rien ici qui la vaille; il n'est pas un seul cul qui ressemble au sien... Justine me tourne la tête... elle me met hors de moi; il faut que je l'aie, ma sœur; il faut que j'en jouisse, à tel prix que ce puisse être; essaie, tente, promets, séduits, mais triomphe, ou la rage, remplaçant dans mon cœur le sentiment que Justine y fait naître, me portera peut-être à des excès... dont tu sais que je suis capable, quand les difficultés me maîtrisent.

Célestine mit tout en usage; quinze jours entiers s'employèrent à ces séductions, sans que la Sirène en recueillît d'autres certitudes que celle de voir avorter tous ses plans.

Certes, disait-elle un jour à Justine, tu es bien dupe de préférer au bonheur certain qui t'attend le systême idéal de sagesse que nourrit ton extravagance. Comment, avec l'esprit que je te connais, peux-tu imaginer que cette pureté de mœurs dont tu fais

ici tant d'étalage puisse jamais être bonne à quelque chose? Quel gré crois-tu que te sauront les hommes de te conserver pure avec eux? Cette fierté, qui étonne un moment, en blessant celle des autres, finit bientôt par n'obtenir d'eux que des mépris, et tu auras passé l'âge de plaire, sans tirer le moindre parti des dons précieux que t'a prodigué la nature; tu l'outrage, en négligeant ces dons: et quel mal crois-tu donc faire, en prêtant ton corps à celui qui le desire? ce mouvement, dans lui, n'est-il pas celui de la nature? tu l'offense en n'y cédant pas; tu t'opposes au véritable but de cette mère sage, qui, destinant aux plaisirs des hommes les attraits qu'elle plaça dans toi, doit te punir tôt ou tard de l'opposition que ta vertu met à ses desseins. Cette chasteté ridicule à laquelle tu attaches uu si grand mérite, n'est donc plus, comme tu le vois, qu'une criminelle résistance aux intentions qu'elle a sur toi. Ah! crois-moi, mon ange, les hommes ne nous estiment qu'en raison des plaisirs qu'ils reçoivent de nous; si nous les refusons, ils nous délaissent; et, repliées sur nous-mêmes alors, il ne nous reste plus pour jouissance que le petit orgueil d'avoir résisté. De

tels triomphes valent-ils ceux que je t'offre... Oh! mon enfant, est-il rien de plus doux que les voluptés sensuelles? est-il rien qui délecte aussi puissamment tout notre être... qui donne des jouissances aussi vives... aussi prolongées... Ah! oui, oui, mon ange, n'en doute pas; un instant au sein de l'amour vaut mieux que mille ans de vertu. Cède, Justine, cède, ta vanité en sera satisfaite également; Rodin te préfere à tout ce qui est ici: cette douce victoire de l'amour-propre ne vaut-elle pas tous les sacrifices faits à la vertu? et, couronnée par la main des grâces, ne seras-tu pas plus heureuse en cédant aux plaisirs, qu'en résistant à la nature? quelle est imbécille, celle qui croit s'élever au-dessus des autres par la sotte pratique des bonnes mœurs! que lui arrive-t-il après des siècles de privation? tout le monde oublie les vertus par lesquelles elle croyait s'immortaliser, et les hommes, partagés en deux classes sur ce qui la concerne, offrent une moitié d'individus qui la méprise près d'une seconde partie qni se refuse a l'admission de sa sagesse; mais pas un être en sa faveur, pas un qui lui sache gré de ce qu'elle n'a fait que pour elle seule... Me parleras-tu du contentement de soi-même?

Ah! Justine, quelle triste jouissance! et que celle qui ne se rend heureuse que par de telles chimères, est au-dessous de l'être charmant qui ne trouve sa félicité que dans le sein du libertinage : goûte, goûte un instant ces plaisirs contre lesquels tes préjugés se révoltent, et tu ne voudras plus exister que pour eux seuls. Mon frère t'adore, il fera tout pour toi; oublie-tu ce qu'il a déjà fait? le premier devoir d'une ame sensible n'est-il pas la reconnaissance? tu y manques à ce devoir sacré, tu y manques, Justine, en résistant à ton bienfaiteur.

Mais rien ne persuadait cette fille angélique, et trouvant dans son honnête cœur des armes pour repousser de telles séductions, elle persistait à n'offrir à ses hôtes que de la résistance et des refus, lorsque ce libertin, persuadé du peu de succès de ses premières démarches, se décide enfin à l'exécution d'une ruse infernale, dont il n'y avait au monde qu'une tête comme la sienne qui pût avoir conçu le projet.

Aidé d'un trou qu'il avait pratiqué dans l'une des cloisons qui entouraient la chambre de Justine, il avait remarqué que dans les grandes chaleurs, cette chère fille aimait à

coucher toute nue; elle se déshabillait dès qu'elle se croyait bien enfermée, et se jetait imprudemment de cette manière sur son lit, pour y reposer plus au frais. Rodin fit promptement et mystérieusement exécuter une trape, au moyen de laquelle le lit de Justine pouvait s'enlever dans la chambre qui était au-dessus; il s'empare de cette chambre, et une belle nuit, dès qu'il croit sa victime dans les bras du sommeil, la trape joue, et voilà notre infortunée toute nue et sans la plus légère défense, au pouvoir de ce scélérat, bien fermé, bien barricadé dans la chambre où il croit enfin réussir.

Ah! je te tiens, coquine, s'écrie-t-il en se jetant sur sa proie, tu ne m'échapperas plus maintenant; et le paillard, en disant cela, éclairé par six bougies, placées avec intention dans cette chambre, jouit à-la-fois, et du plaisir de considérer le corps sublime de la jeune innocente, et de la volupté plus grande encore de le couvrir de ses baisers. Nous n'avons pas besoin de peindre son état. On se représente aisément celui d'un libertin qui possède enfin ce qu'il desire, après l'avoir attendu des siècles. Mais, quelque vigueur que cet état lui prête, il n'en ac-

quiert aucune supériorité sur Justine. Plus forte de sa vertu que Rodin ne l'est de son crime, elle s'élance, légère et souple comme une anguille, elle se glisse, échappe au bras qui la retient, ouvre une fenêtre, et crie au secours. On ne songe pas à tout, quand on combine une mauvaise action; aveuglé par les délices que sa jouissance nous promet, on néglige presque toujours les soins les plus importans. Rodin ne s'était pas souvenu que cette maudite fenêtre donnait précisément sur le dortoir des jeunes filles, et que l'esclandre que fesait Justine allait peut-être le perdre pour la vie. Arrête, malheureuse, arrête, lui crie-t-il; sors, je vais t'ouvrir; ne dis mot; au nom du ciel, ne me perds pas! Eh bien, ouvrez-moi la porte, dit Justine, je cesserai de crier, dès que je la verrai ouverte. Il fallut obéir, la prudence l'exigeait; Justine sort, et le crime, encore une fois repoussé par l'énergie de la vertu, ne retire de ses entreprises que le regret de les avoir aussi mal exécutées.

C'était bien ici le cas de quitter la maison de Rodin; et Justine eût sans doute profité de la circonstance, si elle ne se fût pas trouvée positivement alors dans la crise la plus im-

portante de la conversion de Rosalie. Mais il faut, avant que de développer l'évènement affreux produit par ce projet, remonter aux premières démarches de Justine pour en opérer le succès.

Cette fille, plus libre de sortir que Rosalie, avait trouvé le moyen de confier à un jeune prêtre de la paroisse tout le plan inventé par elle, pour initier son amie aux grands mystères d'une religion dont on lui cachait les trésors. L'abbé Delne, passionné serviteur de Christ, avait saisi avec empressement la sainte et sublime idée de faire rentrer au giron de l'église une douce brebis qu'on en voulait distraire. Depuis trois semaines, par l'entremise de Justine, Delne avait avec Rosalie des conférences pieuses, et c'était dans la chambre même de Rosalie que se tenaient ces conciliabules. La fille de Rodin suffisamment instruite, pleine du plus ardent desir de s'approcher d'un sacrement dont on lui déguisait la grandeur, devait s'échapper un matin, à la pointe du jour, pour voler promptement à l'église, s'acquitter d'un si saint devoir, et rentrer ensuite mystérieusement. Tout promettait le plus entier succès ; et Rosalie, arrachée au libertinage de son père,

devait éclater ensuite, et se faire obtenir un couvent, lorsque cette fois-ci le ciel ne permit pas, comme dans la scène précédente, que la vertu triomphât du vice. Une imprudence perdit tout, et le crime rentra dans ses droits.

Justine ordinairement n'assistait point à ces mystiques exhortations; elle faisait le guet, et son rôle était d'avertir si Rodin venait à paraître.

Se croyant tous les trois au port, on se négligea cette fois. Justine est appelée chez Rosalie; on l'invite à partager l'extase où sa compagne va se plonger, et nos trois anges s'élançaient de concert vers la voûte du ciel, lorsque Rodin, plus rapproché des objets terrestres, et tout naturellement dévoré du desir d'enculer sa fille, la cherchait le vit à la main. Il entre dans sa chambre, croyant la trouver au lit. Dieu! quelle est sa surprise de la voir aux genoux d'un prêtre, et le crucifix à la main! Un moment Rodin croit rêver; tour-à-tour il avance et recule d'effroi; enfin il appelle à lui. Ma sœur, dit-il à Célestine qui s'avance avec Marthe, vous voyez comme on me trahit. Justine, il m'est aisé de voir à qui je dois le plan de cette séduction infâme;

retirez-vous,

retirez-vous, je ne vous en veux point, mes sentimens pour vous sont tels, qu'eussiez-vous attenté à mes jours, je crois que je vous pardonnerais encore. Mais pour toi, scélérat, dit-il en saisissant l'ecclésiastique au colet... pour toi, suborneur atroce, indigne satellite d'une religion que j'abhorre, tu ne sortiras pas d'ici, sois-en sûr, aussi facilement que tu y es entré; un cachot va me répondre de toi; je t'apprendrai à venir souiller de ton souffle impur les principes de philosophie que je répands dans cette maison. Sortez, Rosalie, allez chez votre tante, et n'en sortez pas sans mes ordres. Rodin entraîne alors l'abbé, tout interdit, et, aidé de sa sœur et de sa gouvernante, il le plonge dans un caveau de sa maison où jamais le jour n'avait pénétré. Il revient de-là chercher Rosalie pour l'enfermer dans un autre cachot. Rodin sort, il parcourt le village. On vient d'enlever ma fille, dit-il à tout le monde, et je soupçonne l'abbé Delne... On vole chez lui, l'abbé ne s'y trouve point. Voilà mon malheur éclairci, dit Rodin; je n'avais que des soupçons... d'affreuses vérités m'éclairent... C'est ma faute, j'avais vu commencer

cette intrigue; que ne la troublé-je dès les premiers jours!

Tout le monde donna dans le piége; et dès qu'au moyen de cette ruse, Rodin se voit maître de son homme, il n'ouvre sa prison que pour la changer en tombeau; et, par un raffinement bien digne d'un tel monstre, sitôt que Delne a rendu l'ame, son corps est cloué sur les murs du cachot, et c'est dans ce cercueil que le barbare Rodin vient replacer sa fille... Je veux que ton séducteur soit toujours sous tes yeux, lui dit-il, jusqu'à ce que ton sang ait lavé ton crime. Tel était l'état des choses, lorsque Justine, à laquelle Rodin n'avait encore rien dit, se croyant à couvert de tout en raison de l'amour qu'elle inspirait à ce barbare, entreprit l'impossible pour découvrir le sort de son amie, bien sûre que si elle la trouvait, elle saurait aussi ce que Delne était devenu; profitant de tous les momens où elle croit n'être pas surveillée, elle parcourt les plus secrets recoins de la maison; elle croit entendre quelques gémissemens au fond d'une cour très-obscure, elle s'approche; un tas de bois paraît boucher une porte étroite et reculée, elle avance en écartant tous les obstacles; de nouvelles

plaintes se font entendre... O Justine! est-ce toi? — Oui, chère et tendre amie, s'écrie-t-elle, en reconnaissant la voie de Rosalie; oui, c'est Justine que le ciel envoie pour te secourir; et les questions multipliées de cette tendre fille laissent à peine à celle de Rodin le tems de répondre. Ce fut alors que Justine apprit, et l'horrible situation où était Rosalie, et le meurtre commis par son père en la personne du pauvre abbé Delne, mais dont Rosalie ignorait les détails; la seule chose dont elle paraissait sûre, c'est que Rodin avait eu pour complices, et sa sœur et sa gouvernante; et que la victime, sans doute, avait beaucoup souffert, s'il en fallait juger par ses cris et par les coups de couteau dont son cadavre paraissait percé. C'est mon tour, ajouta Rosalie: hier soir mon père entra dans ma prison, suivi de Rombeau, le chirurgien de ce village, et dont je t'ai déjà dit les liaisons avec Rodin; tous deux se sont permis des horreurs avec moi; mon père a voulu (ce qui jamais ne lui avait passé par la tête), il a exigé que je servisse aux passions effrénées de son confrère; mon père même me tenait pendant cette affreuse scène... Ensuite il leur est échappé des propos qui ne me laissent plus

douter de mon malheureux sort. O Justine ! je suis perdue, si tu ne parviens à me délivrer ; tout, ma chère amie, tout me prouve que ces monstres vont me faire servir à quelques-unes de leurs expériences.

Oh ciel ! dit Justine, en interrompant la fille de Rodin, est-ce que pareille chose leur est déjà arrivée ? — J'ai de fortes raisons pour le croire ; quand ils tiennent ici des jeunes personnes de l'un ou l'autre sexe, qui n'ont ni père ni mère. — Eh bien ! tu me fais trembler. — Elles disparaissent sans qu'il soit possible de savoir ce qu'elles sont devenues ; il n'y a pas un mois qu'une jeune fille de quatorze ans, belle comme le jour, disparut ainsi, et je me souviens très-bien que ce jour-là, j'entendis des cris étouffés dans le cabinet de mon père ; le lendemain on dit qu'elle s'était sauvée. Quelque tems après un jeune orphelin de quinze ans s'éclipsa de même, et on n'en a pas reparlé davantage ; je frémis, en un mot, ma chère, si tu ne réussis pas à me tirer promptement de ce cachot.

Justine demanda à son amie si elle savait où l'on mettait les clefs de cette cave ; Rosalie l'ignorait, elle ne croyait pourtant pas que l'on eût l'habitude de les emporter ; Jus-

tine les cherche, mais envain; et l'heure de reparaître arriva, sans qu'elle pût donner à cette chère enfant d'autres secours, que des consolations, quelques espérances et des pleurs. Rosalie fit jurer à Justine qu'elle viendrait la voir le lendemain, et celle-ci le lui promit, en l'assurant même que, si à cette époque elle n'avait rien découvert de satisfaisant sur ce qui la regardait, elle irait sur-le-champ porter ses plaintes en justice, pour soustraire cette malheureuse, à tel prix que ce pût être, au sort affreux qui la menaçait.

Justine remonte. Rombeau, ce soir-là, soupait avec Rodin : déterminée à tout pour éclaircir le sort de son amie, elle se cache dans un cabinet à issue particulière, et tenant à la chambre où soupaient ces deux scélérats. Là, leur conversation la convainquit bientôt et des forfaits déjà commis, et de ceux que devait redouter encore son infortunée Rosalie.

Je suis désespéré, dit Rodin à son confrère, de ne t'avoir pas associé à ma vengeance. Oh! mon ami, tu ne saurais imaginer les plaisirs que j'ai recueilli du sacrifice offert à cette passion chérie de mon ame. — Il est certain qu'un plus sensible outrage était difficile à te

faire... Ta fille à ses genoux!... Le scélérat, il aurait bientôt passé de ses exhortations mystiques, à des entretiens plus flateurs : il ne voulait qu'enfiler ta fille, tu peux, je crois, en être bien certain. — Je crois que je lui aurais plutôt pardonné cette injure, que celle de lui gâter l'esprit. L'infâme! il l'aurait confessée, communiée, il aurait perdu cette créature. — Que tu dois te savoir de gré d'avoir coupé court à cela! Et quelle mort lui as-tu fait subir? — Oh! c'est une scène unique; Marthe et ma sœur m'aidaient. J'ai fait exécuter devant lui vingt postures plus lubriques les unes que les autres; elles l'ont sucé, branlé; je l'ai fait épuiser avant que que de l'envoyer dans l'autre monde; et je te réponds que si les furies s'en emparent, elles auront de la peine à le faire bander. — Et enfin? — Je l'ai fait crucifier; j'ai voulu que le valet expirât de la même mort que son maître; et pendant les quatre heures qu'il a langui sur cette croix, il n'est pas de supplices que je ne lui aie fait éprouver; je l'y ai foutu, je l'y ai fouetté, je lui ai vingt fois enfoncé mon couteau dans le corps. Oh! combien j'aurais voulu que tu me servisses dans cette délicieuse opération! Mais tu n'y étais pas, et j'étais pres-

sé; on ne vit pas, tant qu'un ennemi respire. — Et ta coupable fille n'y passera-t-elle donc pas? Songe, Rodin, songe à quel point un pareil sujet peut être utile à l'anatomie; jamais elle ne sera à son dernier degré de perfection, que l'examen des vaisseaux ne soit fait sur un enfant de quatorze ou quinze ans, expiré d'une mort cruelle. Ce n'est que de cette contraction que nous pourrons obtenir une analyse complette d'une partie aussi intéressante; il en est de même de la membrane qui assure la virginité; il faut nécessairement une jeune fille pour cet examen. Qu'observe-t-on dans l'âge de puberté? Rien; les menstrues déchirent l'hymen, et toutes les recherches deviennent inexactes. L'âge de ta fille est précisément celui qu'il nous faut; elle n'est pas réglée; nous ne l'avons vu que par derrière; de telles attaques n'endommagent nullement cette membrane, et nous l'étudierons tout à l'aise. J'espère que tu te détermineras. — Sacre-Dieu! je le suis, reprit Rodin; il est odieux que de futiles considérations arrêtent ainsi le progrès des sciences; les grands hommes se sont-ils laissé captiver par d'aussi méprisables liens? Tous nos maîtres en l'art d'Hypocrate ont fait des expériences dans les

hôpitaux; mon instituteur en chirurgie disséquait tous les ans des créatures vivantes de l'un et l'autre sexe, et nous n'avons tous deux rectifié les bévues de nos prédécesseurs, que par de semblables opérations. Pour une douzaine de sacrifices, nous avons sauvé la vie à plus de deux mille individus; et je demande si l'on doit jamais balancer en tel cas. Tous les artistes ont pensé de même : quand Michel-Ange voulut rendre un Christ au naturel, se fit-il un cas de conscience de crucifier un jeune homme, et de le copier dans les angoisses? La sublime Madelaine en pleurs du Guide fut prise sur une belle fille que les élèves de ce grand homme avaient flagellée à outrance; tout le monde sait qu'elle en mourut. Mais quand il s'agit des progrès de notre art, de quelle nécessité ne doivent pas être ces mêmes moyens? et combien y a-t-il un moindre mal à se le permettre? Le meurtre opéré par les loix est-il d'une autre espèce? et l'objet de ces loix, qu'on trouve si sages, n'est-il pas le sacrifice d'un pour en sauver mille? On nous devrait, au contraire, des récompenses, quand nous sommes assez courageux pour vaincre ainsi la nature au profit de l'humanité. Oh! la victoire n'est pas bien

grande, dit Rombeau; je ne te conseilles pas de t'en faire un mérite aux yeux de ceux qui connaissent le chatouillement excessif que produisent ces sortes d'actions. — Je ne te cache pas qu'elles m'aiguillonnent infiniment: en général, toutes les douleurs que je produis sur les autres, soit en opérant, soit en flagellant, soit en disséquant sur le cru (1), mettent les animaux spermatiques dans une telle discordance en moi, qu'il en résulte un prurit manifeste et une érection involontaire, laquelle, sans me toucher, me conduit plus ou moins vîte à l'éjaculation, en raison du degré de souffrance imprimé sur le sujet. Tu te rappelles de m'avoir vu décharger, sans que personne ne me touchât, la dernière fois que nous opérâmes ensemble sur ce jeune garçon dont j'ouvris le flanc gauche pour observer les palpitations du cœur? Quand j'en fus à couper les linéamens qui captivent ce viscère, et que j'enlevais par conséquent la vie au sujet, tu te souviens que mon foutre partit malgré moi, et que tu fus obligé de m'achever; tu

(1) Terme de l'art que ces messieurs employent pour exprimer leurs opérations sur les sujets plein de vie.

te rappelles de même que les dernières gouttes de sperme n'étaient pas élancées du canal, que je rebandais encore. Au reste, ne nous chicanons pas ; j'ai assez de preuves, mon cher, du rapport de tes goûts aux miens, pour que nous n'ayons aucune querelle à nous chercher mutuellement sur cet objet. Je l'avoue, dit Rombeau, j'éprouve les mêmes mouvemens, et je ne conçois point par quelle inexplicable contradiction la mystérieuse nature inspire tous les jours à l'homme le goût de la destruction de ses œuvres. Je l'entends parfaitement, moi, dit Rodin : ces portions de matière désorganisées et jetées par nous dans le creuset de ses œuvres, lui donnent le plaisir de recréer sous d'autres formes ; et si la jouissance de la nature est la création, celle de l'homme qui détruit doit infiniment flatter la nature ; or, elle ne réussit à ses créations que par des destructions. Il faut donc étonnamment détruire des hommes pour lui composer la voluptueuse jouissance d'en créer. — Aussi, le meurtre est un plaisir. — Je dis plus, il est un devoir, il est un des moyens dont la nature se sert pour parvenir aux fins qu'elle se propose sur nous. Et n'eut-il pas même un but important, comme celui

qu'il acquiert par nos expériences ; ne fut-il commis que par le seul effet des passions, il serait toujours une bonne œuvre ; car ces passions, n'en doutes pas, mon ami, ne sont placées par la nature dans nous, que pour adoucir les répugnances que ses volontés nous inspireraient sans cela. Ne dut-il donc s'agir que de ma seule fantaisie, je regarderais la chose comme toute simple ; à plus forte raison quand elle devient nécessaire à un art aussi utile aux hommes : quand elle peut fournir d'aussi grandes lumières, dès-lors ce meurtre devient la plus belle, la plus sage de toutes les actions, et ce ne serait qu'à se la refuser qu'il pourrait exister du crime ; c'est le prix ridicule que nous attachons à cette vie qui nous fait éternellement déraisonner sur le genre d'action qui engage un homme à se délivrer de son semblable. Croyant que l'existence est le plus grand des biens, nous nous imaginons stupidement faire un crime en soustrayant ceux qui en jouissent. Mais la cessation de cette existence, ou du moins ce qui la suit, n'est pas plus un mal que la vie n'est un bien ; ou plutôt, si rien ne meurt, si rien ne se détruit, si rien ne se perd dans la nature, si toutes

les parties décomposées d'un corps quelconque n'attendent que la dissolution pour reparaître aussi-tôt sous des formes nouvelles, quelle indifférence n'y aura-t-il pas dans l'action du meurtre? et qu'il serait imbécille, l'être qui oserait y trouver un crime!

A la bonne heure, dit Rombaud; mais faut-il te l'avouer? En raison des liens qui t'enchaînent à cette créature, je craignais que tu ne balançasse. — Et quelle puissance t'imagines-tu que le titre de fille puisse jamais avoir sur mon cœur? Sois donc persuadé, mon ami, que je regarde un peu de foutre éclos, du même œil (au poids près), que celui qu'une putain fait éjaculer de mon vit; je n'ai jamais fait plus de cas de l'un que de l'autre; on est le maître de reprendre ce qu'on a donné; jamais le droit de disposer de ses enfans ne fut contesté chez aucun peuple. Les Perses, les Mèdes, les Arméniens, les Grecs en jouissaient dans la plus extrême latitude; les loix de Licurgue, le modèle des législateurs, non-seulement laissaient aux pères tous droits sur leurs enfans, mais condamnaient même à la mort ceux que les parens ne voulaient pas nourrir, ou qui se trouvaient mal conformés. Une grande partie des sauvages tuent leurs

enfans

enfans aussi-tôt qu'ils naissent. Presque toutes les femmes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique se font avorter sans encourir de blâme. Cook retrouva cet usage dans toutes les isles de la mer du Sud. Romulus permit l'infanticide; la loi des douze tables le tolère de même, et jusqu'à Constantin, les Romains exposaient ou tuaient impunément leurs enfans. Aristote conseille ce prétendu crime; la secte des Stoïciens le regardait comme louable: il est encore très en usage à la Chine; chaque jour on trouve et dans les rues et sur les canaux de Pékin, plus de dix mille individus immolés ou abandonnés par leurs parens; et quelque soit l'âge d'un enfant dans ce sage empire, un père, pour s'en débarrasser, n'a besoin que de le mettre entre les mains d'un juge. D'après les loix des Parthes, on tuait son fils, sa fille, sa sœur, son frère, sans encourir la moindre peine. César trouva cette coutume généralement établie dans les Gaules; plusieurs passages du Pentateuque prouvent qu'il était permis de tuer ses enfans chez le peuple de Dieu, et Dieu lui-même enfin l'exigea d'Abraham. L'on crut long-tems, dit un célèbre moderne, que la prospérité des empires dépendait de l'esclavage des enfans; cette opinion était fon-

dée sur les principes de la plus saine raison. Eh quoi ! un gouvernement quelconque se croira autorisé à sacrifier vingt ou trente mille de ses sujets dans un jour pour sa propre cause, et un père ne pourra, lorsqu'il le jugera convenable, devenir le maître de la vie de ses enfans ; quelle absurdité ! quelle inconséquence, et quelle faiblesse dans ceux qui sont contenus par de telles chaînes ! L'autorité du père sur ses enfans, la seule réelle, la seule qui ait servi de base ou de modèle à toutes les autres, nous est dictée par la voie de la nature même, et l'étude réfléchie de ses opérations nous en offre à tout instant des exemples ; le Czar Pierre ne doutait nullement de ce droit, et il en usa ; il adressa une déclaration publique à tous les ordres de son empire, par laquelle il disait que, d'après les loix divines et humaines, un père avait le droit absolu de juger ses enfans à mort, sans appel, et sans prendre l'avis de qui que ce fût ; il n'y a que dans notre France barbare où une fausse et ridicule pitié crut devoir enchaîner ce droit. Non, poursuivit Rodin avec chaleur, non, mon ami, je ne comprendrai jamais qu'un père qui voulut bien donner la vie, ne soit pas libre de donner la mort ; je n'entendrai jamais que

l'être qu'il a créé ne lui appartienne pas; il ne peut exister au monde une propriété plus sacrée; or, si cette propriété est bien établie, la possibilité d'en disposer à son gré en devient une suite nécessaire; combien de races parmi les animaux nous donnent l'exemple de l'infanticide! Combien en est-il qui, comme le lapin, n'ont pas de plus grand plaisir que celui de dévorer leurs enfans; je vais plus loin, mon ami, je suis affirmativement convaincu qu'une des meilleures actions qu'un père ou qu'une mère puissent faire, consiste à se débarrasser de ses enfans; nous n'avons point de plus grands ennemis dans le monde. Et n'est-il donc pas bien fait, d'après cela, de s'en délivrer avant qu'ils soient en âge de nous nuire! La propagation est d'ailleurs infiniment trop nombreuse en Europe; elle excède infiniment ses moyens de subsistance; le nombre de ses enfans est donc encore une excellente action, considérée sous ce nouveau point de vue. Qui pourrait donc me retenir? l'humanité! ô mon ami, je ne connais pas, je l'avoue, une plus fausse vertu; l'humanité, je le prouverai quand on voudra, n'est qu'une manière d'être, qui, prise dans le sens que

les moralistes lui donnent, bouleverserait bientôt l'Univers (1).

Ah ! dit Rombeau, plein d'enthousiasme pour d'aussi effrayantes maximes, je t'approuve, mon cher ; ta sagesse m'enchante, mais ton indifférence m'étonne ; je te croyais amoureux de ta fille. — Moi, mon cher, amoureux d'une femme !... Ah ! Rombeau, je me supposais mieux connu de toi... de toi qui connais si parfaitement mes goûts... de toi qui dois être si pénétré de l'horreur que m'inspire un sexe dont je me sers par libertinage, et jamais par penchant. Le goût prodigieux que j'ai pour les culs, l'ivresse où me met un derrière, m'oblige à fêter indistinctement tous les êtres en qui je suppose de la supériorité dans cette partie ; et c'est pour multiplier mes hommages que je ne mets jamais de distinction, ni entre les âges, ni entre les sexes. N'as-tu pas la preuve de ce que je dis, Rombeau ? et malgré tes quarante-cinq, la sublimité de tes fesses ne m'engage-t-elle pas, tu le sais, à t'enculer de tems en tems ? Voilà du libertinage... mais de l'amour... jamais. Ce sentiment pusillanime fut toujours

(1) Cette dissertation se verra dans Juliette.

inconnu de mon cœur. Il y a mieux : c'est que pour peu qu'une jeune fille ou qu'un jeune garçon ait malheureusement nourri mon illusion trop long-tems, le dégoût s'annonce avec énergie, et je n'ai jamais connu qu'un moyen d'y satisfaire délicieusement, c'est de tuer, mon ami, de tuer, il n'y a que cela; c'est, j'en conviens, le dernier plaisir que peut nous donner un objet de luxure, mais c'est bien aussi le meilleur. Il y a sept ans que ma fille sert à mes plaisirs, il est tems qu'elle paye la cessation de mon ivresse par celle de son existence... Et Rodin, qui bandait fort dur, mit en ce moment son vit entre les mains de son ami, qui ne tarda pas à lui faire empoigner le sien. Il me semble, dit Rombeau, que nous sommes fort en état de remplir les intentions conçues. Oui, voilà des vits très-en l'air, dit Rodin; lève-toi donc, que je manie ton cul, je ne m'en rassasie jamais; et le paillard déculottant son ami, se met à lui palper, à lui claquer, à lui mordre les fesses un quart-d'heure. Rombeau le rend à son camarade, et les deux vilains se mettent dans une telle posture, qu'ils peuvent à-la-fois se branler le vit, en se gamahuchant le trou du cul. Rodin n'y tient pas; il courbe son cama-

rade sur un canapé, et lui plante le vit dans le derrière jusqu'aux couilles, en le polluant à pleines mains. Si tu étais, dit-il, aussi sûr que moi de ne pas décharger (car il faut réserver ses forces); oui, si tu étais aussi ferme que je vais l'être, quoiqu'en te foutant, je t'enverrais chercher quelqu'un pour te mettre en train, et après une heure d'épouvantables paillardises, nous irions prendre la victime. Je te réponds de moi, dit Rombeau, il n'y a personne au monde qui soit plus maitre de son foutre. Eh bien! qui veux-tu? — Des garçons... Et ici Rodin ayant déculé son ami, sonna sa gouvernante, qui vint aussi-tôt prendre ses ordres.

Justine ne croit pas devoir rester plus longtems; si elle a tant tardé, c'est pour éclaircir le sort de Rosalie; il ne lui est que trop dévoilé maintenant; il n'est plus question que de la secourir; notre héroïne y vole, résolue de périr ou de délivrer son amie.

Infortunée, lui crie-t-elle, pas un moment à perdre... Les monstres!... tu n'avais que trop raison... c'est pour ce soir... ils vont venir; et en prononçant ces mots entrecoupés, la trop compatissante Justine fait l'impossible pour enfoncer la porte. Une de

ses secousses fait tomber quelque chose, elle y porte la main, c'est la clef, elle la ramasse, elle se hâte d'ouvrir, elle embrasse son amie, la presse de fuir, lui répond de suivre ses pas Un moment Rosalie veut faire voir à Justine l'horreur du cachot qu'elle habite, le cadavre dont il est tapissé. Ce malheureux retard fait perdre tout le succès de l'entreprise. Le tems se perd. Rosalie, qui s'en apperçoit, s'élance à la fin. Juste ciel! il était encore dit que la vertu devait succomber, et que les sentimens de la plus juste et de la plus tendre commisération allaient être durement punis. Rodin et Rombeau, éclairés par la gouvernante, tous trois dans un désordre suffisant à prouver le genre des actions où ils viennent de se livrer, paraissent tout-à-coup. Rodin saisit sa fille au moment où elle franchit le seuil de la porte, au-delà duquel elle n'avait plus que quelques pas à faire pour se trouver libre.

Où vas-tu ! s'écrie ce père furieux en arrêtant Rosalie, pendant que Rombeau s'empare de Justine. Ah, ah ! continue-t-il en regardant celle-ci, c'est cette putain qui favorise ta fuite... Scélérate, ajoute-t-il en sacrant, voilà donc l'effet de vos grands prin-

cipes de vertu!... Enlever une fille à son père! et voilà la récompense des bontés que j'ai eu de ne t'avoir pas poignardé l'autre jour, quand je vis, par tes soins, ma fille aux pieds d'un prêtre! — J'ai dû faire tout ce que j'ai fait, répond fermement Justine. Quand un père est assez barbare pour vouloir assassiner sa fille, il n'est rien qu'on ne doive entreprendre pour prévenir un pareil forfait. — Bon! dit Rodin, de l'espionnage et de la séduction... tous les vices les plus dangereux dans une domestique. Montons, montons; il est très-important de juger cette affaire. Et Rosalie, suivie de Justine, toutes deux traînées par ces scélérats, regagnent l'intérieur de la maison. Célestine, qu'elles y trouvent presque nue, les reçoit en les accablant d'injures; Marthe ferme soigneusement toutes les portes, revient se mettre au rang des actrices, et la plus effrayante, la plus abominable, la plus cruelle des scènes se prépare.

Essayons de la peindre. Au défaut de l'énergie, dont elle serait susceptible sous d'autres pinceaux que les nôtres, mettons-y du moins de la vérité.

Commençons par boire, dit Rodin; je

n'aime pas à me mettre à semblable besogne, sans avoir la tête un peu prise. Comme la table est encore dressée, il n'est question que de faire sauter des bouchons, et six bouteilles du meilleur Champagne sont avalées dans un quart-d'heure. Donnez-en six autres, dit Rodin à sa sœur, nous les expédierons en travaillant. Ah! mademoiselle Justine, dit le scélérat, en se rapprochant de cette chère fille toute en larmes, et ne prévoyant que trop le sort qui l'attend, c'est donc ainsi que vous débauchez les filles de chez leur père; vous, qui jouez si bien la vestale... Crois-tu, Rombeau, que j'ai fait l'impossible pour avoir cette fille-là, et que je n'ai pu y réussir; mais nous la tenons, sacre-Dieu, nous la tenons; je lui défie maintenant de nous échapper. Et vous, petite putain, continue-t-il, en attirant sa fille à lui, et lui appliquant un soufflet à tour de bras, vous vous laissez donc séduire par cette coquine?... Rombeau, il faut les disséquer toutes deux; nous ferons sur ma fille les expériences de l'hymen, celles des battemens du cœur sur Justine. Je ferai tout ce qu'on voudra de cette poulette, dit Rombeau, à moitié ivre, en venant manier brutalement la gorge de Justine; il y a long-

tems que la garce m'échauffe la cervelle; depuis que je te la connais, je me suis déjà branlé deux ou trois fois en sa faveur; et tout en discourant, Rombeau travaille à faire disparaître les gazes qui gênent leur luxure. Ces deux pauvres enfans furent bientôt dans l'état le plus complet de nudité; mais comme on connaissait Rosalie, c'est sur le beau corps de notre aventurière que tous les regards se dirigent. Célestine s'approche; et la saisissant dans ses bras : oh! foutre, la belle fille, s'écrie-t-elle. Eh bien, branlez-vous, dit Rodin Rombeau, amusons-nous de ce spectacle préliminaire; j'aime assez à contraindre une fille qui pleure à décharger malgré elle. Mademoiselle Rodin emporte Justine, en larmes, sur un canapé; et, pendant qu'elle la pollue avec tout l'art possible, Rodin, agenouillé devant les fesses de cette belle fille, que sa sœur avait soin de lui présenter, accablait ce beau cul des plus ardens baisers. Rombeau, placé devant le couple, excroquait des suçons à Justine, pendant que Marthe paitrissait le cul de son maître, qui, de l'une de ses mains, traitait assez brutalement celui de sa fille.

Célestine triomphe; la gueuse y met tant d'adresse et tant d'énergie, que le plaisir l'em-

porte sur la douleur, et que notre innocente décharge... La putain a donné du foutre, dit Rombeau; je m'en suis apperçu au resserrement de son anus; je le lêchais pendant ce tems-là... Oui, il y a du foutre, dit mademoiselle Rodin, j'en ai les doigts mouillés; et la garce les suce, en baisant Justine sur la bouche. Mon enfant, dit Rodin à cette charmante fille, je suis fort content de ce que vous venez de faire; croyez-moi, continuez d'être de la plus extrême complaisance avec nous; peut-être regagnerez-vous, par ce procédé, ce que vous ont fait perdre vos sottises. Ah! triple Dieu! comme elle est belle dans ce mélange de plaisir et de douleur! Oh! monsieur, qu'exigez-vous donc de moi, dit Justine? — Rien que nous ne puissions obtenir de force, et rien qui, je vous le répète, n'adoucisse votre sort, si vous nous l'accordez de bonne grace : par exemple, à présent nous voulons que vous branliez ma sœur avec la langue; elle va se poster de manière à vous offrir à-la-fois et son con et son cul; Rosalie lêchera le cul et vous le con. Il fallut obéir; y avait-il moyen de résister à des demandes si faciles à changer en ordres. Le tableau s'arrange; Rodin, pour en com-

pletter l'ordonnance, s'étend à la droite de sa sœur, Rombeau à gauche; ils sont arrangés de façon à ce que leurs vits soient à la portée de la bouche de Justine, et leurs culs à celle de la langue de Rosalie, qui toutes deux reçoivent l'injonction de les gamahucher et de les sucer, en même-tems que Célestine. Marthe parcourt les rangs, elle patine les couilles, elle veille à ce que les bouches travaillent alternativement les parties qui lui sont confiées, et montre ses belles fesses tour-à-tour à chacun des deux libertins. Rosalie, plus au fait, se soumet, avec une résignation plus entière, à des horreurs qui répugnent à Justine, et que, comme elle néanmoins, elle n'exécute qu'en gémissant. Ces préambules électrisent nos paillards. Rombeau, dit Rodin, enculons Justine; tu n'imagines pas à quel point la supériorité de ses fesses ambrâse ma tête; il n'y a peut-être pas en France un homme qui ait autant vu de culs que moi, et je te jure, mon ami, qu'il ne m'en est jamais tombé sous la main de plus beau, de mieux coupé, de plus blanc, de plus ferme, de plus appétissant que celui de cette petite garce-là; et chacun de ces éloges se gravait en baisers de feu sur l'idole fêtée.

Justine, entendant son arrêt, se jette aux pieds de ses bourreaux. Ce sont avec les accens les plus énergiques de la douleur et du désespoir que la malheureuse implore sa grace. Oh! prenez ma vie, leur dit-elle, et laissez-moi l'honneur. Mais tu ne seras coupable de rien, dit Rombeau, nous allons te violer. — Sans doute, dit Rodin, de ce moment plus de péché sur ta conscience, ce sera la force qui t'auras tout ravi; et l'infâme, en consolant Justine de cette cruelle manière, la plaçait déjà sur un canapé. Le beau cul! poursuivait-il en l'examinant; tiens, Rombeau, prends cette poignée, ne frappes que la fesse gauche, moi la droite; celui des deux qui fera paraître la première goutte de sang aura l'honneur de la sodomiser avant l'autre. Rosalie, venez ici, mettez-vous à genoux devant Rombeau, sucez-lui le vit, pendant qu'il flagelle; vous, Marthe, sucez le mien.

Justine était couchée dans les bras de Céles-tine, qui la branlait en dessous, pour lui faire oublier ses peines; mais Rodin s'en étant apperçu, réprimanda sa sœur : laisse-là donc souffrir, dit-il durement; ce ne sont pas des plaisirs que nous voulons qu'elles ressentent, ce sont des douleurs, et tu troubles, tu

changes absolument l'esprit de nos projets, en dérangeant l'état de son physique. Les coups se donnent; chacun devait en distribuer cinquante; ceux de Rombeau furent vigoureux; mais Rodin, plus habitué à cet exercice, fit jaillir le sang au trentième, et n'en finit pas moins la reprise : allons, dit-il, tu vois que c'est à moi. Oui, dit Rombeau; mais prends garde de décharger; songe au besoin que nous avons de nos forces : à ta place, je me contenterais de quelques détails, et je me réserverais pour la grande expédition. Eh! non, non, foutre-Dieu, dit Rodin, en écartant les fesses de Justine et y présentant son hochet, plus dur qu'une barre de fer, non, non, il ne pourrait exister aucune considération dans le monde qui pût m'empêcher d'enculer cette belle créature; il y a trop long-tems que je la desire, il faut qu'elle y passe... elle y passera, la putain; et déjà la tête du fougueux instrument ébrêchait le trou délicat et mignon de notre infortunée, qui, n'ayant jamais été attaqué qu'une fois, avait repris toute sa fraîcheur et toute sa délicatesse. Un cri terrible, suivi d'un mouvement violent, dérange un instant Rodin, qui, trop accoutumé à ce genre d'attaque pour se lais-

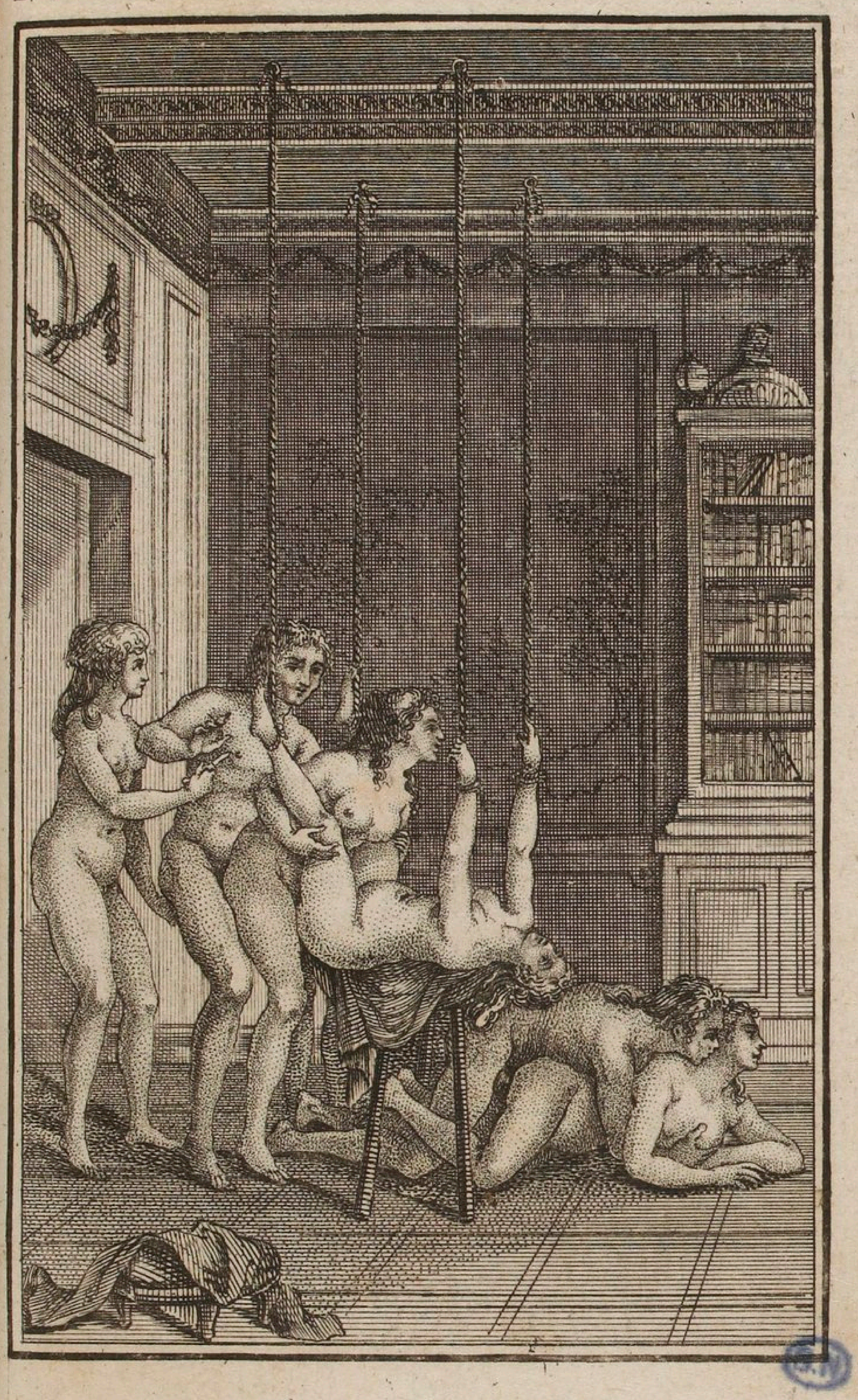
ser ainsi désarçonner, saisit fortement les reins de la jeune fille, pousse avec violence, et disparaît, jusqu'aux couillons, dans ce cul frais et voluptueux. Ah! bougre de Dieu! s'écrie-t-il, m'y voilà, je défie Dieu ou ses foutus agens de m'empêcher de la sodomiser à présent... elle est foutue, la garce... Oh! mon ami, le beau cul... il est d'un chaud... d'un étroit... Et sans les précautions de Célestine pour s'opposer aux cris de la patiente, on les aurait entendus d'une lieue. Rombeau, dit Rodin, encules ma fille sous mes yeux, et place-toi de manière à ce que je puisse manier ton cul pendant que tu foutras; Marthe nous étrillera tous les deux. Attends, dit Rombeau, déranges-toi un instant; c'est le plaisir d'une seconde attaque que je te prépare. Voici ce que je desire: Il faut placer ces deux demoiselles l'une sur l'autre; Justine va se mettre à quatre pattes, les reins en l'air; j'établirai ta fille sur cette base, les deux trous seront opposés, et nous les sonderons tous deux, en passant alternativement de l'une à l'autre: Marthe, comme tu le disais tout-à-l'heure, nous fustigera pendant l'opération, et ta sœur fixera l'attitude... De par tous les foutus Dieux du christianisme,

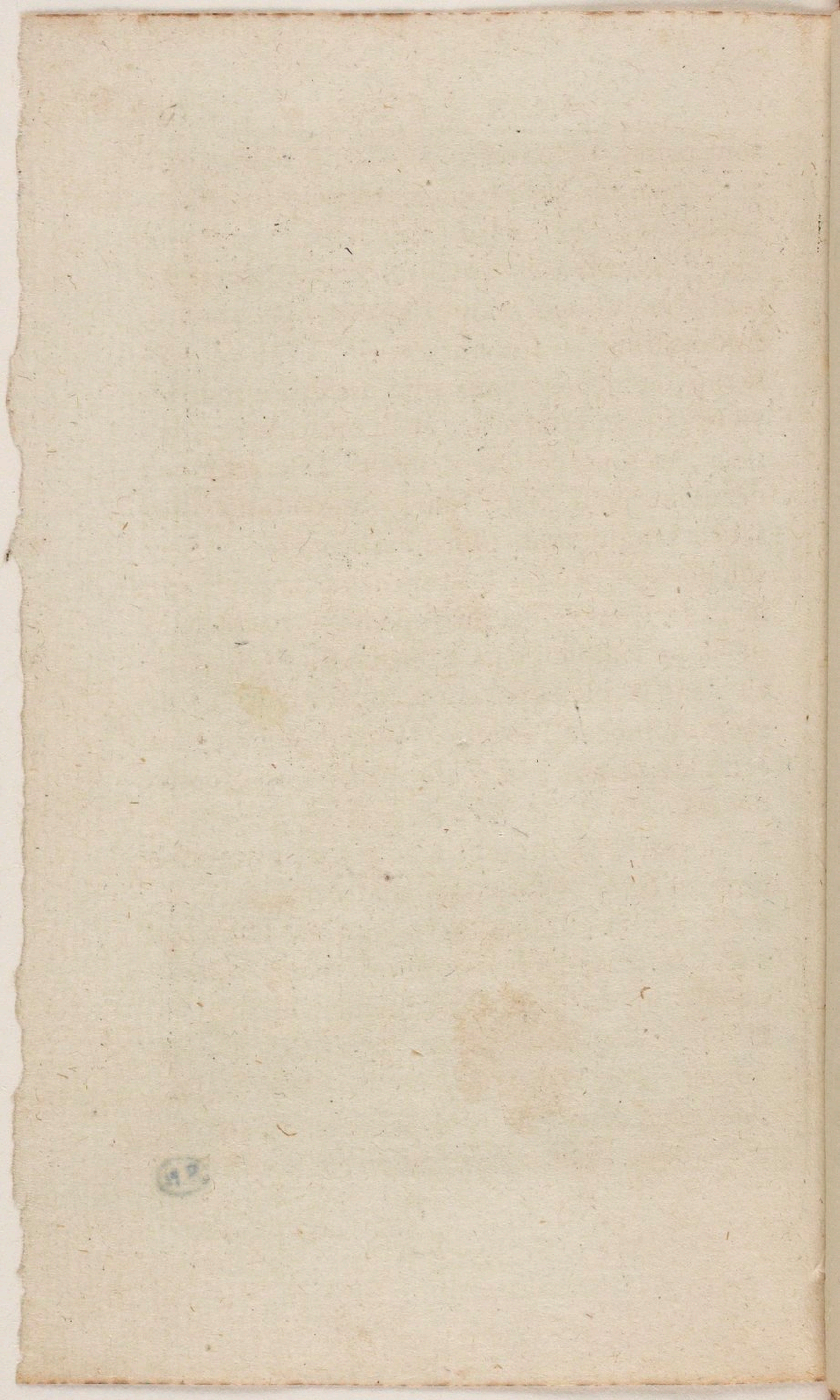
rien n'est bon comme cette manière de foutre, dit Rodin, dès qu'il en eut tâté; mais nous pourrions faire mieux, ce me semble : mettons ma sœur et Marthe dans la même posture, cela doublera la somme de nos jouissances. Une heure entière nos paillards s'amusent à sonder ainsi ces quatre culs; ils les tournaient avec une telle rapidité, qu'on les eût pris pour les aîles d'un moulin à vent; ils en laissèrent le nom à cette attitude, que nous conseillons à tout libertin d'essayer. Ils s'en lassent enfin; rien n'est inconstant comme la luxure : avide de jouissance, elle s'imagine toujours que ce qu'elle conçoit vaut mieux que ce qu'elle quitte, et ce n'est jamais qu'au-delà des bornes qu'elle suppose la volupté.

L'irritation de nos deux libertins devint telle, qu'on voyait des flammes sortir de leurs yeux; leurs engins, colés sur le ventre, paraissaient menacer le ciel. Rodin, spécialement acharné sur Justine, semblait conjurer sa perte, il la baisait, la pinçait, la claquait, incroyable mélange de caresses et d'invectives, de délicatesse et d'horreur, le coquin avait l'air de ne savoir qu'inventer pour fèter et dégrader tour-à-tour la divinité de sa luxure. Pudiques de notre naturel, nous rougirions

de dévoiler les obscénités où il se livra. Eh bien ! dit-il enfin à Justine, tu vois, ma chère, qu'il y a pourtant toujours quelque chose à gagner avec les bougres; ton honneur est intact; des libertins moins vertueux l'eussent impitoyablement flétri, nous le respectons. Ne crains point que Rombeau ni moi concevions seulement le desir d'y porter atteinte; mais le cul... ce beau cul, mon ange, il sera souvent perforé; il est si frais, si bien coupé, si joli... Et le coquin le branlait en disant cela, il le baisait, il y introduisait quelquefois son vit. Enfin, les grands coups se portèrent; Rodin saisit sa fille, il lui lance des regards furieux; l'arrêt de cette infortunée est écrit dans ses yeux barbares. Oh! mon père, s'écrie la malheureuse en pleurs, qu'ai-je donc fait pour mériter un tel sort?... — Ce que tu as fait, dit Rodin? peux-tu le demander? tes crimes ne sont-ils donc pas assez noirs; tu as voulu connaître un Dieu, putain, comme s'il en devait exister d'autres pour toi que mes voluptés et mon vit; et il le lui faisait baiser en disant cela, il lui en frottait le visage, ainsi que de son derrière, duquel il semblait flétrir voluptueusement les roses de ce teint d'albâtre.

Il la souffletait, il l'invectivait, en blasphêmant comme un scélérat; et Rombeau, voyant tout cela, se branlait sur les fesses de Justine, en encourageant son ami. Enfin, la pauvre fille de Rodin est assise sur un petit rond étroit, élevé de deux pieds, sur lequel porte sa croupe seule. Quatre cordes descendaient du plafond; on y attache les membres de Rosalie dans le plus grand écartement possible; Rodin établit sa sœur entre les cuisses de la victime, et les fesses tournées vers lui. Marthe devait servir l'opération, et Rombeau, bien en face, devait enculer Justine. L'infernal Rombeau, voyant que la tête de Rosalie penche et n'est soutenue par rien, imagine de l'appuyer sur ses fesses, de manière qu'à chaque coup de reins qu'il donnera en enculant Justine, il fasse rebondir cette tête sur son cul, comme une balle sur une raquette. Cette idée divertit infiniment le cruel Rodin, qui, pendant ce tems, apprête bien d'autres supplices à sa malheureuse fille. Le vilain encule sa sœur; il semble que ce ne soit qu'au sein de l'inceste et de la sodomie qu'il veuille arriver à l'infanticide. Marthe lui remet un scapel, et il instrumente. On juge des cris de la victime; mais les précautions





sont prises de manière à ce qu'il n'en puisse rien résulter de fâcheux. Cependant Rombeau veut voir opérer son confrère; il emporte sa fouteuse avec lui, et vient se placer tout près de l'opération. Le bas-ventre s'ouvre. Rodin, tout en foutant, taille, déchire, détache, et dépose dans une assiette, sous les yeux de son confrère, et la matrice et l'hymen, et tout ce qui s'ensuit. Les scélérats déculent pour faire leurs observations. Rosalie, languissante, lève des yeux éteins vers son père, et semble lui reprocher sa barbarie; mais la voix de la pitié pénètre-t-elle dans une ame semblable! Le féroce Rodin met son vit dans la blessure, il aime à s'inonder de sang. Rombeau l'excite; Marthe et Célestine éclatent de rire, la seule Justine ose donner des secours et des larmes à sa trop malheureuse amie! on lui reproche cette commisération, on s'y oppose, on maltraite celle qui s'y livre. Rodin, pour la punir, l'oblige à sucer le vit tout barbouillé du sang de celle qu'elle pleure; puis, la fesant contenir, la tête courbée sur la plaie, il la fustige en cet horrible état. On le fouette lui-même. Il n'y tient plus; tant de férocités l'entraînent; il n'a que le tems de se replonger dans le cul

de Justine, qu'on étend, par ses ordres, sur le chevalet de Rosalie, en telle sorte que la tête de celle-ci est entre les jambes de notre héroïne, et que la sienne est appuyée contre la plaie vaste et sanglante que son fer infanticide vient de faire; il décharge; Rombeau l'imite dans le cul de Célestine, en baisant les fesses de Marthe, et nos deux scélérats épuisés retombent langoureusement sur des fauteuils.

Cependant Rosalie vit encore. Justine ose prier pour elle. — Imbécille, lui dit Rodin, tu vois bien qu'elle n'en peut revenir. — Oh monsieur! dit Justine égarée, peut-être qu'avec des soins... détachez-la... couchez-la, je la veillerai... la malheureuse, que vous avait-elle fait? Rétablissons promptement dans nous l'irritation spermatique, dit Rombeau, en maniant assez grossièrement les tetons de Marthe; car ces deux putains m'étourdissent, l'une par ses cris, l'autre par ses supplications. Eh bien! dit Rodin, buvons ces six bouteilles de Champagne, et que Marthe et Célestine nous branlent, tout en les sablant.

On opère:

Et que ferons-nous après, dit Rombeau, que les secousses de Marthe et les rasades de

Champagne commencent à faire bander... Ce que nous ferons ?... le voici, dit Rodin : nous attacherons Justine sur le cadavre de son amie, tu m'enculeras en la disséquant toute vive, et moi, placé vers la bouche de ma fille, je recueillerai, branlé par ma sœur, les derniers soupirs de notre victime... Non, dit Rombeau, il me vient une toute autre idée pour punir ta Justine. Le plaisir de tuer une femme est bientôt passé ; elle n'éprouve plus rien dès qu'elle est morte ; les délices de la faire souffrir disparaissent avec sa vie ; il n'en reste plus que le souvenir. Faisons mieux ; poursuit Rombeau, en mettant un fer au feu, punissons-la mille fois davantage que si nous lui dérobions la vie, marquons-la, flétrissons-la, cet avilissement joint à toutes les mauvaises affaires qu'elle a sur le corps, la fera pendre, ou mourir de faim ; elle souffrira du moins jusqu'au dernier moment de sa vie, et notre luxure infiniment plus prolongée en deviendra plus délicieuse ; il dit : Rodin s'empare de Justine, et l'abominable Rombeau lui applique derrière l'épaule le fer ardent dont on marque les voleurs ; qu'elle ose paraître à présent, dit ce monstre ; qu'elle l'essaie, et en montrant cette lettre ignominieuse,

nous légitimerons suffisamment les raisons qui l'auront fait renvoyer avec tant de mystère et de promptitude. Soit, dit Rodin ; mais il faut s'en rassassier avant ; nous rebandons, livrons-nous avec elle à quelques dernières horreurs ; une énorme poignée de verges tombe sous les mains du barbare; prends-là sur tes épaules, continue ce monstre, je vais la fouetter sur ton dos, et de tems en tems je laisserai retomber les coups sur tes fesses ; que ma sœur te suce pendant ce tems-là, Marthe me rendra les coups que je vous porterai à tous deux, et le supplice de Justine finira par une enculade. On exécute., Rodin ne ménage pas, et le sang qui coule des fesses de notre héroïne, retombant en perles sur celles de Rombeau, lui cause un inexprimable chatouillement. A mon tour, dit ce coquin-ci ; mais je veux qu'en la prenant sur tes reins, elle y soit différemment postée ; c'est son con que je veux flageller, ce sont ces cuisses, son ventre, sa motte, toutes ces horribles attenances d'un devant que j'abhorre. Oh! double-foutu-Dieu ! s'écrie Rodin, pourquoi cette idée ne m'est-elle pas venue ? je suis désespéré que tu l'aies plutôt conçu que moi; cette nouvelle lubricité s'exécute; toutes les parties antérieures de notre héroïne sont

cruellement lacerées, le cul de Rodin l'est aussi; Marthe, en ce moment, lui suce le vit; Justine est enfin placée sur un canapé; et les deux amis, chacun fustigé, l'un par Marthe, l'autre par Célestine, laissent au fond du cul de l'orpheline les dernières preuves de leur détestable luxure.

Ici Rosalie, que ces scélérats avaient continué d'exposer à leurs regards pour s'exciter par cet affreux spectacle, tourne ses yeux mourans vers Justine, et rend l'ame. Les monstres l'entourent, ils l'observent encore d'un œil féroce, ils la touchent, ils la manient, et le féroce Rodin plante avec volupté ses dens au milieu des chairs encore palpitantes du triste résultat de ses anciens amours. Son cadavre est enfin jeté dans un trou du jardin, où reposaient sans doute bien d'autres victimes de la scélératesse de Rodin; et Justine r'habillée, est reconduite aux bords de la forêt, où l'on l'abandonne à son mauvais sort, en lui laissant entrevoir le danger d'une récrimination, si elle ose l'entreprendre dans le funeste état où elle se trouve.

FIN DU PREMIER VOLUME.












JUSTINE
I